Un câble de Jean Daniel : **LES PROJETS DU F.L.N.**

L'EXPRESS

5 FEVRIER 1959. — N° 399
100 FRANCS

(Agip)

M: ANDRÉ LE TROQUER

« S'il avait été un écrivain célèbre... »

(Voir le « Bloc-Notes » de François Mauriac, p. 36.)

B 1 · ★ ★ ★ ★

La lettre de « L'Express »

QUE l'on se félicite ou non des nouvelles institutions, il faut lire le récit que Merry et Serge Bromberger viennent de publier sur « Les 13 complots du 13 mai ». Ouvrage instructif — humiliant mais instructif — qui pourrait porter en sous-titre : « Retiens-moi, ou je fais un malheur. »

Peut-être y a-t-il, aujourd'hui encore, 65 ou 70 % de Français satisfaits d'avoir recueilli le salaire de la peur. Parmi les mécontents, beaucoup le sont, en outre, pour de mauvaises raisons. Et si les choses tournaient dans l'avenir comme certains le prédisent, avec l'autorité des analystes dont le pronostic n'a jamais été démenti, comme on la regrettera, l'époque où, tous comptes faits, nous n'étions pas malheureux sous de Gaulle !

Mais cela, c'est une autre histoire. La prochaine.

L'HISTOIRE que content les frères Bromberger, c'est celle d'une panique. Encore le terme est-il trop beau. Il doit y avoir en argot un mot bien expressif, pour dire cela.

D'un côté, des groupuscules d'agités de la mitraillette, de mal adaptés, d'excités professionnels, de conspirateurs brouillons, se haïssant les uns les autres.

De l'autre, un ministre de la République, responsable de la Défense nationale, usant ouvertement de sa situation pour renverser le régime, et entretenant son comploteur particulier. « Un voyou », déclareront successivement le colonel Ducourneau et le général Salan, un voyou aujourd'hui député, qui « prêchait ouvertement à Alger la sédition de l'armée », au vu et au su du ministre résidant, lequel ne peut même pas obtenir son rappel dans la métropole, tant on ricane lorsqu'on y fait état de complots.

Il est vrai que le chef du service des écoutes, lui, truque les feuilles d'écoute.

Mais puisque les ministres truquent les comptes...

« J'AI voulu connaître la réalité de l'effort de guerre : 1.325 milliards », dit aujourd'hui M. Pflimlin. On disait alors : 300 milliards. Maintenant on ne dit plus rien.

« Les gouvernements précédents, y compris le mien, n'ont pas pris au sérieux le danger des organisations fascistes. Je fais mon mea culpa », déclarera M. Guy Mollet dans la nuit du 17 mai, avant de paraître « épouvanté par le poids de ses responsabilités ».

Il était bien temps.

Et c'est devant « les voyous » que les chefs de l'armée, malheureuse mais non révoltée, se mettent au garde-à-vous. De mauvaise grâce, mais ils s'y mettent. C'est à eux que le soir du 13 mai, Massu, soupçonné cependant d'être trop « fidèle à la hiérarchie », obéit. Qui sont-ils donc, à Paris, pour que, possédant théoriquement tous les pouvoirs, ils n'osent même pas donner un ordre à ceux qui les acceptent de n'importe qui à Alger ? Et qui en demandent ! Et qui n'attendent que ça, un ordre. Oui. Mais quel ordre ?

On ne donne pas d'ordre quand on tremble. Il n'est jamais plaisant de voir trembler des hommes qui se jugeaient capables de gouverner, puisqu'ils en ont revendiqué l'honneur. Mais que penser d'hommes qui tremblent devant rien ? Devant des mots.

La Quatrième a cru se suicider en avalant du cyanure. Elle s'est étouffée avec du sucre en poudre.

Les messages secrets émis par Radio-Alger ? Haute fantaisie. C'est l'actuel ministre de l'Information qui s'amusait à les diffuser, pour « intoxiquer » Paris.

La photo, prise dans un maquis, d'un général qui se vante d'avoir réuni 15.000 hommes ? Intoxication.

Le plan des opérations militaires prévues dans la métropole, dont un exemplaire tombe miraculeusement entre les mains du chef de l'Etat ? Intoxication. Il a été remis par un officier particulièrement chargé d'affoler l'Elysée et Matignon.

Les légions de paras qui devaient tomber du ciel d'Alger « dans six heures » ? Intoxication. Il y en avait 1.500, auxquels devaient se joindre des civils déguisés.

Et le colonel Gribius, désigné comme chef d'opérations à Paris, pour diriger le recrutement et l'intoxication, éprouve « surprise et amertume » lorsqu'il trouve auprès des hauts cadres militaires en métropole « une réserve qui le déçoit. Ceux-ci redoutent une scission de l'armée en deux clans, s'inquiètent de la suspicion où la nation tiendra plus tard une armée mexicaine, se tiennent dans l'expectative ».

VOILA devant quelles forces dérisoires l'ancien régime a capitulé. Voilà sur quel cheval boiteux le général est entré dans la ville. L'avait-il choisi ? Sur ce point, M. et S. Bromberger renseignent incomplètement.

M. Pierre de Chevigné, le seul, parmi les responsables, qui semble avoir conservé son sang-froid pendant la crise de mai, et qui ne passe pas pour un sentimental, aurait déclaré, parlant des hommes d'Alger :

« J'admets le coup de poker, l'intoxication. Tout est permis en politique. Mais je n'admets pas le chantage à la nation, aux 400.000 familles qui ont un enfant en Algérie. Dire : « La guerre est finie si Pflimlin s'en va », c'est un mensonge. La paix aura été reculée. »

Fausse paix, faux paras, faux gouvernement, faux révolutionnaires, fausse fraternisation, faux gaullistes (on en comptait 110 à Alger)... Il n'y avait donc rien d'authentique dans cette affaire ?

Si. Il y avait la guerre.

Les conjurés sont devenus députés, ministres, présidents. La guerre n'est pas devenue la paix. C'est ce qu'ils voulaient : l'entreprise a donc doublement réussi.

Maintenant, il faut que la guerre dure puisqu'elle fonde leur pouvoir.

Dans sa dernière allocution, le général de Gaulle a menacé les turbulents — et les silencieux — de les renvoyer dans leurs foyers. Bien sûr. Pourvu que ce ne soit pas le contraire...

Françoise Giroud.

A la suite du dernier Bloc-notes *de François Mauriac, sur le problème allemand, nous avons reçu plusieurs lettres.*

François Mauriac et l'Allemagne

François Mauriac n'a jamais voulu connaître, encore bien moins comprendre l'Allemagne d'après guerre. C'est son droit le plus strict. Mais on ne saurait laisser passer sans les démentir les extravagantes affirmations que contient son « Bloc-notes » : « cervelles d'adolescents furieux », le pas de l'oie, la croix gammée qui flotte à Hambourg, « partout une jeunesse éprise de force, dédaigneuse des valeurs morales, antisémite comme aux plus beaux jours... ». Quiconque fréquente la République fédérale aura lu de telles expressions avec effarement.

Certes, l'antisémitisme n'est pas mort en Allemagne (en France non plus : Pierre Mendès France en sait quelque chose !). Il y a eu récemment toute une série d' « affaires » que le Parlement a évoquées au cours d'un débat qui a vu gouvernement et opposition faire preuve d'une fermeté égale. Mais quel âge ont donc les impénitents ? L'auteur du pamphlet antisémitique de Hambourg et son mauvais juge avoisinent la soixantaine. Le médecin et le professeur qui se sont réfugiés en Egypte (pourquoi cette fuite, si l'Allemagne est le paradis du néo-nazisme ?) sont de la même génération.

Or, c'est de Hambourg aussi qu'est parti le pèlerinage de deux mille jeunes sur la tombe d'Anne Frank, à Bergen-Belsen. A Fribourg, à Göttingen, à Francfort, on trouve, au cours de ces dernières années, les étudiants et les mouvements de jeunesse à la tête de la lutte contre l'antisémitisme. Assurément, nous ne prétendrons pas que l'ensemble de la jeunesse allemande mène le bon combat. Quelques-uns ont le goût de la bagarre sanglante. Une large partie d'entre eux s'engagent dans notre Légion étrangère qui les accepte même s'ils ne sont pas majeurs.

La grande majorité est le produit non d'un passé, mais d'un type de civilisation. Ni révolte ni résignation. On est désabusé en paroles, on ne s'intéresse guère à la politique, on n'est pas « mobilisable » pour un idéal, quel qu'il puisse être. Mais on aime raisonnablement son travail, on fonde un foyer, on trouve l'évasion du quotidien dans les moyens peu glorieux, mais pas toujours méprisables, que la civilisation technique met à votre disposition.

Bien sûr, il y a des dangers. L'un d'eux est évident : c'est que des germes venus de France ou d'Algérie (François Mauriac a-t-il entendu parler des croix gammées dans des chambres d'étudiants à Alger ?) fassent croire que l'avenir est aux coups d'Etat et à la force.

Et à supposer même que le mal soit plus grave que nous ne le pensons, il n'en reste pas moins que les réconfortants éléments positifs n'existeraient pas si, depuis 1945, il n'y avait eu des Français antinazis — de Mounier à Rousset, de Bourdet à Michelet, de Frenay au Père Maydieu — pour comprendre et aider une rénovation allemande que la pratique d'une fureur à la Mauriac aurait rendue à jamais impossible.

ALFRED GROSSER,
secrétaire général du Comité d'échanges avec l'Allemagne nouvelle.

A François Mauriac

Je ne parle que de Hambourg, puisque c'est ici que je réside, au poste même qu'occupa, il y a quarante-cinq ans, Paul Claudel. Je ne voudrais pas parler inconsidérément du reste de l'Allemagne, qui est tout un monde. Mais dans ce grand port, l'une des places fortes actuelles du socialisme allemand, l'antisémitisme ne me paraît pas plus virulent qu'il ne l'est chez nous. La différence, c'est que les tribunaux poursuivent les propos et écrits antisémitiques, qui chez nous ne sont sanctionnés que par des haussements d'épaules : d'où cette publicité faite autour de l'antisémitisme allemand, qui vous porte à croire à la reconstruction possible des fours crématoires. La jeunesse allemande serait, selon Michel del Castillo, éprise de force, dédaigneuse des valeurs morales et antisémite. Je vous avoue que je l'ai trouvée extraordinairement semblable à notre jeunesse française, telle que je la connais directement ou par l'enquête de la « Nouvelle Vague ». Et son élite est aussi belle. Si vous venez jusqu'ici, vous pourrez rencontrer, par exemple, le groupe de jeunesse « Anne Frank », qui brûle du désir de réparer les crimes des aînés et qui voue à Israël un culte touchant...

J. FERNAND-LAURENT,
Consul général de France,
Hambourg.

[*En page* 12, *la réponse de Rudolf Augstein, directeur de l'hebdomadaire « Der Spiegel », à François Mauriac.*]

C'est dangereux

A propos des nouvelles règles en matière de Sécurité sociale, je me permettrai de donner deux exemples récents :

Mme X..., âgée de 55 ans : a découvert une tumeur de son sein gauche depuis quelques mois ; hésite à consulter « en raison de la dépense », puis se décide uniquement à l'occasion d'une visite effectuée pour son mari parce qu'elle espère que je ne lui ferai pas payer « un simple conseil » ; elle ajoute : « Avec les nouveaux règlements, je ne serais pas allée vous voir exprès ». Diagnostic : cancer déjà très évolué ayant nécessité une intervention urgente. J'affirme que, sans cette opportunité de gratuité, Mme X..., « en raison des nouveaux règlements », aurait différé encore sa consultation, jusqu'à l'irrémédiable.

Enfant Y..., 2 ans : troubles généraux variés évoluant depuis un mois environ (pâleur, anémie évidente, ecchymoses spontanées, fièvre capricieuse). La famille se décide à 14 h. 30, demandant à l'avance « le moins de médicaments possible à cause des nouvelles lois ». L'enfant meurt le soir même, à 19 heures (affection type *purpura fulminans*, d'ailleurs incurable). Impossible, de toute façon, de reprocher aux parents leur négligence : la disparition du tiers payant leur fermant pratiquement la porte du pharmacien.

Ces deux exemples pris au hasard illustrent ce qui se produit par dizaine de milliers de cas dans le pays actuellement. Il fallait faire des économies à la Sécurité sociale ? Très bien, mais les faire supporter à la population pauvre, c'est dangereux.

Docteur PAUL VAN AELST,
Charente-Maritime.

Boutiques !
Appartements neufs !
PROBLEMES ?
Téléphonez à GOB. 23-18
Nous sommes à votre disposition pour vous rencontrer, étudier votre programme et vous soumettre sans engagement de votre part : esquisses et devis
PIERRE ET NICOLE CHAPO
ARCHITECTURE - CONSTRUCTIONS
DECORATION - INSTALLATION
14, boulevard de l'Hôpital - PARIS (Ve)

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
29, rue de Marignan - PARIS (8e)
Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 800 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

DEMANDES D'EMPLOIS

SECRETAIRE A DOMICILE
TOUS TRAVAUX STENO-DACTYLO
BAB. 03-28

Homme instr. second., intell., actif, sens aff. connaissant compt., cherche place. Accepterait toute proposition aide-comptable, empl. bureau, pointeau, etc. Libre de suite. Ecrire no 258 L'Express, 29, rue de Marignan, PARIS-8e

APPARTEMENTS (Vente)

CEDE GRAND APPARTEMENT
mixte, 7 pièces, confort, avec affaire couture. Ecr. HAVAS, 1352-590. - Rue Vivienne, 17, Paris

MONTROUGE STADE BUFFALO
5 pièces immeuble neuf, VUE SOLEIL tout confort, primes et prêts
TRAKTIR, 22, avenue Victor-Hugo - POI. 21-70

ORIENTATION

DIAGNOSTIC INSTANTANE des hommes
Cours par correspondance
pour Chefs d'entreprise, psychotechniciens, professeurs, Cadres, etc. Possibilités insoupçonnées. DIPLOME - CARRIERE (principale ou d'appoint) RENTABLE - A TITRE DOCUMENTAIRE OFFRE POUR UNE ETUDE GRATUITE de votre caractère et de votre personnalité
I.C.H. PSYCHOTECHNIQUE (serv. B)
15, rue des Chats-Bossus à LILLE
Joindre six timbres pour frais

VACANCES

Alpe d'Huez 1.860 m., près Grenoble Soleil - Neige - Relax
HOTEL « ALTITUDE 1.800 »
Dernier confort - Tél. 32 et 34 Alpe d'Huez

CAPITAUX

Pour grands soins et transfert Bordeaux ou Paris femme atteinte leucémie lente, j'emprunterais 200.000 francs, un ou plusieurs prêts. Garantie. Ecrire no 2521 L'Express, 29, rue Marignan, Paris-8e

COURS ET LEÇONS

LEÇONS D'ANGLAIS
Mme THOMPSON, Diplômée d'Oxford
7, square Delambre - PARIS (14e)

ETUDIANT Institut Etudes Politiques cherche répétitions pour enfants, latin, français, anglais, math. Ecrire : L'Express, no 2589, 29, rue de Marignan, PARIS-8e

DIVERS

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection, haute réputation (25e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

DENTELLE BRUGES
2 m. × 2 m. 70, pièce unique début siècle, splendide garniture berceau ou couverture lit. COULON, 8, rue Saint-Marc, PARIS-2e. CEN. 08-15

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

(J. Normand)

LE GÉNÉRAL DE GAULLE CHANTANT « LA GALETTE » A LA NUIT DE SAINT-CYR
« *...Mais à minuit, il faut rentrer à la maison.* »

LA NATION

Cendrillon et les tueurs

LES langues se délient. Une affaire est sortie de l'ombre : l'affaire Guillaume-Lacaze. « L'Express », parmi d'autres, mais avec quelques documents et précisions supplémentaires, en a parlé clairement : non pas du règlement de compte familial (qui a beaucoup d'intérêt humain, aucun contenu politique), mais des méthodes et des hommes que l'histoire révèle. Du coup, des honnêtes gens prennent courage. Confiance. Si un procureur ne se laisse pas intimider par les pressions politiques et fait son métier ; si une partie de la presse ne craint pas trop de faire connaître les noms et les activités des aventuriers, même quand ils sont devenus des nouveaux messieurs importants, alors il y a peut-être encore une défense contre les fripons et contre leurs protecteurs : on parle.

Chaque jour, depuis la semaine dernière, nous avons reçu des menaces dont la plus pittoresque est celle qu'a bien voulu rédiger par lettre recommandée le député U.N.R. Biaggi (*voir page* 4). Mais chaque jour aussi des visites et des témoignages nous ont permis de connaître mieux la matière dont est faite la partie la plus entreprenante du nouveau pouvoir.

Ce n'est pas à nous qu'il appartient de livrer les noms, nous l'avons dit. C'est la justice qui doit, le mieux qu'elle le peut, s'en occuper. Ayons confiance : ces histoires de sang et d'or — comme dit J.-M. Domenach — sortiront. La justice n'est pas à l'abri des représailles des maîtres politiques, mais certains de ses magistrats sont prêts cependant à accepter des risques pour faire honnêtement leur métier. On en intimidera beaucoup, pas tous.

Par exemple, cette semaine l'affaire Lepidi a bien fini par voir le jour. Le député U.N.R. du 10e arrondissement de Paris, accusé d'abus de confiance et de détournement de fonds, a comparu en correctionnelle. L'affaire a été renvoyée au 22 avril. En avril, elle sera encore remise à plus tard, c'est probable. Mais tout de même : elle est sortie. C'est un début.

Ce qui se passe dans un département du Nord-Ouest, et sur quoi l'on nous a apporté des précisions bien révélatrices, n'est pas encore public. Mais des contrôleurs généraux sont au travail : ils cherchent les documents, font les additions. Les centaines de millions qui manquent, ils les recherchent dans la comptabilité d'un Centre de « rapatriement » de Français d'Afrique du Nord, dont le principal personnage fut, là encore, un député U.N.R.

Du côté du sang non plus tout le monde ne reste pas paralysé, hypnotisé par le boa du 13 mai installé au Palais-Bourbon et dans les cabinets ministériels. L'assassinat de Lannelongue par Berganti, assassiné à son tour, a d'autres origines que la politique. Mais Berganti appartenait au service d'ordre d'un nouveau et puissant parti. Le « réseau » — pour parler comme M. Biaggi, qui s'y connaît — relié à ces affaires, a beau se démener localement, la police n'a pas lâché.

Bien d'autres partis, et sous les précédentes républiques, ont couvé et protégé des trafics et des scandales de cette nature. Il n'y a pas que le gaullisme pour souffrir de ce cancer. C'est dans l'ordre. Du moins cet ordre-là.

L'affaire de l'Oise

Cependant, il y a plus. Prenons l'Oise, par exemple. Voilà une autre affaire qu'on nous a apportée cette semaine et qui est plus appréciable. Il ne s'agit plus seulement, comme ailleurs, de souteneurs, de fraude, de chantage, d'assassinats. Le magistrat, cette fois, a vu étaler devant lui un petit arsenal assez coquet: un bazooka (pour ne pas changer), deux fusils-mitrailleurs, dix mitraillettes, quarante fusils Mauser, une caisse de grenades et les munitions correspondantes. L'affaire lui fut amenée à la sauvette, en fin d'audience, comme une vulgaire histoire de « non-déclaration d'armes » (étiquette mineure que de très puissantes interventions parisiennes avaient réussi à apposer sur ce délit). Le juge ne s'est pas laissé faire : il a exigé un supplément d'enquête et d'information. Les officiers de réserve et les hommes politiques qui ne sont pas étrangers à la constitution et à la protection de cette petite base contre-révolutionnaire typique, arriveront sans doute à faire minimiser les choses. Mais peut-être pas complètement.

Le député J.-B. Biaggi nous rassure: ses amis et lui, s'ils sont armés, ont pour principe, dit-il, de ne pas charger leurs armes. Si c'est vrai, c'est nouveau. J'ai eu plusieurs occasions de voir ses « amis » à l'ouvrage. Je ne me suis pas aperçu qu'ils tiraient avec des bouchons. Certes, ils n'étaient pas encore au pouvoir. Y étant, ils jugent peut-être préférable de se comporter plus prudemment : ils ont d'autres moyens.

La nouveauté

Voilà bien ce qui est infiniment plus grave. Ces messieurs sont passés du droit commun au régime politique. Ils n'arrangent plus leurs affaires dans les arrière-cuisines de bistrot, mais dans les bureaux de l'Assemblée nationale. La différence est tout à fait considérable.

Que le coup d'Etat du 13 mai ait réalisé cette déplorable métamorphose, nous l'avons dit et montré ; d'autres aussi. N'y revenons pas. Mais enregistrons les derniers symptômes, ceux des derniers jours.

Que des illuminés et des comploteurs soient, au Palais-Bourbon, dans les rangs de l'U.N.R., ce ne serait encore qu'un à-côté de la politique. Il y en avait avant. Que le truquage des élections algériennes ait envoyé à Paris quelques fantoches et quelques excités, ce n'est pas non plus décisif — théoriquement. Mais voici ce qui se produit : ce sont ces énergumènes, métropolitains et algériens, qui *entraînent* les autres. Ce sont les fidèles parmi les fidèles, les plus proches compagnons du général, qui en arrivent à s'aligner sur les mutins d'Alger. C'est le Premier Debré, choisi par le chef de l'Etat comme docile et discipliné, qui s'abandonne à la plus inquiétante démagogie panalgérienne et déclare, avec l'autorité que lui confère son poste, cette énormité : « *Sans Algérie, il n'y a pas de France.* » C'est l'honnête et fidèle député Moatti qui se croit obligé de provoquer une nouvelle nuit du 4 août intégrationniste en demandant à toute l'Assemblée debout — à l'exception de la minuscule frange de gauche — de se solidariser solennellement avec le serment des députés d'Algérie qui ont juré de faire l'intégration.

Ainsi, l'engrenage gaulliste fonctionne à l'envers. Son constructeur comptait sur l'impact, le poids de sa propre personne pour éliminer rapidement les éléments rebelles à son autorité, à sa politique. C'est le contraire qui se produit. Un à un les « vrais » gaullistes cèdent à la pression des individus du 13 mai, des aventuriers du coup d'Etat. Et l'on voit plus clairement que le machiavélisme et l'habileté du Guide n'empêchent plus le dynamisme des hommes de main de grignoter ses groupes et de neutraliser ses bonnes intentions. Chaque semaine, chaque jour, apporte une indication nouvelle sur le sens dans lequel évolue le système et qui n'est pas celui souhaité par le général de Gaulle.

Alors ? Alors le Saint-Cyrien retourne aux sources. Sans parti, contre les partis, contre le parti « gaulliste » lui-même, c'est vers l'armée qu'il va. On l'a vu, d'une manière symbolique, dans sa première sortie officielle : parmi ses jeunes bizuths, à la fête de l'Ecole. On l'a vu dans sa joie, son air détendu, au cours de cette soirée de la « Saint-Cyrienne » : là il est chez lui — hors de la « sale politique », parmi les purs.

Ce que le Saint-Cyrien de Gaulle a écrit lui-même, et dans quels termes, dès 1932, le président actuel de la « Saint-Cyrienne », le général Lachenaud, nous le répète dans une lettre qu'il nous a envoyée en défense de ses condisciples : « *Vous invoquez*, dit-il, *la nécessité de mater le syndicat militaire... mais ce syndicat a conservé tout son idéal de foi dans les destinées de notre pays. Il a donné l'exemple des plus hautes valeurs morales en acceptant tous les sacrifices.* »

Et aussitôt apparaît le bout de l'oreille. Ce syndicat militaire, ajoute le général Lachenaud, a dû « *demander dans un esprit constructeur que son champ d'action soit plus étendu et surtout plus défini* ». Et finalement ceci : « *Vous posez la question de savoir si l'épée des Mandarins peut être l'axe de notre redressement et si l'armée peut être le ferment de ce redressement* (ce sont les expressions de de Gaulle)... *Vous répondez: non. Devant la réalité et l'évidence des faits, nous répondons : oui.* »

L'illusion d'un soir

Eh oui. Voilà le mot de la fin. Ayant liquidé ce qui aurait pu être la démocratie, on a — malgré soi — mis à tous les postes de commande politique des gens impossibles, des affairistes ou des excités, des irresponsables ; alors quel recours pour le grand homme isolé, et déçu de nouveau ? Son armée. Mais, cette fois, elle a partie liée, par l'affaire algérienne, avec tous ces gens-là. Et la pureté de l'ambiance saint-cyrienne n'est que la bouffée d'air d'un soir. Le lendemain, on retrouve les généraux complices des députés qui vous lâchent et des ministres qui se laissent aller. La boucle est bouclée. Le système est en place partout. Le solitaire, comme Cendrillon, chante la « Galette » un soir, mais à minuit il faut retourner à la maison. Et se réveiller dans la réalité. La vision, la justification, c'étaient la pureté et la paix. Le régime, c'est la compromission et la guerre.

J.-J. S.-S.

Le fameux procédé qui réalise photographiquement **votre** vêtement avec une précision absolue...

BODYGRAPH bj

et le crédit bj !

belle Jardinière

2, RUE DU PONT-NEUF, PARIS — Métro Pont-Neuf ou Châtelet

CORRESPONDANCES EXPRESS

M. BIAGGI ET LE 13 MAI DE JEAN EFFEL

● Me J.-B. Biaggi, créateur des « Volontaires de l'Union Française » et député U.N.R. de Paris (14e circonscription), a écrit à « L'Express » pour nous demander de préciser que :

1° M. Louis Régnier, souteneur accusé de meurtre devant les assises du Var, a cessé d'être défendu par lui depuis qu'il est élu député. Et que ce même M. Régnier ne doit pas être considéré comme son « protégé » mais seulement comme son ancien condisciple et son client ;

2° Dans les combats que lui et ses « hommes » ont menés, il leur a demandé « de ne jamais s'armer, préférant courir le risque d'être tués plutôt que de tuer leur prochain » ;

3° J.-J. Servan-Schreiber « se trompe lourdement en imaginant être un gibier pour les tueurs ». Il précise : « Ce ne sont pas les tueurs qui vous guettent mais le conseil de guerre : je crains fort que vous ne soyez atteint de cette maladie dont Balzac dit, dans « Les Chouans » je crois, qu'elle ne se soigne qu'avec du plomb. Mais les petits gars qui vous fusilleront à l'aube ne seront pas des tueurs, ce sont des justiciers » ;

4° Jean Effel est « le dernier des hommes ». M. Biaggi écrit : « Jean Effel se paie une tranche

(Dalmas)

M. BIAGGI, AU TRAVAIL
« J'ai l'honneur...

de Biaggi à la page 9. A-t-il donc oublié, le malheureux, que je l'ai recueilli et sauvé un jour de mai 1940, le 13 mai si je me souviens bien, un jour où il avait tout perdu, ses brodequins et même son honneur ! »

Nous avons transmis cette lettre à notre collaborateur Jean Effel qui répond :

« J'ai un souvenir fort précis de mai 1940 et particulièrement du 13 : c'est le jour où j'ai eu ma première citation... Il est vrai que l'action qui m'avait valu cette citation s'était déroulée le matin. Mais le soir j'avais encore mes brodequins et mon honneur (sinon celui de connaître M. Biaggi), puisque le lendemain, 14 mai, j'ai été cité une seconde fois à l'ordre du corps de cavalerie. J'ai donc l'honneur, et les brodequins, de vous adresser les photocopies de l'ordre 461 471 du général Huntziger. »

La citation du général Huntziger à l'ordre du corps d'armée conférant la croix de guerre à notre ami Jean Effel, maréchal des logis chef au 13e escadron du 1er régiment de dragons portés, déclare en particulier : « Sous-officier de renseignements, a toujours rempli avec intelligence les missions souvent périlleuses qui lui étaient confiées. Le 13 mai 40, a réussi à rétablir une liaison avec un point d'appui cerné par l'ennemi et, malgré un feu violent, a rapporté les plus utiles renseignements ».

LES NOUVELLES FONCTIONS DE M. PIERRE DE GAULLE

● M. Pierre de Gaulle vient d'accepter un poste aux appointements de 550.000 francs par mois à « Mondial-Publications », société éditrice — contrôlée par M. Del Duca — de la plupart des journaux de la presse du cœur et du quotidien « Paris-Journal ». C'est à la suite de trois alertes successives que M. Del Duca a souhaité l'entrée du frère du Président de la République dans sa société :

— Au mois de juillet dernier, M. Soustelle avait tenté de prendre le contrôle de « Paris-Journal ». M. Del Duca avait su conjurer ce péril.

— Il y a trois mois un projet d'ordonnance fut mis au point qui prévoyait une série de mesures restreignant la publication, en France, de la presse du cœur. Ce projet fut finalement abandonné.

— Plus récemment, enfin, M. Albert Bayet, président de la Fédération de la Presse, a prononcé un discours très vif contre les journaux qui, au moment où leurs confrères subissent un accroissement très lourd de leurs dépenses, se lancent dans des expériences coûteuses — comme celle qui consiste, par exemple, à publier des pages en couleurs (ce qui est, chaque semaine, le cas de « Paris-Journal »).

M. Del Duca pensa alors à faire entrer M. Pierre de Gaulle à « Mondial-Publications ». D'autre part, M. Del Duca s'est rendu acquéreur d'un certain nombre d'actions des Editions Plon qui éditent les « Mémoires » du général de Gaulle.

Interrogé par « L'Express » M. Del Duca a déclaré : « M. Pierre de Gaulle ne sera pas mon employé. Il se bornera à faire partie d'un comité de lecture. Il travaillera à son domicile et non au siège de « Mondial-Publications ».

LE RAPPORT SUR LES SPECULATEURS

● L'enquête administrative entreprise, sur demande de M. Baumgartner, à la suite des spéculations, portant sur plusieurs milliards, qui ont précédé de quelques jours la dernière dévaluation, a abouti à un rapport qui se trouve actuellement sur le bureau du gouverneur de la Banque de France.

Ce rapport conclut :

1° Les indiscrétions qui sont à l'origine de la spéculation proviennent des pays étrangers que le gouvernement français avait dû avertir des mesures monétaires qu'il allait prendre. L'enquête particulière qui a porté sur le département d'un député U.N.R. fait ressortir que les opérations constatées étaient le fait d'hommes d'affaires locaux revenant justement de ces pays.

2° Il y a eu aussi des indiscrétions utilisées à Paris, mais les enquêteurs estiment qu'elles relèvent plus de « propos de table irresponsables » que de la volonté précise de trahir un secret d'Etat lucratif.

Finalement, on se bornera à pénaliser les importateurs qui se sont couverts en devises, selon l'expression consacrée, et qui ne procéderont pas en temps utile à la régularisation de leurs opérations financières.

BALLETS ROSES : QUI A LANCE L'AFFAIRE ?

● Le nom des personnalités impliquées dans l'affaire des « ballets roses » a fait oublier des personnages moins connus peut-être mais qui sont à l'origine de l'éclatement du scandale.

C'est le cas notamment de Christiane S..., propriétaire d'un cabaret à Saint-Germain-des-Prés, fille d'un ancien adjudant de la L.V.F., elle-même ancien membre du mouvement franciste. Elle fut longtemps l'amie de Pierre Sorlut, l'ancien chauffeur de la D.S.T., pourvoyeur des « ballets roses ».

Ce sont ses déclarations qui ont déclenché l'affaire. Elle n'a cependant pas encore été entendue officiellement par le juge d'instruction et a quitté son domicile parisien depuis dix jours.

POURQUOI M. DULLES VIENT A PARIS ET A BONN

● Le voyage inattendu à Paris et à Bonn de M. Foster Dulles, le secrétaire d'Etat américain, est motivé par deux querelles diplomatiques auxquelles il attache la plus grande importance :

1° La première oppose le chancelier Adenauer et l'ambassadeur des Etats-Unis à Bonn, M. David Bruce.

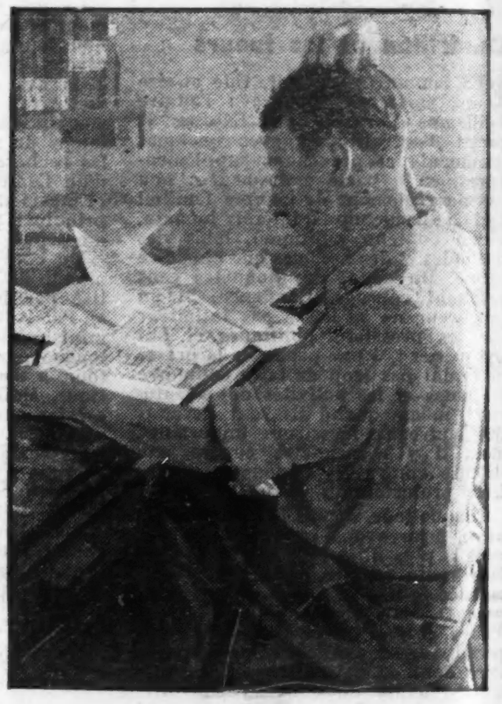
Sur l'instruction de Washington, M. Bruce est venu suggérer au chancelier de modifier quelque peu la position de son gouvernement sur l'affaire de Berlin et la réunification de l'Allemagne. M. Adenauer lui a répondu qu'il ne fallait pas compter sur lui pour « jouer les Edouard Benès » et que tant qu'il serait vivant, il ne modifierait pas d'un pouce sa politique.

2° La deuxième querelle oppose Paris et Londres.

La presse ayant révélé que le gouvernement américain songeait à proposer pour la mi-avril une réunion des ministres des Affaires étrangères, le Foreign Office a confirmé la nouvelle avec empressement. Le gouvernement français, qui n'est pas d'accord sur cette réunion, a demandé à Londres des explications et un démenti.

Le démenti a été donné. Mais les journaux anglais se sont abstenus de le publier.

Les diplomates français accusent aujourd'hui Londres de sacrifier la bonne entente entre les alliés



M. JEAN EFFEL, AU TRAVAIL
...et les brodequins. »

occidentaux à des considérations électorales (le gouvernement conservateur a axé sa précampagne électorale sur la perspective d'une prochaine détente entre l'Ouest et l'Est).

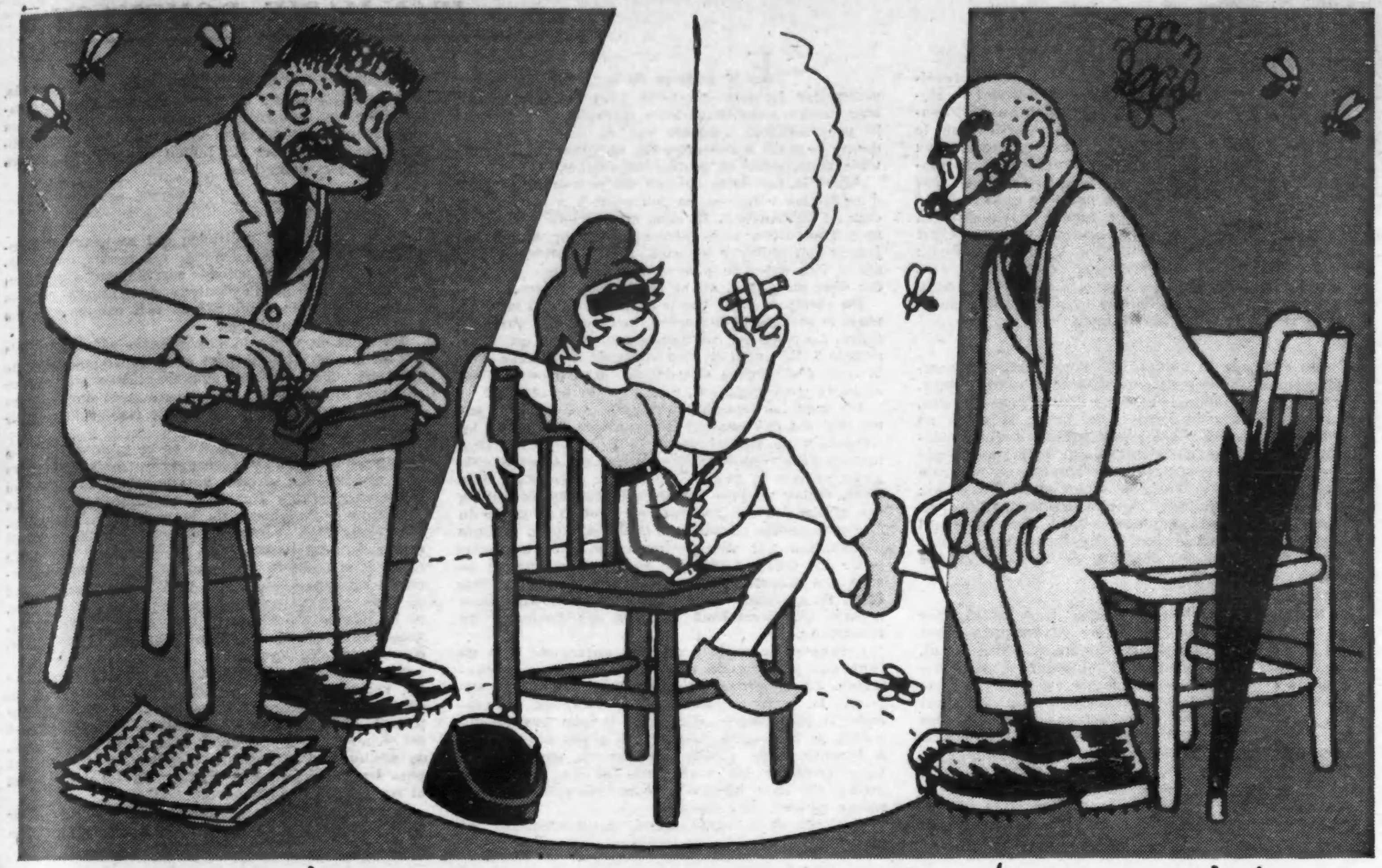
Les diplomates anglais, de leur côté, affirment que le manque de souplesse de la diplomatie française est une manœuvre inspirée par la querelle de la zone du libre-échange.

M. Dulles, en liant les deux querelles, espère les régler d'un seul coup : il proposera qu'on renonce à la réunion prochaine des ministres des Affaires étrangères occidentaux et il demandera au chancelier Adenauer de faire des concessions tactiques dans des limites qui se situent en deçà de ce qui serait susceptible d'intéresser le gouvernement soviétique. L'objet de ces concessions étant d'améliorer la position psychologique des gouvernements occidentaux.

M. DE SERIGNY REMET L'UNIFORME

● M. Alain de Sérigny, directeur de « L'Echo d'Alger », effectue une période militaire à Tizi-Ouzou à l'état-major de son ami le général Jacques Faure, commandant civil et militaire en Grande Kabylie.

LES BALLETS BLEU-BLANC-ROSE



— ... je ne pouvais rien refuser à Monsieur Antoine qu'est mon ami sérieux... ou au grand [redacted], à qui je dois tout... pas plus qu'à Michel, qu'a été mon premier... ni au gros Jacques, qui veut assurer mon avenir...

M. de Sérigny prépare sous l'uniforme son élection au Sénat. Les départements d'Alger et de Tizi-Ouzou constituent une seule et même circonscription, et M. de Sérigny a besoin des voix des municipalités kabyles. Menant une active campagne de contacts, de rencontres et de banquets de mess, M. de Sérigny — présenté chaque fois par le général Faure — transmet ses vœux aux chefs de secteur, commandants de quartier et officiers qui auront à « contrôler » les élections dans cette zone.

LA NOUVELLE U.D.S.R. : UNE POSITION CLAIRE

● Le départ de M. René Pleven, de M. Claudius-Petit et de quelques autres, en octobre dernier, a diminué les effectifs de l'U.D.S.R. : 27 fédérations sur 50 étaient représentées au douzième congrès national que le parti vient de tenir à Paris. Mais cette perte d'effectifs a sa contrepartie : ceux qui ont décidé de rester aux côtés de M. François Mitterrand sont maintenant liés par un engagement politique précis. La Fédération du Rhône a proposé une motion préconisant la réconciliation avec les dissidents ou la dissolution du parti : elle n'a recueilli que 9 mandats. M. Jean-Claude Broustra, militant jeune, mais ancien dans le parti, a voulu défendre l'option des gaullistes de gauche : il n'a pas réussi. Le 12e congrès a montré que le temps des motions de synthèse est révolu pour l'U.D.S.R. Dans l'analyse complète qu'il a faite du régime et de la politique de Gaulle, M. François Mitterrand n'a laissé subsister aucune équivoque sur ce point. L'ancien ministre a affirmé : « Pendant que le général de Gaulle règne et gouverne, les factions gagnent chaque jour dans leur entreprise pour conquérir le pouvoir. »

Il a cité, entre autres, une anecdote : « Bourgès-Maunoury, ministre de l'Intérieur, se rendit un jour à l'Elysée pour y demander l'arrestation de sept officiers supérieurs. Dans le bureau du général Ganeval, il trouva l'un de ces sept-là : aujourd'hui, il est chef de l'état-major particulier du général de Gaulle. »

Son analyse amène M. François Mitterrand à une hostilité totale à la politique actuelle, qu'il condamne sous tous ses aspects : une communauté qui « vient trop tard », une « espérance vaine » en Algérie, un inquiétant « noyautage » des administrations.

La nouvelle U.D.S.R. entend demeurer dans l'opposition, jusqu'au jour où, comme l'a dit le rapporteur, s'effaceront ceux qui « ont préparé les révoltes futures qui les balaieront et se sont interdit d'invoquer l'histoire et le droit pour les défendre ».

M. EDGAR FAURE : « LES FRANÇAIS NE CONSOMMENT PAS TROP »

● Dans son dernier numéro, la revue « La Nef » publie, sous la signature de M. Edgar Faure, ancien président du Conseil, une « critique constructive » du plan Rueff-Pinay. Voici quelques-unes de ses conclusions :

« Il ne semble pas douteux que la réduction de la consommation soit l'une des idées maîtresses du plan Rueff. Et peut-être, malgré la timidité des expressions, est-elle pour lui la clef de l'ensemble.

« Un certain nombre de personnes développent depuis quelque temps la théorie selon laquelle les Français consomment trop.

« Cette théorie ne nous semble nullement recevable.

« Il n'est pas vrai que les Français consomment trop. C'est l'Etat qui consomme trop.

« (...) Il semble que l'on escompte une augmentation des exportations comme conséquence de la réduction de la consommation intérieure.

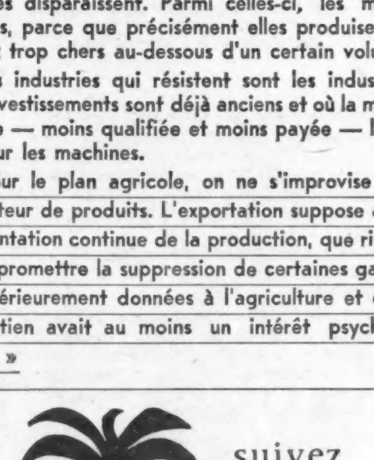
« Or, c'est là un postulat hasardeux.

« En effet (...), c'est une loi de l'économie de la production industrielle que les prix atteignent un niveau optimum à un certain volume de production...

« Quand la consommation est insuffisante, les prix montent, les investissements stoppent, certaines industries disparaissent. Parmi celles-ci, les mieux équipées, parce que précisément elles produisent à des prix trop chers au-dessous d'un certain volume.

« Les industries qui résistent sont les industries où les investissements sont déjà anciens et où la main-d'œuvre — moins qualifiée et moins payée — l'emporte sur les machines.

« ...Sur le plan agricole, on ne s'improvise pas exportateur de produits. L'exportation suppose aussi une orientation continue de la production, que risque de compromettre la suppression de certaines garanties antérieurement données à l'agriculture et dont le maintien avait au moins un intérêt psychologique... »



Renseignements et documentation dans toutes les agences de voyages et à l'Office National Israélien de Tourisme - 14, rue de la Paix - Paris (2e) - RIC. 43-13

FORUM

DU SANG, DE LA VOLUPTÉ ET DE L'OR

par JEAN-MARIE DOMENACH

JEAN-MARIE DOMENACH

NOUS revoilà dans les scandales. Depuis vingt-cinq ans la France n'en est sortie que le temps d'une guerre. Ceux qui font surface en ce moment n'appartiennent pas à une nouvelle espèce. Ainsi les « tueurs » travaillaient jadis pour la Cagoule. C'est toujours le même milieu : cerveaux étroits et gros bras à la recherche de l'homme à poigne. La seule chose vraiment nouvelle est la place qu'ils occupent sur les avenues du pouvoir.

Du sang, de la volupté, de l'or... éternel accompagnement de la politique. Mais le plus important, c'est l'or, non seulement pour des raisons morales, parce que la conscience d'un tueur à gages ou d'une « call-girl » est généralement moins désintégrée que celle d'un trafiquant, mais parce que l'or donne à la corruption son ampleur et son rôle politique. Il est à l'origine et au point d'arrivée ; il utilise les passions les plus hautes comme les plus basses : la haine des vendus chez celui qui abat au coin d'une rue le traître abhorré, aura servi finalement les intérêts de quelque groupe patronal ou colonial.

Ne faisons pas les moralistes : tous les régimes — et les révolutions peut-être davantage — ont eu leurs Fabre d'Eglantine. Quant à l'ordre moral, la censure qu'il instaure et l'impunité dont jouissent ses favoris — l'Espagne en sait quelque chose — donnent à la prévarication et au vice plus de possibilités encore. Ce n'est pas parce que des personnalités républicaines visitaient les petites filles du côté de Vaucresson que la République est compromise. Il vaudrait mieux, en règle générale, que ceux qui gouvernent ou légifèrent aient de la moralité. Mais ce n'est ni la piastre ni la prostitution qui ont déshonoré la IVe République, ce sont les guerres coloniales, c'est la torture.

EN matière de scandale, le danger commence lorsque les tarés font société, tissent leur réseau, combinent leurs intérêts, de sorte que le proxénétisme s'appuie sur la basse police et donne la main à l'escroquerie, chacune de ces activités nourrissant et protégeant l'autre.

Alors la politique devient un moyen au service d'industries véreuses, le politicien y a son emploi comme l'indicateur. Et dans une société où d'énormes ressources sont nécessaires pour lancer un journal ou soutenir un parti, la distinction s'efface assez vite entre le pouvoir et les bonnes affaires. On dîne ensemble, on se rend des services.

En vérité, ce n'est pas le scandale qui est ignoble, mais le secret qui le couvre, la complicité qui l'entoure. La question est toujours la même : qui commande ? Et suffit-il d'un coup de téléphone d'un homme d'affaires à son député, d'un député à ses amis du gouvernement, pour arrêter la vérité ?

De tous les scandales qui ont sali la IVe, pas un seul n'a été conduit à son terme et jamais les coupables ne furent démasqués, malgré les promesses et les commissions d'enquête. C'est à cela qu'on mesure la gravité du mal, la corruption d'un Etat. Qu'on semble vouloir aujourd'hui équilibrer une affaire par une autre, qu'on hésite à chercher du côté des profits encaissés à la faveur de la récente dévaluation par des personnalités dont on murmure les noms, voilà qui laisse croire que ce ne sont pas seulement les politiciens parfois les plus tarés du système défunt, mais aussi les anciennes mœurs qui persistent derrière les fanfares du renouveau.

Comment pourrait-il en être autrement ? Il ne faut pas prendre un coup d'Etat pour une révolution. Le retour au pouvoir d'un homme prestigieux, la vertu grandiose dont s'auréole maintenant la République, n'ont pas touché aux fondements de la société. L'ordre qui règne aujourd'hui à l'ombre d'une gloire solitaire n'a pas de quoi faire trembler les trafiquants et les privilégiés, même s'il leur inspire quelque réserve. C'est le même qu'hier, et consolidé.

Lorsque, dans une société aussi stratifiée et alourdie d'habitudes, on restaure solennellement le libéralisme, c'est la facilité du gain qui est primée, non pas l'effort. Et la morale civique, déjà si compromise, la fraternité populaire que par ailleurs dissolvent les conditions de la vie moderne, achèvent de s'asphyxier au milieu des rêves absurdes de financiers demeurés.

DU politicien qui monnaye son influence au logeur qui exploite ses taudis, du proxénète de haut vol au policier complaisant, du patron de droit divin à l'exécuteur des basses œuvres patriotiques, une solidarité de fait existe, que rien n'est encore venu briser.

Ici et là on a décidé d'excellentes réformes. Mais a-t-on frappé quelque part cette toute-puissance de l'argent, dont la face d'ombre laisse voir en ce moment quelques traits hideux, mais dont l'autre face, bien apparente, continue de rire et d'engloutir sans vergogne ?

Certes, la France acquiert en ce moment l'estime des grandes banques étrangères, mais ce succès que chante une presse servile, il nous fait peu d'honneur, et les Français continuent de ne pas s'estimer eux-mêmes. Ils le voudraient pourtant. Mais leur Etat ne leur propose rien qu'ils puissent aimer et construire, car les hommes de notre époque, si écœurés qu'ils soient de politique, cherchent un sens à leur travail, à leur vie sociale, et ce sens, ce n'est pas le pétrole qui le leur donnera, ni la bombe atomique ni les vertus de l'épargne, mais une idée de l'homme, un projet de créer, d'éduquer, d'égaliser.

Si une œuvre de ce genre était entreprise, alors on verrait d'autres couches sociales, une autre espèce d'hommes accéder au pouvoir, car quiconque plonge un peu dans les profondeurs de la France est émerveillé de ce qu'elles recèlent d'honnêteté, de dévouement, de sainteté. Alors ce ne seraient plus les financiers qui feraient la loi dans l'Etat ni les roués dans les partis.

Le vrai renouveau est dans cette direction. Pour qu'il garde sa chance, il vaut mieux avoir conscience qu'il n'a pas encore commencé.

ALGÉRIE

Les projets du F.L.N.

● ***Les leaders du F.L.N. ont rencontré Jean Daniel à Tunis. Il les a longuement écoutés sur ce qu'ils appellent maintenant « le cas de Gaulle ». Voici le câble qui rend compte de l'entretien.***

QUATRE des principaux membres du gouvernement provisoire algérien sont à Tunis. Ils y sont désormais à demeure. Il n'y aura plus au Caire qu'une délégation : Tunis et Rabat deviennent les capitales de l'autorité F.L.N.

Je viens de passer de longues heures de discussion avec tous les responsables.

J'ai refusé les déclarations officielles qu'ils offraient de me faire, comme à plusieurs de mes confrères, afin d'avoir mieux la liberté d'exprimer librement ce que leurs positions me paraissent être devenues.

Quels contacts ?

J'ai demandé un échange de vues sincère et qui aille au fond des choses et il m'a semblé qu'un effort particulier avait été fait dans ce sens par mes interlocuteurs. Ils avaient étudié la déclaration radiodiffusée du Président de la République, vendredi soir. Pour la première fois, le général de Gaulle avait fait allusion à une « solution politique ». Je les ai vus s'interroger sur la portée de cette expression, émettre des avis différents, ordonner qu'on recherche dans les archives si c'était bien la première fois qu'une déclaration de ce genre était faite et l'un d'entre eux m'a dit :

« Vous voyez, il nous arrive à nous aussi de faire l'exégèse des textes et la psychanalyse de de Gaulle. Nous n'y sommes pas indifférents. Simplement, nous avons décidé de ne pas fonder une politique sur des intentions supposées, ni même sur des messages. »

Il faut éclaircir avant tout cette fameuse histoire des contacts. Existent-ils ou non? Là-dessus mes interlocuteurs ont été formels, catégoriques, définitifs: il n'y en a jamais eu. Le tout est évidemment de s'entendre sur la définition du terme « contacts », car l'un des leaders F.L.N. m'a demandé :

« Mais enfin, combien y a-t-il de membres officieux au cabinet du général de Gaulle ? Cela fait au moins cinquante personnes qui viennent nous voir, en nous disant qu'elles ont l'oreille du Président de la République et qu'en conséquence un entretien avec elles n'est pas inutile et pourrait même faire avancer les choses. Notez, c'est un signe que pour attirer l'attention du général, on prétend arriver à Paris avec des informations particulières sur nous. Cela montre que de Gaulle a envie d'une solution. »

De Gaulle et les autres

A ce point de l'entretien, les membres du gouvernement algérien s'expliquent avec gravité sur ce qu'ils appellent, dans la conversation, le « cas de Gaulle ». Ils me disent qu'ils se sont séparés de l'opinion de gauche, lors des événements du 13 mai. Evidemment, c'était une victoire des ultras et des colonialistes, une revanche de ceux par la faute desquels le drame algérien a pris sa forme la plus aiguë : mais tous ces événements conduisaient au pouvoir un homme d'un crédit exceptionnel. En tant que nationalistes algériens, ils avaient le devoir, disent-ils, de ne considérer que les chances nouvelles d'une négociation. Le capital de Gaulle était riche surtout des propos confidentiels tenus à des personnalités libérales nord-africaines ou internationales. M. Yazid se souvient en particulier qu'en 1956, lorsque M. Edmond Michelet, le gaulliste fidèle, était venu aux Nations Unies, pour intervenir dans le débat sur la Hongrie, il avait été porteur de messages qui avaient rempli d'espérance tous les peuples arabes. C'est à partir de ce moment-là que du Maroc et de Tunisie s'élevèrent des appels en faveur d'un complexe franco-nord-africain, sous l'impulsion du général de Gaulle, notamment la déclaration retentissante du président Bourguiba, faite dans « L'Express » (1).

Une fois arrivé au pouvoir, de Gaulle a prononcé des mots qui ont éveillé, en Algérie, l'attention des musulmans. Le F.L.N. ne s'opposa point à ce que le mythe gaulliste fût entretenu et le référendum a, en partie, joué sur cette équivoque. Puis ce fut la conférence de presse, au cours de laquelle de Gaulle rendit publique une invitation, qui selon les dirigeants du F.L.N., avait déjà été refusée, invitation qui, en même temps, fixait la ligne de politique algérienne du général, en demandant au F.L.N. de participer aux élections. Le F.L.N. refusa.

« *Dans les discours et les proclamations,* expliquent aujourd'hui les leaders nationalistes, *le mot intégration était en effet absent, mais la réalisation de l'intégration est plus concrète que jamais. Avec l'entreprise saharienne, on enracinait spectaculairement la France en Algérie; avec le plan de Constantine, on noyait la solution politique. Les socialistes, eux, voulaient un cessez-le-feu avant les élections. De Gaulle a fait les élections sans cesser le feu et il a laissé élire les députés intégrationnistes avec l'appui de l'armée.* »

Ils ajoutent :

« Nous n'avons jamais eu un émissaire officiel et direct. MM. Farès et Amrouche, Algériens de bonne volonté, ont été mis dans la situation d'arbitres, le gouvernement français, en la personne de M. Pompidou, leur adressait des lettres et le gouvernement algérien faisait de même. C'est une position inconfortable. Il faut le dire : sous M. Guy Mollet, les sondages étaient faits avec plus de netteté. »

Le F.L.N. n'a pas du tout l'impression d'avoir avec le général de Gaulle de meilleurs contacts qu'avec ses prédécesseurs. Les leaders algériens déclarent qu'ils ont l'impression très nette que de Gaulle veut continuer de faire la guerre non pas en espérant les écraser (ils connaissent son intelligence et son réalisme), mais en espérant un ralliement miraculeux à ses méthodes personnelles.

« Si on veut parler... »

Alors ils se préparent pour une guerre longue. Cette préparation est vraie. La propagande l'amplifie sans doute, mais elle est fondée sur des réalités. Malgré certaines émissions radiophoniques qui avaient lieu à Radio-Tunis, pendant les journées mêmes de mes entretiens cette semaine, les chefs algériens ne prétendent pas sérieusement, si on les pousse dans leurs derniers retranchements, battre l'armée française. L'intensification et la prolongation indéfinie de l'insécurité leur suffisent. Ce train de pétrole qu'ils ont brûlé au moment, disent-ils, où ils l'ont décidé, les a confirmés dans leur appréciation de certains actes terroristes. Aussitôt la presse mondiale a reparlé de l'impasse algérienne, de l'avenir bouché aux réalisations économiques. Ils font des revues de presse et ils les montrent.

J'ai parlé à l'un des ministres du prix de la guerre, telle que je l'avais vue se dérouler sous mes yeux, récemment, dans les coins d'Algérie que j'ai visités. Je lui ai dit qu'à mon avis, l'une des raisons pour lesquelles il était vraisemblable que la guerre durerait plus longtemps qu'ils ne le pensaient, était que les musulmans, surtout, en faisaient les frais. Chaque fois, leur ai-je dit, qu'il y a deux cents morts au cours d'une embuscade et des représailles qui la suivent, on peut dire qu'il y a 130 combattants F.L.N., 30 Algériens qui se trouvaient là, 40 membres des forces de l'ordre dont parfois 20 harkis algériens, c'est-à-dire que sur deux cents morts, il y a finalement 180 musulmans.

J'ai trouvé, m'a-t-il semblé, un grand écho en prononçant ces paroles. Mes interlocuteurs n'ont pas contesté les descriptions que je leur faisais des malheurs de leur peuple. L'un d'entre eux m'a déclaré :

« Et de quoi croyez-vous que nous parlons lorsque nous sommes entre nous, sinon des responsabilités que nous avons vis-à-vis de notre peuple et de l'opportunité de lui demander encore des sacrifices. »

(1) Voir le numéro de « L'Express » du 21 juin 1957.

Un autre a ajouté que précisément cette préoccupation les faisait aller au fond des choses.

« De Gaulle parle d'association ? Il n'y a association qu'entre Etats distincts et libres. Il parle de solution politique: c'est bien ce que le F.L.N. demande. En ce cas pourquoi n'envoie-t-il pas un ministre plénipotentiaire prendre contact avec nous ? Parce que, nous dit-on, il n'a confiance qu'en lui-même et il ne veut nous parler que directement? Eh bien! puisqu'il ne faut pas songer à un déplacement de sa part, qu'il nous envoie un plénipotentiaire pour inviter l'un des nôtres, en confirmant simplement ce qu'il dit, à savoir: que l'on va s'entendre pour que le cessez-le-feu puisse déboucher sur cette association dont il a prononcé le mot. Vous ne croyez pas que s'il le voulait vraiment, ce serait déjà fait ?

« Le jeu de patience »

« A cela on nous répond qu'il ne le peut pas. Il y a, paraît-il, les ultras, l'armée, les parlementaires, les députés algériens et pour couronner le tout le gouvernement de M. Michel Debré. Et nous voilà reportés à la belle époque où M. Pineau disait le contraire de M. Lacoste. Depuis cette époque nous avons une doctrine : les hommes d'Etat français peuvent s'exprimer de façon contradictoire, mais quand ils agissent, c'est toujours dans le même sens. »

J'ai aisément fait alors observer que la grâce des condamnés à mort, l'amnistie des internés et le transfert de Ben Bella n'étaient pas précisément dans le sens des déclarations de M. Debré.

Ils m'ont répondu d'une seule voix que lorsque ces mesures ont été rendues publiques, il y a eu une réceptivité particulière. Mes interlocuteurs m'ont dit qu'après ces mesures, ils ne s'attendaient à rien d'immédiat, qu'ils auraient apprécié un silence. Mais est venue aussitôt la déclaration de M. Debré où le terme de « souveraineté française » a été martelé et, pour le F.L.N., M. Debré est premier ministre. Puis a été votée, massivement, la motion de M. Moatti à l'Assemblée : la solidarité avec les députés algériens est proclamée.

« Sans doute, le lendemain, le général de Gaulle a fait comme s'il ignorait tout cela, mais c'est un jeu où la patience s'épuise et les Français ne sont pas seuls à se préoccuper de leur opinion publique. »

Les leaders F.L.N. disent qu'en fait, ils commencent tout de même à se faire une idée assez nette des intentions du général de Gaulle : la direction « gaulliste » pour l'avenir est sans doute une autonomie dans le cadre communautaire français, mais du fait du retard politique, et des problèmes intérieurs français, cet avenir est très reculé. On fait comme si l'Algérie repartait de zéro, comme si elle était née le jour où le général de Gaulle est arrivé au pouvoir.

Ils m'ont demandé si j'avais l'impression qu'on s'était préoccupé de fournir au général de Gaulle une histoire de l'insurrection algérienne; surtout, une histoire des débuts de cette insurrection.

« *Car enfin,* affirment-ils, *le jour où nous avons pris les armes à la main, ce fut pour décréter que l'Algérie n'avait plus à se révéler, qu'elle existait, qu'elle était sortie du néant, que des hommes prenaient en main son destin.* »

Cette idée qu'on puisse leur demander de tout effacer et de recommencer simplement, parce que la France a un président prestigieux, c'est une idée qui leur paraît incroyable.

La nature des choses

« *Quand bien même, pour faire une supposition absurde,* dit l'un, *nous nous déciderions à remettre notre sort entre les mains du général de Gaulle, en pensant que lui seul saurait nous mener vers l'indépendance constructive, économique et tout ; quand bien même cette trahison à l'égard de nos maquisards serait commise, nous n'oublierions pas que de Gaulle n'est pas Dieu, qu'il n'est pas éternel, que nous lisons les journaux français, que nous voyons ceux qui se préparent à lui succéder : nos pires ennemis, et que si pour faire le peu qu'il fait actuellement dans le bon sens, il est contraint à tant de ménagements et à de si désagréables manœuvres, alors on voit très bien ce que, sans lui, deviendra la situation.* »

« *Pourtant,* déclare un autre, *on a parfois l'impression qu'il serait réellement disposé à réaliser le complexe franco-nord-africain, ce complexe qui permettrait au moins une chose : nous sommes disposés à faire évidemment davantage de concessions au trio Tunisie-Maroc-France. C'est pour cela que nous nous installons en Afrique du Nord et non plus ailleurs. C'est parce que s'il y a même une seule petite chance de faire avancer politiquement les choses, nous ne la laisserons pas passer, et contrairement à ce que l'on dit de nous, nous voulons tout faire pour que cesse une guerre qui provoque tant de malheurs. Nous avons l'impression qu'autour de de Gaulle, il y a une course de vitesse entre, d'un côté, la droite et les ultras et, de l'autre, une gauche française que la force des choses va souder au peuple algérien.* »

(Mario Garrubba.)

M. MAHMED YAZID (1)
« Il nous arrive, à nous aussi, de faire la psychanalyse de de Gaulle. »

Celui qui vient de parler est un intellectuel, non membre du gouvernement et qui ne m'avait pas habitué à tourner ce regard vers la France. Je suggère que dans ce cas, si vraiment il y a course de vitesse, ce qui peut susciter un réveil politique français, c'est une proposition constructive de leur part.

La forme des refus opposés par les nationalistes algériens à certaines initiatives du général de Gaulle est particulièrement m a l a d r o i t e, dis-je, comme l'absence de contre-propositions.

Il répond qu'on ne saura ce qu'ils proposent, où ils veulent aller, que lorsqu'on sera décidé à s'adresser directement et officiellement à eux. Ils disent que la méthode de de Gaulle aurait pu avoir quelques chances s'ils s'étaient sentis isolés, à bout de souffle, au dernier quart d'heure, ou lâchés par leur peuple. Mais que jamais ils ne se sont sentis, au contraire, plus forts, diplomatiquement et militairement, que jamais ils n'ont senti à ce point leur peuple derrière eux.

Qui sont les Algériens ?

Ils me tendent des photos, ce sont celles de Krim Belkacem inspectant la semaine dernière les camps d'entraînement des maquisards où l'on procède à l'instruction sur de nouvelles pièces d'artillerie anti-aériennes.

Ils me disent comment les Etats-Unis se préoccupent de leur donner des assurances sur les contrats pétroliers au Sahara.

« Puisqu'il faut passer par nous pour que les combats cessent, qu'est-ce que vous attendez? »

Je leur parle des réunions politiques en France où il m'avait semblé que le fond du problème était qu'on avait peur d'eux pour l'avenir. Une négociation qui mène à l'indépendance n'entraîne-t-elle pas fatalement une rupture contraire aux intérêts français et algériens ?

La réponse est venue directe, rageuse, spontanée :

« L'Algérie appartient aux Algériens et non pas seulement aux musulmans mais à tous ceux, Français, Italiens, Espagnols, catholiques, juifs ou protestants, qui considèrent l'Algérie comme leur patrie. Nous ferons pour eux ce qu'on n'a pas fait pour nous et ce que l'on veut nous faire croire que l'on réalise avec retard à l'abri des avions et des mitraillettes. »

Et Mahmed Yazid ajoute :

« Lorsque nous serons dans la discussion, alors nous pourrons reparler de la nature des choses. »

Je suis allé ensuite rendre visite au président Bourguiba. Je ne l'avais jamais vu si sûr de « sa Tunisie » ni si inquiet sur tout le reste du monde. C'est ici l'euphorie de la bataille économique et de la volonté de démonstration que la monnaie tunisienne peut décrocher sans catastrophe.

Une autre offensive aussi se prépare qui concerne la mise en question de la frontière saharienne provisoire entre la Tunisie et l'Algérie. Mais le président Bourguiba ne me fait parler que des entretiens que j'ai eus avec les leaders F.L.N.

« Nous sommes à la veille d'extraordinaires b o u l eversements qui peuvent entraîner et la France et l'Afrique du Nord dans de terribles convulsions. Pour le moment la France est comme anesthésiée, elle veut vivre comme si de rien n'était en mettant un voile sur le cancer qui la ronge et qui nous ronge tous. La solution du drame algérien s'éloigne. Tout ce qui se prépare montre une aggravation du conflit. Au milieu de cet océan en ébullition, comment va se tenir notre petite Tunisie, vaillante, disciplinée ? Je n'en sais rien. J'ai le devoir de la protéger contre tous. Ce matin ont débarqué des cargaisons d'armes venant de Yougoslavie, qui vont permettre à l'armée tunisienne de maintenir l'ordre, mais combien de temps le pourrons-nous ? Je n'en sais rien.

« Mon souhait est que le général de Gaulle, à qui je n'ai pas manqué de rendre hommage, soit conscient des dangers qu'il court lui-même, car la guerre d'Algérie détruit tout son magnifique effort de redressement français. Une chose surtout est certaine, c'est que le prestige diplomatique dont jouit actuellement la France est en quelque sorte une manifestation de désespoir sur les Français en même temps qu'un salut à sa personne. On nous dit de tous côtés : « Après de Gaulle, ce sera catastrophique. Il ne faut le gêner en rien. Lui seul peut dans la situation française d'aujourd'hui conduire la France vers des solutions nouvelles. Oui, mais alors, qu'il le fasse, qu'il le fasse très vite; car tout s'aggrave du côté algérien.

« Qu'il ne laisse pas user son crédit personnel... Mais je ne puis être optimiste. Tout ce qui vient de France comme déclaration sur l'Algérie est consternant. Il semble qu'on espère encore vaincre militairement et que tous les arguments que j'ai jadis entendus, à propos de la Tunisie, reprennent force. On dit qu'une Algérie indépendante serait dangereuse pour l'Occident, que la France n'a pas le droit de trahir les amis qu'elle s'est faits en Algérie par la corruption ou la force, que ce sera l'anarchie, etc.

« Quand fera-t-on ce simple raisonnement qui consiste à dire que tous les intérêts que l'on prétend préserver par la guerre sont précisément détruits par la guerre elle-même ? »

JEAN DANIEL.
Tunis.

(1) Sous un portrait d'Abd El Kader.

FOIRE DE LEIPZIG
1er - 10 MARS 1959
FOIRE TECHNIQUE ET D'ÉCHANTILLONS
Pour tous renseignements :
Représentation en France de
LA FOIRE DE LEIPZIG
122, rue La Boétie, PARIS 8e
Tél. ELY. 48-13

ENERGIE

L'avenir et le kilowatt-heure

● *Electricité de France perd 8 millions de francs par jour dans une querelle contre un académicien. Mais ce n'est pas son seul problème.*

« ELECTRICITE de France contre France éternelle » : tel pourrait être le titre du drame qui se joue, depuis le début de l'été dernier, dans la petite ville de Champagne-sur-Oise, hantée par le souvenir de Van Gogh et de Cézanne.

Dernier rebondissement du drame: après des médecins, hôteliers et commerçants locaux, un académicien illustre volait, il y a quelques jours, au secours de la France éternelle, en dénonçant à son tour « l'obstination » coupable de l'E.D.F., accusée de défigurer la vallée de l'Oise, d'empoisonner ses habitants, ses bois et les goujons de la rivière.

L'objet du délit ? Une centrale thermique, d'une puissance de 250.000 kW, dotée (au prix d'un demimilliard) de l'installation de dépoussiérage la plus perfectionnée d'Europe. Cette centrale, toutefois, n'est pas près de voir le jour. Pendant des mois, en effet, l'E.D.F. a tenté vainement de pénétrer sur le terrain que lui avait pourtant alloué une déclaration d'utilité publique, les habitants de Champagne étant persuadés que la centrale allait semer la mort à des kilomètres à la ronde (1).

(1) Selon les adversaires de la centrale, celle-ci déversera 160 tonnes de produits nocifs par kilomètre carré et *par jour*, notamment 50 tonnes de poussière. En réalité, d'après les études d'E.D.F., la centrale répandra une tonne de poussière par kilomètre carré et *par mois*, soit pas plus que les cheminées domestiques dans les agglomérations rurales.

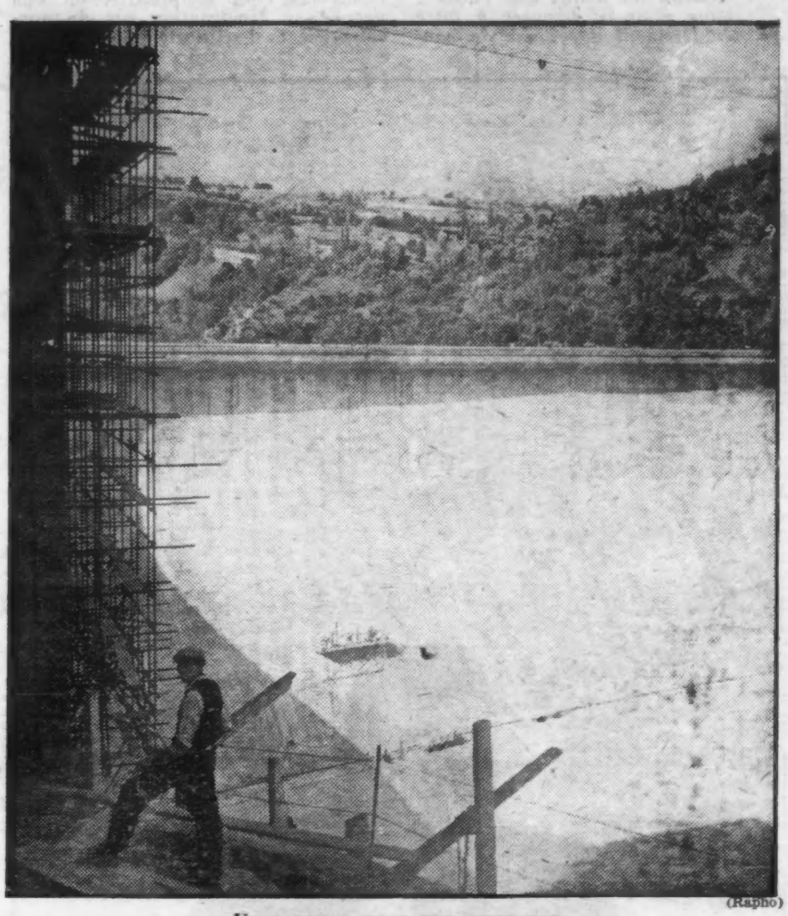
Au moment même, cependant, où l'académicien illustre ferraillait — au nom « *du bon sens, de l'esthétique et de l'hygiène* » — contre les « *intérêts privés alignés derrière l'E.D.F.* », celle-ci publiait deux informations :

8 millions par jour

1) Chaque jour de retard dans l'achèvement de la centrale de Champagne « *coûte à l'E.D.F. et, partant, au pays, quelque 8 millions de francs* » ;

2) La consommation française d'électricité vient de dépasser pour la première fois 200 millions de kWh par jour et seules les prouesses techniques d'E.D.F. ont pu éviter des coupures de courant à la région parisienne, qui consomme plus du cinquième de la production française d'énergie électrique.

« *Il nous faut bien construire des centrales quelque part* », remarquait à Champagne un représentant d'E.D.F.



(Rapho)

UN BARRAGE EN HAUTE MONTAGNE
Au nom du bon sens et de l'hygiène.

« Pourquoi *ici* et pourquoi *ça* ? », demandent cependant les Champenois. Pour leur répondre, ouvrons le dossier E.D.F. Il nous apprendra que si les griefs des Champenois contre « leur » centrale sont injustifiés, il existe des griefs parfaitement justifiés contre la politique énergétique de l'Etat.

La France dispose d'importantes réserves de houille blanche. Pour atténuer son déficit énergétique (40 % de l'énergie française sont importés), elle pourrait tirer de ses rivières un flux inépuisable d'électricité hydraulique.

Or, que fait-elle ? Elle ne tire de ses rivières que la moitié de son électricité. Et bien que la houille française soit chère et rare (les gisements seront épuisés dans 180 ans), l'Etat contraint l'E.D.F. à tirer l'autre moitié de son énergie électrique de centrales thermiques, quitte à importer d'Amérique une partie du charbon que celles-ci consomment.

Les deux kilowatts

Cette situation paradoxale, loin d'être corrigée, est constamment aggravée. De 1951 à 1958, lit-on dans les statistiques d'E.D.F., la production d'électricité hydraulique a augmenté de 8 milliards de kWh, celle d'électricité thermique de 15 milliards. Le thermique progresse donc deux fois plus vite que l'hydraulique. L'année dernière, il progressait même trois fois plus vite. Et il en ira de même en 1959.

En effet, cette année, la production va être accrue de 3,5 milliards de kWh ; 0,9 milliard seulement seront d'origine hydraulique. Le reste devra être demandé à des centrales à charbon, comme celle de Champagne, bien que, d'après M. Flouret, d'E.D.F., « *l'équipement des sites non encore exploités puisse environ tripler la capacité de production hydraulique, et cela dans des conditions de rentabilité très satisfaisantes* ».

Pourquoi alors la France s'obstine-t-elle à créer des centrales thermiques ? Parce que les gouvernements successifs les jugent moins chères, dans l'immédiat au moins. Mais sur ce point encore, voyons les chiffres.

L'investissement nécessaire pour produire un kWh thermique oscille autour de 25 francs ; pour un kWh hydraulique, en revanche, il faut compter 50 francs (centrale au fil de l'eau) et jusqu'à 100 francs s'il s'agit d'une centrale à réservoirs.

Or, voici le revers de la médaille : moins onéreuses et plus rapides à construire, les centrales thermiques fournissent un courant beaucoup plus cher.

Tout d'abord, les centrales thermiques consomment du charbon (500.000 tonnes par an pour une grande centrale) qu'il faut importer ou extraire et qui fera défaut un jour aux industries sidérurgique et chimique pour lesquelles il restera une matière première irremplaçable.

En outre, les centrales thermiques consomment du travail : il y a 250 ouvriers à la centrale thermique de Creil, 530 à celle d'Arrighi. A la centrale hydro-électrique de Génissiat, dont la production est supérieure de 65 % à celle d'Arrighi, on ne compte que 25 ouvriers ou techniciens. Il y a quatre ans, les frais d'exploitation d'Arrighi étaient six cents fois plus élevés que ceux de Génissiat. Même dans les centrales thermiques les plus modernes, les dépenses d'exploitation restent trois à quatre fois plus élevées que dans les centrales hydrauliques.

Reste enfin l'amortissement des installations. Une centrale hydraulique peut tourner un minimum de soixante-cinq ans sans que son rendement vienne à baisser. Une centrale thermique, en revanche, ne peut tourner à pleine puissance que pendant les cinq premières années de sa vie. Sa capacité de production tombe ensuite régulièrement et devient à peu près nulle quand la centrale a 30 ans.

Ainsi, pour un investissement deux à quatre fois moindre, une centrale thermique ne fournit, durant ses trente ans de « vie », qu'un tiers à un quart de l'énergie que fournit une centrale hydraulique durant ses soixante-cinq années de vie. Les frais d'amortissement entrant dans un kWh thermique sont donc au moins aussi élevés que dans le cas d'une centrale hydraulique, les frais de production trois à quatre fois plus élevés.

En conclusion, le prix d'un kWh thermique est à tous points de vue un multiple du prix d'un kWh hydraulique.

Les dents de scie

Aussi, lorsqu'un gouvernement, pour « faire des économies » sur les investissements, pousse le thermique au détriment de l'hydraulique, il tire tout simplement une traite sur l'avenir : il condamne les Français à payer demain pour leur consommation de courant un supplément qui représente plusieurs fois la somme économisée aujourd'hui sur les investissements. Il condamne les industriels à payer l'énergie à un prix élevé et réduit ainsi leurs chances de pouvoir soutenir la concurrence étrangère.

Paradoxalement, c'est depuis que la France a décidé d'entrer dans le Marché commun que le programme hydraulique a subi les amputations les plus brutales. Après que le gouvernement Mollet eut autorisé pour 1957 un programme de 2 milliards de kWh hydrauliques, le gouvernement Gaillard, en 1958, supprima d'un trait de plume les crédits d'engagement prévus : il ne pouvait à la fois intensifier l'effort de guerre en Algérie et construire des barrages en France.

Les entreprises de travaux publics qui, en prévision des travaux annoncés, avaient rassemblé leurs équipes spécialisées et leur formidable matériel de terrassement et de bétonnage, n'avaient plus qu'à licencier ou à disperser à nouveau leurs hommes et leurs machines. Les entreprises de construction électro-mécanique, de leur côté, voyaient leurs commandes ajournées et leur « planning » bouleversé. A la sortie de leurs immenses halls de montage, s'entassaient les appareils en voie d'achèvement. A l'entrée, faute de commandes, ouvriers et machines chômaient : leurs salaires et leur amortissement viendront grever le prix de revient des commandes futures.

Source de pertes sévères pour les industries d'équipement, les « dents

Jusqu'où peut-on reculer les limites de la mémoire?

Curieuse expérience dans un rapide

Je montai dans le premier compartiment qui me parut vide, sans me douter qu'un compagnon invisible s'y trouvait déjà, dont la conversation passionnante devait me tenir éveillé jusqu'au matin.

Le train s'ébranla lentement. Je regardai les lumières de Stockholm s'éteindre peu à peu, puis je me roulai dans mes couvertures en attendant le sommeil ; j'aperçus alors en face de moi, sur la banquette, un livre laissé par un voyageur.

Je le pris machinalement et j'en parcourus les premières lignes ; cinq minutes plus tard, je le lisais avec avidité, comme le récit d'un ami qui me révélerait un trésor.

J'y apprenais, en effet, que tout le monde possède de la mémoire, une mémoire suffisante pour réaliser des prouesses fantastiques, mais que rares sont les personnes qui savent se servir de cette merveilleuse faculté. Il y était même expliqué, à titre d'exemple, comment l'homme le moins doué peut retenir facilement, après une seule lecture attentive et pour toujours, des notions aussi compliquées que la liste des cent principales villes du monde avec le chiffre de leur population.

Il me parut invraisemblable d'arriver à caser dans ma pauvre tête de quarante ans ces énumérations interminables de chiffres, de dates, de villes et de souvenirs, qui avaient fait mon désespoir lorsque j'allais à l'école et que ma mémoire était toute fraîche, et je résolus de vérifier si ce que ce livre disait était bien exact.

Je tirai un indicateur de ma valise et je me mis à lire posément, de la manière prescrite, le nom des cent stations de chemin de fer qui séparent Stockholm de Trehörningsjö.

Je constatai qu'il me suffisait d'une seule lecture pour pouvoir réciter cette liste dans l'ordre dans lequel je l'avais lue, puis en sens inverse, c'est-à-dire en commençant par la fin. Je pouvais même indiquer instantanément la position respective de n'importe quelle ville, par exemple énoncer quelle était la 27e, la 84e, la 36e, tant leurs noms s'étaient gravés profondément dans mon cerveau.

Je demeurai stupéfait d'avoir acquis un pouvoir aussi extraordinaire et je passai le reste de la nuit à tenter de nouvelles expériences, toutes plus compliquées les unes que les autres, sans arriver à trouver la limite de mes forces.

Bien entendu, je ne me bornai pas à ces exercices amusants et dès le lendemain, j'utilisai d'une façon plus pratique ma connaissance des lois de l'esprit. Je pus ainsi retenir avec une incroyable facilité, mes lectures, les airs de musique que j'entendais, le nom et la physionomie des personnes qui venaient me voir, leur adresse, mes rendez-vous d'affaires, et même apprendre en quatre mois la langue anglaise.

Si j'ai obtenu dans la vie de la fortune et du bonheur en quantité suffisante, c'est à ce livre que je le dois, car il m'a révélé comment fonctionne mon cerveau.

Sans doute désirez-vous acquérir, vous aussi, cette puissance mentale qui est notre meilleur atout pour réussir dans l'existence ; priez alors X. S. Borg, l'auteur de la méthode, de vous envoyer son petit ouvrage documentaire « Les Lois éternelles du succès » dont une nouvelle édition vient de paraître en français. Il le distribue gratuitement à quiconque veut améliorer sa mémoire. Voici son adresse :

X. S. Borg, chez Aubanel, 7, place Saint-Pierre, à Avignon. Ecrivez-lui tout de suite, avant que la nouvelle édition soit épuisée.

E. DORLIER.

Communiqué.

GANTS — TETINES
"OLLA"
marque mondiale sans rivale.
TOUTES PHARMACIES

de scie » dans les autorisations de programme gouvernementales se soldent toujours, avec quatre années de retard, par de lourdes notes à payer. Le rapport de la Commission de l'énergie du troisième plan déclare notamment :

> *« Le fait qu'aucun nouvel engagement d'opération hydro-électrique n'ait été décidé en 1951 et en 1952 n'a eu de profondes répercussions qu'à partir de 1956. Si l'opération de Fessenheim, sur le Rhin, avait pu être engagée au début de 1952, comme E.D.F. l'avait envisagé, les besoins en charbon américain auraient été diminués d'environ 500.000 tonnes (soit 10 millions de dollars). »*

Le « trou »

Quelles pertes en devises provoquera, en 1962 et 1963, le fait que les charges militaires ont privé les gouvernements Gaillard et de Gaulle des moyens d'exécuter les programmes de 1958 et 1959 ? Les prévisions du troisième plan permettent de s'en faire une idée.

Pour 1965, le plan prévoit une consommation d'électricité comprise entre 103 et 110 milliards de kWh. Comme la production actuelle est de 62 milliards de kWh, c'est de plus de 40 milliards de kWh qu'il s'agit d'accroître la capacité d'E.D.F. dans les sept prochaines années. Le programme annuel doit donc porter sur un accroissement d'au moins 6 milliards de kWh.

Or, en 1958 l'accroissement réalisé ne fut que de 1,2 milliard. Pour 1959, l'E.D.F., conformément au plan, proposa d'engager un programme de près de 6 milliards de kWh. Toutefois, pas plus que par le passé (l'exécution du deuxième plan déjà avait été retardée de trois ans), le gouvernement ne sut adapter sa politique financière aux impératifs du plan. Il fit le contraire. Il commença par couper 40 % du programme hydraulique. Il découvrit bientôt que ce n'était pas assez. Il retrancha encore 30 % du programme hydraulique et réduisit le programme thermique de 20 %.

Ainsi, en 1959, l'E.D.F. ne pourra réaliser que la moitié des exigences du plan. Le retard total sur le plan sera ainsi de près de 8 milliards de kWh annuels en fin d'année. Les répercussions s'en feront sentir à partir de 1962. La pénurie d'énergie électrique paraîtra alors aiguë ; pressé, le gouvernement décidera, comme par le passé, que, pour « faire vite », il faut construire des centrales thermiques plutôt qu'hydrauliques. Le « trou » de 8 milliards de kWh annuels entraînera alors une consommation supplémentaire de 3 à 4 millions de tonnes de charbon importé, soit une dépense supplémentaire de 60 à 80 millions de dollars.

La même année 1962, annonce-t-on, l'exploitation des pétroles du Sahara économisera à la France 270 millions de dollars. Or, que constate-t-on ? Ceci : deux années de compressions budgétaires au détriment d'E.D.F. diminuent déjà d'un quart les économies de devises que la France pourra espérer, grâce au Sahara, sur ses importations énergétiques. Si l'effort militaire et l'austérité budgétaire devaient durer deux années encore, la France perdrait, en 1962, l'équivalent de la moitié du pétrole extrait au Sahara. En sacrifiant son équipement énergétique aux impératifs militaires, tout se passe ainsi comme si la France consommait d'avance, aujourd'hui, les richesses sur lesquelles elle compte pour demain.

MICHEL BOSQUET.

FORMULE EXCLUSIVE
38 AVENUE de jack Romoli
LE PARDESSUS 7/8 D'IMPORTATION ITALIENNE - LE VESTON SPORT, TWEED, CHEVIOTTE, ETC. - LE PANTALON SERGE, COTELINE, GRAIN DE POUDRE, ETC.
38.000 francs
38, Av. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

(U. P.)

LA FOULE PARISIENNE A LA FINALE DE LA COUPE DE FRANCE DE FOOBALL EN 1958
Comme les lecteurs de « France-soir » et les conducteurs de scooter.

SOCIOLOGIE

Le prolétariat qu'est-ce que c'est ?

● ***Autrefois, tout était plus simple : la main du patron pesait directement sur l'épaule de l'ouvrier. Mais aujourd'hui...***

La France compte 6.465.100 ouvriers, soit 33,8 % de la population active.

Une analyse d'Alain Touraine, publiée par « Arguments », apporte sur le mouvement ouvrier français et sur ses perspectives d'avenir des vues nouvelles, originales et qui s'écartent sensiblement de l'idéologie classique. En voici les éléments essentiels :

UN modèle sociologique domine encore la pensée politique de gauche : celui d'une classe ouvrière qui se définit à partir du *prolétariat*, c'est-à-dire comme un ensemble d'individus dont la vie, les manières de penser et de sentir, les intérêts et les buts, les conduites morales, esthétiques et linguistiques, sont fondamentalement les mêmes.

Le prolétariat *campe* dans la nation, et la frontière qui le sépare de la bourgeoisie est celle qui sépare deux morales et deux visions du monde inconciliables.

Or cette image traditionnelle ne correspond plus à la réalité des faits.

Depuis le début du siècle et plus particulièrement depuis la première guerre mondiale, un événement est venu bouleverser les conditions de la vie ouvrière : le développement de l'organisation du travail.

Dans l'usine, le chantier, la mine du XIX[e] siècle, deux forces, deux mondes coexistaient : le travail et l'argent. Mais le premier était laissé en grande partie à l'initiative de l'ouvrier qualifié.

L'autonomie professionnelle et la soumission économique et sociale au patron constituaient les deux principes de la vie ouvrière. Autour de l'autonomie professionnelle, s'organisaient une autonomie culturelle, un genre de vie dominé par le métier, l'expérience professionnelle, l'effort physique, la connaissance des matériaux et des outils. Autour de la soumission économique et sociale s'organisait une volonté de renverser le monde de l'argent pour lui substituer la société des travailleurs.

L'introduction du travail mécanisé, standardisé, rationalisé, a marqué la fin de la séparation entre les deux mondes, celui du travail et celui de l'argent, celui de la fabrication et celui de la gestion. Les méthodes et les cadences sont désormais fixées par le chronométrage et l'analyse du travail. Ce que la production de masse a ébranlé, la consommation de masse achève de le faire disparaître : l'isolement social et culturel du monde ouvrier diminue. Les besoins des ouvriers et des autres catégories sociales se rapprochent, et un grand nombre d'activités ne conduisent plus les ouvriers à se percevoir comme tels. Le lecteur de « France-soir », le spectateur d'un match de football, le conducteur d'un scooter, ne sont plus, au moment où ils accomplissent ces actes, des ouvriers.

De la mine à l'usine

Avant l'avènement de la société technicienne, la classe ouvrière était un groupe concret. Trop concret, même, car la pensée et l'action ouvrières inclinaient davantage à défendre une classe contre une autre qu'à prendre en charge l'ensemble des problèmes de la société. Il s'agissait d'une « conscience de classe » plutôt que d'une « conscience de la société de classes ».

En supprimant l'autonomie professionnelle de l'ouvrier, l'organisation du travail et la production en grande série apportent au contraire à la conscience ouvrière le principe d'unité qui lui manquait. Le mineur du XIX[e] siècle était conscient de l'exploitation économique à laquelle il était soumis. Mais les servitudes de la mine n'étaient pas le reflet de cette exploitation. Une libre communauté de mineurs n'eût pas échappé à l'obscurité, au bruit, aux risques d'éboulements. L'ouvrier à la chaîne, au contraire, n'a plus devant lui des objets naturels, mais des techniques créées par et pour l'homme : la vitesse de la chaîne, les cotes à respecter ne sont pas des attributs naturels de la pièce ou de l'outil, mais l'expression directe des buts de production et de profit de l'usine.

Mais si la mécanisation industrielle apparaît ainsi comme la condition indispensable de l'apparition d'une véritable conscience de classe, elle menace en même temps cette conscience de classe. Désormais, en effet, le mouvement ouvrier ne repose plus sur la défense d'une partie de la société contre une autre, mais sur la volonté de contrôler l'ensemble de l'organisation sociale et de participer à tous les aspects, matériels et non matériels, de la culture.

Le patron s'éloigne

Si cette participation est faible ou inexistante, le mouvement ouvrier se développera avec une force et une netteté révolutionnaires qu'il ne pouvait avoir autrement. Si, au contraire, elle est forte, la classe ouvrière s'intégrera à l'ensemble de la société et la conscience révolutionnaire s'affaiblira dans une mesure inconcevable auparavant.

L'éventail des attitudes politiques s'élargit, allant du réformisme à l'esprit révolutionnaire, et l'unité du mouvement ouvrier international en est la première victime.

Ce qui distingue cette analyse de l'idéologie classique de la gauche, c'est qu'elle cherche à comprendre les conduites de classe non pas à partir de la logique d'un système économique, mais par une analyse sociologique de ces attitudes elles-mêmes. Elle ne considère plus le mouvement ouvrier comme « l'expression du capitalisme », mais comme l'action des travailleurs telle qu'elle est déterminée et orientée par l'ensemble de leurs expériences sociales et culturelles.

Or, ces expériences ne se réduisent plus aujourd'hui à celle de la non-propriété.

Dans la grande majorité des usines importantes, l'ouvrier n'a plus en face

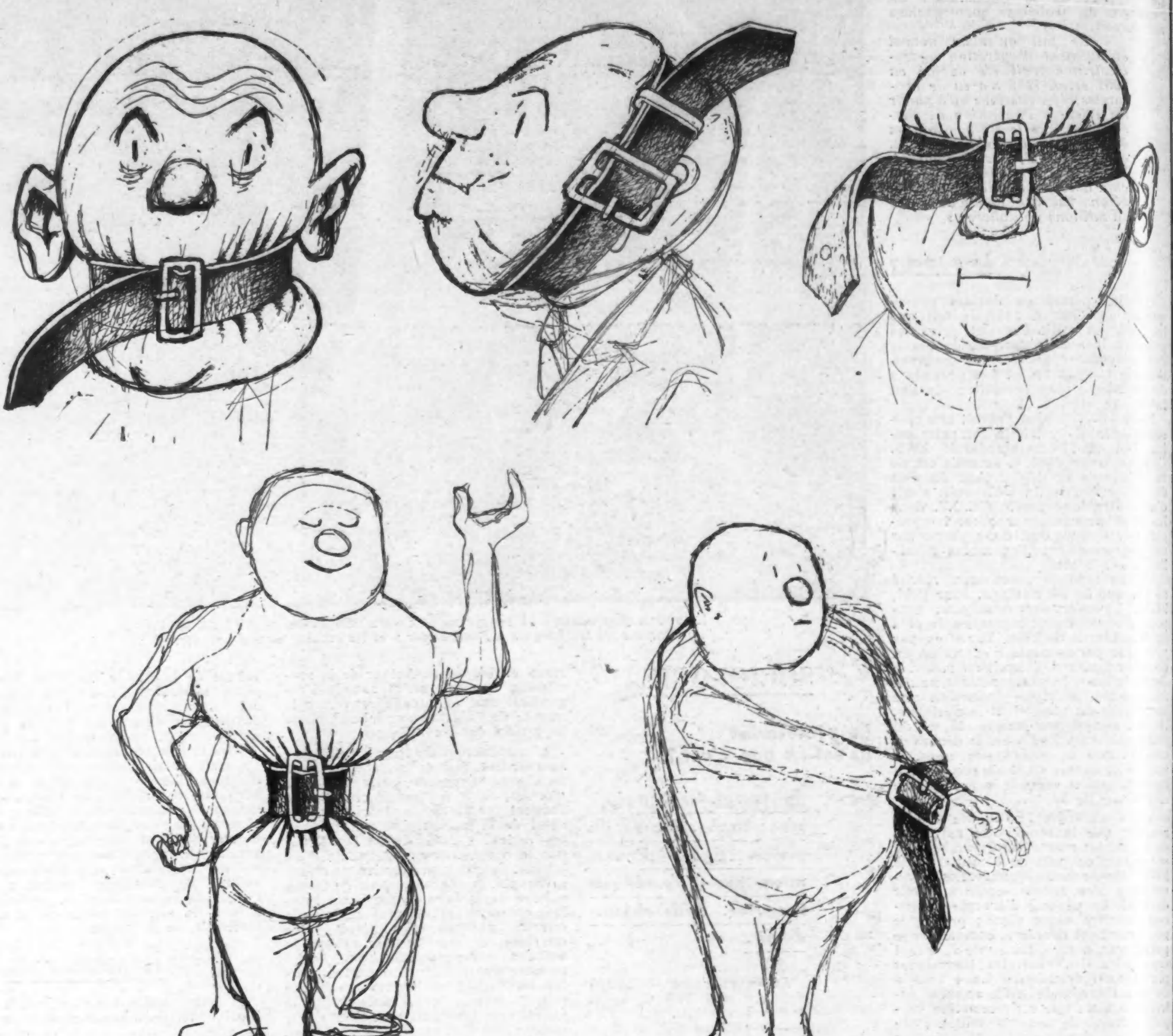
(Suite en page 11.) →

ÉCONOMIE ET POLITIQUE
JANVIER 1959
● Analyse des mesures gouvernementales concernant les finances, les prix, les salaires, la Sécurité sociale, le logement, l'agriculture, etc.
● Études sur l'association capital-travail, l'économie de la Lorraine, l'or et le dollar, l'agriculture soviétique, etc.
Commandes à adresser : 51, rue Cambon - PARIS (1[er])

LA NOUVELLE MODE : CEINTURE

« Collections de printemps : enfin, les couturiers nous rendent la ceinture... » (Les journaux.)

vue par TIM



(*Suite de la page* 9.)

de lui un entrepreneur indépendant, mais un directeur salarié, lui-même. Les échelons de l'autorité se sont multipliés et l'organisation du travail pose des problèmes qui ne sont que très indirectement liés au conflit du capitaliste et du prolétaire.

Entre deux usines à propriété capitaliste réalisant des bénéfices comparables, les différences peuvent être de plus en plus importantes. Les syndicats peuvent montrer qu'une injustice de rémunération ou de commandement est l'expression du système capitaliste. Mais leur raisonnement paraît très superficiel lorsqu'on voit un certain nombre de ces injustices se corriger, le plus souvent grâce à la pression syndicale.

On peut penser que la suppression du capitalisme est la condition nécessaire d'une libération totale des ouvriers : on doit reconnaître pourtant que dans le cadre même du capitalisme, bien des améliorations peuvent être et ont été apportées à la condition ouvrière.

Les hauts salaires sont une forme particulièrement importante de la participation accrue des travailleurs à la vie sociale, mais ils sont loin d'être la seule. Plus importante encore pour l'évolution de la conscience ouvrière est la progressive « bureaucratisation » des entreprises.

La bureaucratie se définit par un système dans lequel les statuts et les rôles, les droits et les devoirs, les conditions d'accès à un poste, les contrôles et les sanctions sont définis d'une manière fixe, impersonnelle. Dans un tel système, les problèmes d'autorité prennent le pas sur les problèmes de propriété et la notion de conscience de classe perd sa valeur d'explication.

Cette bureaucratisation du travail, qui transforme les tâches d'exécution et de fabrication en tâches de communication et de responsabilité, contribue bien davantage que l'élévation des revenus à affaiblir la conscience de classe.

C'est dans la mesure où l'industrie échappe encore en grande partie à cette bureaucratisation que les travailleurs d'usine — bien qu'ils disposent souvent d'un revenu supérieur à celui des petits employés ou des fonctionnaires subalternes — conservent une conscience de classe plus forte.

Où passe la plus-value ?

Les transformations de la conscience ouvrière sont donc de deux ordres :

— du fait de la suppression de l'autonomie professionnelle et de l'augmentation de la participation ouvrière aux valeurs et aux biens sociaux (notamment par les hauts salaires), la *conscience de classe tend à devenir réformiste ;*

— lorsque s'instaure un système d'organisation bureaucratique, le problème de la propriété ne peut plus occuper le rôle central qui lui appartenait jusque-là et *la conscience de classe s'efface* : la lutte pour l'avancement, pour la sécurité de l'emploi, pour l'élévation des traitements, pour la réforme du commandement, ne s'organise plus autour de la lutte pour le contrôle des moyens de production.

Cette double transformation se manifeste par exemple dans l'évolution de la notion de salaire.

Avant l'organisation des grandes entreprises mécanisées, l'ouvrier pouvait constater aisément que le travail qui lui était acheté à un certain prix était revendu sur le marché à un prix supérieur qui laissait à l'entrepreneur une plus-value.

Aujourd'hui, où il lui est de plus en plus difficile de définir son apport personnel dans le cycle complexe de production, il tend à lier l'idée du juste salaire non plus à son effort, mais au prix de la vie. C'est moins comme producteur que comme consommateur qu'il définit ses revendications. Et à mesure que l'organisation du travail se bureaucratise, c'est son niveau de salaire par rapport à celui d'autres individus et d'autres groupes qui le préoccupe essentiellement.

Ainsi, la conscience et l'action de la classe ouvrière sont détournées de l'évolution révolutionnaire par deux facteurs distincts :

— une participation sociale (niveau de salaire, sécurité d'emploi, garanties légales) accrue qui conduit à une action réformiste ;

— l'importance numérique croissante, à côté des ouvriers d'industrie, de salariés employés dans des organisations bureaucratiques publiques ou privées et qui se définissent par un statut socio-économique plutôt que par une situation de classe.

Le rôle des syndicats

Ces transformations exercent leurs effets en France comme ailleurs, et il n'est plus possible d'attribuer l'affaiblissement des vieilles notions et des anciens mots d'ordre à des obstacles momentanés, comme la division des syndicats ou le poids de la guerre d'Algérie.

Dans cette perspective, quelle doit être l'attitude des syndicats ?

L'action syndicale dans les pays industrialisés peut être dominée par les revendications et la lutte économique ou orientée vers le contrôle du pouvoir et la participation à des organismes mixtes de gestion et de consultation. Le choix entre ces deux attitudes n'est pas arbitraire : la seconde est adoptée lorsque le mouvement ouvrier détient le pouvoir nécessaire pour exercer un contrôle direct ou indirect sur les décisions économiques.

(Charpentier.)

ALAIN TOURAINE
« La classe ouvrière n'est jamais majoritaire. »

Faibles politiquement, les mouvements ouvriers de France et des Etats-Unis ont choisi la voie revendicative. Mais une attitude purement revendicative, qui renonce, par impuissance ou indifférence, à agir sur les décisions politiques, ne peut signifier qu'une acceptation au moins provisoire du régime économique et social. Renoncer à participer à la solution des problèmes d'organisation de l'entreprise, c'est laisser carte blanche au patronat — qui a su en profiter aux Etats-Unis et dans une moindre mesure en France. La revendication purement économique, qui fut l'expression privilégiée de l'ancien syndicalisme révolutionnaire, ne peut plus être aujourd'hui — l'exemple américain l'illustre bien — que l'expression d'un conservatisme politique.

La France, dont l'économie se modernise, possède encore un syndicalisme de pays sous-développé ou de capitalisme primitif. Et ce retard du mouvement ouvrier le réduit à l'impuissance. Détourné des « réformes » par une intransigeance révolutionnaire imposée par la faiblesse politique de la gauche et le dogmatisme communiste, rejeté par l'Etat (et le condamnant), le syndicalisme français se trouve réduit à une opposition de principe et à des manifestations de fermeté idéologique dont l'absence de résultats pratiques lasse les travailleurs.

Devant cette impuissance, certains se hâtent de conseiller au syndicalisme une politique « responsable », « gestionnaire ». Mais en France, où la participation des représentants aux grandes décisions économiques et sociales est faible, il serait faux de croire que l'on puisse entreprendre une politique de coopération, de collaboration entre le patronat et le syndicat au niveau des problèmes « techniques » et de la répartition des profits.

Laissons de côté les formules obscures, contradictoires, comme la « participation aux bénéfices », l'« association capital-travail » ou la « charte du travail » qui, sous prétexte de transformer le syndicalisme, ne visent qu'à le détruire. Ecartons aussi la formule la plus simple et la plus radicale de gestion ouvrière : l'usine aux ouvriers. Le socialisme ne peut plus emprunter cette voie dont la simplicité est utopique.

La politique syndicale doit être revendicative et agressive à la base tout en visant, au sommet, à l'association des représentants ouvriers aux décisions économiques. Un syndicalisme rénové ne devrait pas être plus « coopératif », mais à la fois plus revendicatif et plus constructif. Cette agressivité devrait cependant rester « empirique » : tout en visant une transformation profonde du régime économique et social, l'action syndicale doit accepter de se développer dans le cadre du régime actuel. Or, la condition nécessaire de cette acceptation est la participation au pouvoir politique.

Comment revenir au pouvoir

C'est parce que les conditions politiques d'un contrôle du pouvoir par les salariés n'ont jamais été réalisées (sauf épisodiquement) que le mouvement ouvrier n'a pu se transformer dans le sens qu'impose l'évolution technique, sociale et culturelle des pays industrialisés.

La classe ouvrière n'est jamais majoritaire. Le mouvement ouvrier ne peut atteindre ses buts que par une alliance avec d'autres classes sociales. Dans les pays peu industrialisés, sa victoire dépend de son alliance avec la masse des petits paysans sans terre ou sans revenus.

Dans les pays fortement industrialisés, l'alliance des ouvriers et des paysans est presque nécessairement remplacée par celle des ouvriers et de la classe moyenne salariée. En France, cette coalition est même insuffisante et l'appui d'une fraction de la classe moyenne libérale est nécessaire pour que s'installe un gouvernement de gauche. Cet apport a été traditionnellement fourni par le parti radical chaque fois que s'est manifestée une menace fasciste ou d'extrême droite. Ce qui était vrai du Bloc des Gauches et du Front populaire l'est encore dans la situation présente : l'apport du mendésisme est indispensable pour qu'une coalition de gauche accède au pouvoir.

Cette coalition des ouvriers et de la classe moyenne salariée ne peut se faire que pour une politique réformiste. La classe moyenne, en effet, n'accepte pas d'entrer dans une combinaison qui risquerait de mener par étapes à un régime contrôlé par le parti communiste.

Une première condition

Bien que le pouvoir politique ne puisse être conquis que par une union des salariés, cependant la C.G.T. continue de parler au nom des seuls prolétaires. Mais il ne s'agit pas là d'une erreur de jugement ou de la conséquence d'une sclérose de l'organisation syndicale. La difficulté vient de ce que le mouvement ouvrier français se trouve dans une situation dont la *logique* serait la création d'une coalition de salariés, mais dont la *réalité* est une coalition des fascistes et des notables conservateurs — coalition dans laquelle la guerre d'Algérie a entraîné le parti socialiste à s'engager.

Le mouvement ouvrier se voit interdire l'action réformiste — la seule efficace — moins par l'obstacle du dogmatisme communiste que par la trahison socialiste qui fait disparaître tout moyen de surmonter cet obstacle.

Cette situation complique toute analyse du mouvement ouvrier français en obligeant à distinguer la logique de l'action de ses conditions actuelles. L'efficacité du syndicalisme réformiste dépend, en effet, dans les pays fortement industrialisés, de l'existence d'une coalition politique de gauche majoritaire. En France, l'absence actuelle d'une telle coalition rend l'union syndicale impossible.

En l'absence d'un accord des forces politiques de gauche, le mouvement syndical se divise et sa fraction qui s'appuie le plus fortement sur les ouvriers tend à être entraînée vers des positions révolutionnaires qui accentuent encore l'isolement du prolétariat.

L'avenir du mouvement ouvrier français est donc commandé par l'avenir politique de la gauche française. Or le problème de la gauche est simple : il a été prouvé, au mois de mai dernier, que même la menace du fascisme ne pouvait pas conduire à la constitution d'un front, c'est-à-dire d'une organisation unique sous contrôle communiste. La gauche non communiste ne traitera avec le parti communiste que lorsqu'elle se sentira assez forte — c'est-à-dire lorsque l'opinion socialiste aura retrouvé une expression politique et aura conclu un accord avec la classe moyenne libérale mendésiste. D'ici là, la gauche sera toujours secouée de mouvements d'opinion en faveur de l'unité, mais ils n'auront pas de conséquences politiques importantes.

A cette analyse, « Arguments » confronte le point de vue d'un ouvrier, les opinions de trois syndicalistes, d'excellentes réponses de Michel Crozier et de Serge Mallet qui adhèrent au postulat d'Alain Touraine mais pour aboutir à des conclusions différentes.

(« Arguments » (260 fr.) se trouve aux Editions de Minuit, 7, rue Bernard-Palissy à Paris.)

machine à dicter NL
présentée par :
ELECTROMAG
GARANTIE TOTALE 1 an
PRIX 125.000 FRS
avec les accessoires (TTC)
ELECTROMAG
8, RUE DU MONT-THABOR - PARIS-1er
OPÉ. 23-93 - 52-67

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

HAMBOURG

● Le directeur (36 ans) du « Spiegel » s'adresse à François Mauriac.

A la suite du dernier « Bloc-notes » de François Mauriac, M. Rudolf Augstein, directeur du « Spiegel », le plus important hebdomadaire de l'Allemagne de l'Ouest, nous a adressé le texte suivant :

LORSQU'UN homme jeune — Allemand de plus — cherche à contredire un esprit de renommée européenne, qu'il le fasse à genoux. Nous autres, Allemands, nous serions comblés de posséder un écrivain de l'intelligence et du poids moral de François Mauriac. Si je réponds à son « Bloc-Notes » de « L'Express » de la semaine dernière, je le fais, plein d'admiration pour son génie et parce que de nombreux jeunes gens en Allemagne suivent sa pensée et sont susceptibles de partager ses sentiments.

L'antisémitisme

A Hambourg, où je vis, ne flotte aucun drapeau à croix gammée, quoi qu'en dise Michel del Castillo. La population de cette ville-Etat, lors des dernières élections parlementaires, a signifié son refus de cette mode dangereuse de haine antisoviétique dépourvue de toute intelligence, que M. Mauriac dénonce et qui, malheureusement, n'est pas tout à fait impopulaire en Allemagne. Le parti socialiste, ce parti qu'on a toujours tendance à suspecter de collaborer avec les Russes, a conquis à Hambourg la majorité absolue. La jeunesse d'ici ne méprise pas les valeurs morales, mais les connaît trop peu, tout comme la jeunesse des autres nations. Elle n'est certainement pas antisémite, bien que les réactions de bonne foi, mais hâtives, de politiciens allemands répondant à des déclarations antisémitiques favorisent objectivement l'antisémitisme. J'éprouve de nombreuses craintes — en particulier, l'expérience de de Gaulle, très ambiguë pour les Allemands, me fait redouter souvent le pire. Mais je ne crains nullement qu'on puisse poursuivre en Allemagne les enfants des persécutés.

Mais éloignons-nous de Hambourg. La culpabilité des pères, si nous faisons abstraction d'une certaine élite, ne pèse pas sur la jeunesse. Comment serait-ce possible, alors que les adultes font de leur mieux pour effacer les souvenirs ? Ces adultes ne sont pas seulement les adultes allemands, mais aussi ces adultes des nations alliées qui répondent de la façon la plus niaise aux provocations russes et, pour être précis, par le réarmement allemand qui doit étoufier chaque acte de retour sur soi-même dans un sentiment général d'orgueil et de morgue.

M. Mauriac n'a pas été partisan du réarmement allemand. Mais la France, la France temporelle de M. Mollet et la France éternelle du général de Gaulle, s'est jointe pour son plus grand profit à ce jeu matérialiste des nombres qui fait fureur dans le monde occidental. Les Américains possèdent une excuse : ils sont vraiment aveugles sur ce qu'ils ont fait en Allemagne, mais la France, notre voisine, mère de la civilisation occidentale, ne dispose pas de cette excuse. La France a approuvé, non seulement par faiblesse mais avec cynisme, ce mal cancéreux qu'est le réarmement allemand.

Le chancelier et la jeunesse

M. Mauriac, lui aussi, applique deux mesures lorsqu'il témoigne de sa grande estime pour le chancelier Adenauer, mais certifie à la jeunesse allemande que ses cerveaux sont de nouveau embrumés par la fumée des fours crématoires — une formule qui va trop loin et qu'il devrait rétracter. Quelque conclusion que l'on puisse tirer de mes lignes, je prétends que la jeunesse allemande ne méprise ni plus ni moins les valeurs morales que le chancelier Adenauer, et qu'elle ne se prévaut pas plus du pouvoir brutal que le chancelier. Puisque le chancelier a poursuivi une politique francophile, même d'illustres Français sont prêts à faire une différence entre lui, qu'on connaît, et la jeunesse allemande qu'on ignore. Ce « masque » ne disparaîtra pas de la politique allemande avec le chancelier; les Français reconnaîtront alors qu'il fait partie de la réalité allemande. La figure de proue et le navire sont faits de la même matière. Ce qui frappe l'observateur consciencieux, comme le visage de la méduse dans l'Allemagne d'aujourd'hui, transparaît déjà sous les

M. RUDOLF AUGSTEIN
« Je proteste contre ces images d'Epinal... »

traits volontaires du vieillard qui, comme dans l'exemple classique, pétrifient ses adversaires.

Bien entendu, je ne voudrais pas médire du chancelier (du moins, pas ici), mais je proteste contre ces images d'Epinal qui voient en lui le représentant de la bonne Allemagne, et considèrent qu'après lui, ce sera le déluge. Qui a provoqué la haine contre les Russes, sinon Adenauer (et les Russes eux-mêmes) ?

M. Mauriac nous assure qu'il ne ressent pas de haine contre l'Allemagne et nous pouvons le croire, car il est incapable de sentiments chauvins. Puis-je avouer que nous autres, Allemands, nous ressentons parfois de la haine contre certains traits de notre propre caractère ? Si M. Mauriac veut nous aider à combattre le perfectionnisme allemand et le mauvais génie teutonique d'un Franz-Josef Strauss (1), il nous trouvera pleins de reconnaissance à ses côtés, mais qu'il ne discrédite pas cette bonne cause en évoquant les revenants terribles du passé pour en faire les dieux tutélaires de la jeunesse allemande de demain.

RUDOLF AUGSTEIN.
Directeur du « Spiegel »

(1) Ministre de la Défense nationale du gouvernement Adenauer.

LONDRES

● Mystère national : Que fabrique-t-on aux laboratoires de Porton?

POURQUOI le chef du département de chimie des laboratoires de recherches biologiques à Porton s'est-il suicidé ? Pourquoi ces laboratoires dépendent-ils du ministère de la Défense nationale et non pas de la Santé ?

Ces deux questions posées par un hebdomadaire londonien ont relancé avec éclat l'affaire de la « Botilinus toxin » que le gouvernement a essayé de minimiser, sinon d'étouffer par ses déclarations à la Chambre des Communes. De quoi s'agit-il ?

Deux savants célèbres, sir Watson-Watt et le Dr Brock Chisholm, ont révélé au début de janvier dans le « News Chronicle » que les laboratoires de Porton fabriquaient, en vue d'une éventuelle guerre bactériologique, une toxine — la Botilinus toxin — d'une efficacité telle qu'une dose relativement faible suffirait à anéantir toute vie humaine sur le globe. Le gouvernement a répondu que ces affirmations étaient exagérées et que les laboratoires de Porton ne s'appliquaient qu'à trouver des moyens de défense contre une éventuelle attaque bactériologique.

M. Mervyn Jones, écrivain et journaliste, est allé faire une enquête sur place et il s'est inscrit en faux contre la déclaration gouvernementale. Dans son reportage, il décrit l'importance surprenante des laboratoires de Porton qui forment une cité aussi grande que les grands établissements de recherches nucléaires et rapporte un certain nombre de déclarations troublantes faites par des employés des laboratoires.

Après la mort de M. Leslie Williams, chef du département de chimie, qui s'est suicidé il y a peu de temps en absorbant du cyanure, sa femme aurait ouvertement déclaré à ses voisins :

« Mon mari rentrait tous ces temps-ci très tard à la maison et il était terriblement déprimé. Il me disait qu'il voulait se sentir un jour de nouveau un homme civilisé. Je suis persuadée que ce sont ses travaux qui sont à l'origine de sa dépression. »

MOSCOU

● Le courrier du cœur de la « Komsomolskaïa Pravda ».

L'ABONDANCE de matériaux fournis par le XXIe Congrès du P.C. de l'U.R.S.S. (les comptes rendus occupent 80 % du volume de tous les journaux russes) n'a pas empêché l'organe central de la Jeunesse communiste, la « Komsomolskaïa Pravda », de maintenir une rubrique spéciale qui s'apparente au « courrier du cœur » des journaux occidentaux.

Sous le titre : *« Sur les affaires les plus compliquées et les plus délicates de l'âme humaine »*, le journal du Komsomol publie des lettres signées d'initiales qui font appel à l'arbitrage des lecteurs ou simplement les informent des problèmes amoureux des jeunes Soviétiques.

Ainsi, une jeune ouvrière raconte ses amours d'abord timides, puis heureuses, avec un compagnon de travail. Au dernier moment, cependant, celui-ci recule devant le mariage :

« Regarde-nous, explique-t-il *: je suis un peu boiteux et toi aussi, nous portons tous les deux des lunettes. Quel couple ferons-nous ? Nous serons la risée de tout le monde. »*

La jeune fille termine sa confession en répétant qu'elle continue à aimer son ami et qu'elle espère qu'après avoir lu la « Komsomolskaïa Pravda » il reviendra sur sa décision.

Autre lettre, publiée le 1er février en plein congrès du P.C. :

« Un jour, dans l'atelier, le bruit s'est répandu que mon amie Nina s'était liée avec un homme marié. Je n'ai pas voulu le croire. Mais j'ai remarqué bientôt que Nina avait changé et que son visage n'était plus le même qu'avant :

— Nina, qu'est-ce que tu as ?

— Qu'est-ce que tu veux que j'aie ?

— Tu n'es plus comme avant.

— Tu as entendu ce qu'on dit à mon sujet dans l'usine ?

— J'ai entendu, mais je ne le crois pas.

— Tu as tort, parce que c'est vrai. »

L'auteur de la lettre raconte avec indignation comment son amie a effectivement brisé le couple de son amant, pour l'épouser elle-même. Elle conclut en disant qu'elle a refusé d'assister au mariage.

LE CAIRE

● Les Egyptiens ont gagné la deuxième bataille de Suez.

LA semaine dernière, le yacht royal anglais « Britannia » a franchi le canal de Suez avec à son bord un pilote égyptien. Dans le « Lac de l'Amertume », il a croisé un transport de troupes britannique victime d'une avarie de machines et traîné par un remorqueur égyptien pour être réparé par des spécialistes égyptiens. Aucun photographe n'était là pour fixer l'image de cette rencontre, qui eût pu servir de prétexte à la presse égyptienne pour un beau chant de triomphe.

Il y a deux ans, tous les experts occidentaux étaient d'accord :

« Le Egyptiens ne sauront jamais faire fonctionner seuls le canal. Leurs pilotes échoueront les navires et le canal lui-même ensablera. »

Aujourd'hui, ils reconnaissent tous que le canal fonctionne « impeccablement ».

Dirigée par l'ancien officier des sapeurs égyptiens Mohammed Younis (que le général américain Wheeler a défini comme « une véritable dyna-

(Intercontinentale)

M. MOHAMMED YOUNIS
« Le canal s'ensablera. »

mo »), l'administration égyptienne du canal peut présenter un bilan de victoire.

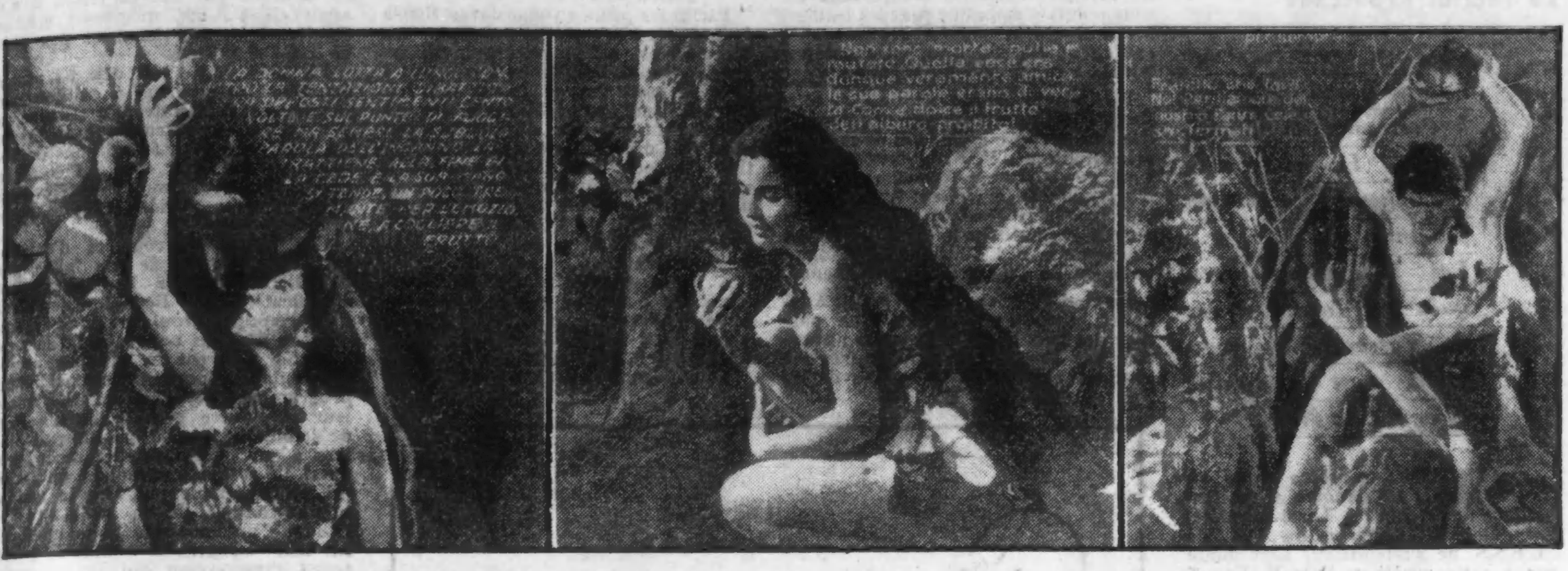
En 1955, la moyenne des passages avait été de 40,3 navires par jour. En 1958, elle a été de 49,8. Le 9 mars 1958, le record des passages a été battu avec 84 navires.

Le revenu brut du canal avait été en 1955 de 47 milliards de francs. Il est passé en 1958 à 58 milliards. L'Egypte ne recevait avant la nationalisation que 7 % de ces revenus. Elle les conserve maintenant intégralement, à l'exception des sommes qu'elle a accepté de rembourser aux actionnaires de la « Compagnie universelle » (37 milliards en tout, dont le remboursement sera terminé en 1964).

La Compagnie universelle employait au moment de la nationalisation 387 pilotes de treize nationalités diffé-

• СВЕТ-ЭКСПРЕСС • MUNDO-ESPRESSO • العالم - المعجل •

Des correspondants de « L'Express » dans le monde



1. Eve et le fruit défendu

Traduction : La femme lutte longtemps contre la tentation, se débattant en un combat intérieur. Cent fois sur le point de fuir, mais toujours la voix insinuante de la tromperie la maintient. A la fin elle cède et sa main se tend, un peu tremblante d'émotion, pour cueillir le fruit.

« Je ne suis pas morte, rien n'est changé. »

Cette voix était vraiment une voix amie.

Ces paroles sont vérité. Comme il est doux, le fruit de l'arbre défendu !

2. Caïn et Abel

Traduction :

— Frère, que fais-tu ? Non, pour l'amour de notre père céleste, arrête !

Caïn : *Je te détruirai pour toujours.*

rentes (dont 56 Français, 52 Anglais, 26 stagiaires égyptiens). L'administration égyptienne en emploie aujourd'hui 220 de seize nationalités (dont une centaine d'Egyptiens, 34 Grecs, 18 Russes, une douzaine de citoyens des pays satellites, des Allemands, des Américains, des Scandinaves ; aucun Anglais ni aucun Français).

Un plan d'aménagement du canal (13,5 milliards répartis sur quatre ans) est en cours d'exécution. Il permettra de doubler le trafic et d'ouvrir le canal aux navires de 45.000 tonnes (limite actuelle : 35.000 tonnes).

VARSOVIE

● Les enfants polonais répondent aux questions de « L'Express ».

S'INSPIRANT de l'enquête de « L'Express » sur « Ce que pensent vos enfants », l'hebdomadaire « Politika », organe officieux du gomulkisme, a interrogé à son tour des jeunes Polonais de 8 à 12 ans sur les mêmes problèmes. Le questionnaire a été soumis non seulement à un groupe d'enfants invités à la rédaction du journal, mais à toute une classe d'une école de Varsovie.

La comparaison des résultats des deux enquêtes (publiés côte à côte dans « Politika ») montre que les enfants polonais ont été beaucoup plus marqués par la deuxième guerre mondiale que les enfants français.

A la question :

« Savez-vous ce que la guerre a représenté pour vos parents? », ils répondent par exemple :

« On les enfermait dans des camps de concentration. Les Juifs sont morts dans les ghettos. Beaucoup de gens ont péri au cours de l'insurrection de Varsovie et aussi dans les autres pays, parce que la guerre se déroulait dans le monde entier. »

« Ma grand-mère a été tuée quand elle traversait la rue. Un Allemand qui l'a vue lui a tiré une rafale directement dans le cœur. »

La question *« Qu'est-ce qu'un communiste ? »* a évidemment moins dérouté les enfants polonais.

Voici quelques réponses :

« J'ai écouté à la radio de Londres et si j'ai bien compris, les communistes ce sont des gens qui veulent l'égalité pour tous. »

« Les communistes veulent du bien pour tout le monde et luttent contre les riches. »

Question. — *Où les communistes sont-ils les plus nombreux ?*

Réponses. — *En Union soviétique.*

— En Chine.

— A Cuba.

Question. — *Qui est le principal communiste à Cuba ?*

Réponse. — *Fidel Castro. C'est lui qui a dirigé l'insurrection, parce qu'il y avait là-bas encore des occupants et sa victoire, c'est la victoire des communistes à Cuba.*

Les questions de « L'Express » sur de Gaulle ont été remplacées, dans « Politika », par des questions équivalentes sur Gomulka. Les réponses montrent que la plupart des enfants ont entendu parler de lui et l'aiment bien, mais ne savent pas exactement quelles sont ses fonctions et comment il a récupéré son poste de secrétaire du P.C. après les événements d'octobre 1956.

(Dalmas)

M. Dionisio Ridruejo
Amnistié grâce à S.S. Jean XXIII

MADRID

● Contre un poète de la Phalange, Franco perd sa première bataille.

EN condamnant le poète Dionisio Ridruejo, accusé de « déclarations injurieuses pour le chef de l'Etat », à une peine de principe aussitôt annulée par l'amnistie décrétée à l'occasion du couronnement de Jean XXIII, le gouvernement espagnol vient de montrer qu'il ne se sent plus de force à sévir contre l'opposition de droite.

Celle-ci se manifeste partout de plus en plus ouvertement. Au cours d'un grand banquet réunissant une centaine de militaires, d'universitaires et de hautes personnalités, M. Joachim Satrustegi, riche armateur basque et dirigeant des Jeunesses monarchistes, a annoncé la création d'une « Union espagnole » qui se propose de grouper toutes les forces d'opposition au régime allant de l'extrême droite jusqu'au parti socialiste (non compris).

Un des orateurs aurait déclaré :

« L'Espagne vient de s'éveiller à sa terrible réalité et l'imposture commence à s'effondrer dans son cadre grossier et grotesque. »

Un problème domine ce sursaut de révolte de la droite espagnole : celui de la dévaluation. Les conditions mises par la France et l'Allemagne à la participation de l'Espagne à l'O.E.C.E. et à l'accord monétaire européen sont en effet les suivantes : dévaluation de la peseta, retour à la convertibilité, libération de 90 % des importations.

L'effet catastrophique de ces mesures sur certaines branches de l'industrie espagnole pourrait être atténué par l'obtention d'un important prêt allemand, mais les négociations menées dans ce sens n'ont pas abouti, le gouvernement de Bonn ayant posé une condition « impossible » : l'établissement d'un plan économique rationnel en Espagne.

La dévaluation favoriserait cependant les industries exportatrices et ce sont leurs représentants — producteurs agricoles, compagnies minières, armateurs, banques — qui exercent la plus forte pression en faveur d'une réforme du régime.

« Si Franco est un obstacle à l'entrée de l'Espagne à l'O.E.C.E., il faudra le faire disparaître. »

ROME

● La Bible en bandes dessinées a reçu l'imprimatur.

UNE maison d'édition de Milan vient de commencer la publication de la Bible en bandes dessinées. Les deux premières parutions retracent la Genèse et l'histoire d'Adam. Sacrifiant la vraisemblance historique à la décence, le dessinateur a vêtu Adam d'un pagne et Eve d'une sorte de corsage, même « avant la pomme ».

La direction de la publication a été confiée à Mlle Laura Cerutti, déjà connue pour avoir remporté il y a un an un « telequiz » sur la Bible en Italie et pour avoir participé au « telequiz » international organisé à Jérusalem par le gouvernement israélien au printemps dernier.

Les éditeurs de la « Bible en images » ont annoncé que l'ouvrage avait reçu l'*imprimatur* du Vatican et que les deux premiers fascicules étaient un grand succès de vente. Soixante-dix autres suivront, qui « dessineront » l'histoire des Patriarches et celle du Christ.

● Modigliani cause un scandale au Parlement.

L'EXPOSITION Modigliani qui s'est ouverte vendredi dernier à Rome a bénéficié d'un lancement publicitaire inattendu. En moins de trois semaines, en effet, Modigliani avait provoqué, par-delà la tombe, la fermeture d'un restaurant et la saisie d'un hebdomadaire. Motifs : le restaurant « Rugantino » avait exposé les reproductions de quelques « nus » du peintre et l'hebdomadaire « Italia Domani » en avait publié une autre.

La saisie du journal a provoqué un débat au Parlement. Interpellé par plusieurs députés de l'opposition, le sous-secrétaire à la Justice, Lorenzo Spallino, répondit que la saisie avait été effectuée par le préfet de police *« en raison du caractère obscène de la « statue ».*

— Mais il s'agit d'un chef-d'œuvre célèbre dans le monde entier, s'est exclamé le député communiste Maurizio Valenzi.

— Nous ne l'ignorons pas, a répliqué Spallino. *Point n'est besoin d'avoir une grande culture artistique pour connaître l'œuvre de Modigliani.*

— Sans doute, reprit Valenzi, *est-ce pourquoi vous nous avez parlé tout à l'heure d'une « statue » ?*

LA PUBLICITÉ,

MÉTIER NEUF ET DIFFICILE, VOUS TENTE...

- Vous avez une bonne formation graphique et vous cherchez constamment à la parfaire,
- Vous voulez multiplier et réaliser rapidement vos chances d'avenir,
- Vous vous sentez capable d'apprendre à penser un problème publicitaire et participer à des recherches de campagnes,
- Vous avez entre 20 et 30 ans et vous êtes libéré de vos obligations militaires,

Alors, vous deviendrez (peut-être)

MAQUETTISTE-CONCEPTEUR

dans une GRANDE AGENCE DE PARIS

Ecrivez à l'Agence **THIBAUD**, *Direction Artistique, 42, Rue La Boétie, PARIS 8e, pour dire qui vous êtes et ce que vous avez fait.*

U. R. S. S.

Le récital Kroutchev

● *Tous les détails sur ce que coûte un ulcère à l'estomac en Amérique... Le chancelier Adenauer promis aux flammes de l'enfer... Les Yougoslaves attaqués sur leur manière de s'asseoir. Ce pêle-mêle, c'est le dernier discours de M. K.*

« SAVEZ-VOUS combien coûte un ulcère de l'estomac à un travailleur américain ? » Les 1.269 délégués au XXIe Congrès du P.C. de l'U.R.S.S. ne s'attendaient sans doute pas à cette question. Mais M. Kroutchev, qui l'avait posée, en fournit aussitôt la réponse :

« Quand j'étais en Finlande, j'ai parlé à un ouvrier qui m'a raconté que sa situation n'était pas mauvaise jusqu'au jour où il avait eu une crise d'appendicite. Il lui avait fallu trouver l'argent pour l'opération ou mourir. La lecture du journal américain « U.S. News and World Report » m'a donné encore des informations supplémentaires sur ce qui arrive aux travailleurs dans les pays capitalistes quand ils sont malades. Selon ce journal, la guérison d'un ulcère de l'estomac, qui nécessite une intervention chirurgicale, coûte 1.264 dollars et 50 cents. Le séjour en clinique d'une durée de trois semaines nécessaire pour les soins coûte 325 dollars et 50 cents, l'opération 500 dollars, plus 75 dollars pour le passage dans la salle d'opération, plus 3 dollars pour la salle de convalescence, plus 21 dollars et 50 cents pour l'oxygène, plus 50 dollars pour l'anesthésie, plus 55 dollars pour la radioscopie, plus 56 dollars et 30 cents pour les pansements, plus 78 dollars et 60 cents pour d'autres médicaments, plus 99 dollars pour les analyses de laboratoire.

« Vous savez d'autre part qu'en U.R.S.S. tous les soins médicaux, y compris l'hospitalisation et les interventions chirurgicales, sont entièrement gratuits. Et je dois vous signaler qu'au cours des sept années à venir, nous avons prévu la dépense de 360 milliards de roubles pour les services de santé. »

Un discours électoral

Ce passage du discours de M. Kroutchev, salué par les applaudissements chaleureux de l'assistance, est caractéristique du ton général de son rapport-fleuve. Bien que sa puissance soit maintenant incontestée, M. Kroutchev n'a pas parlé en maître qui donne ses ordres, mais en « candidat » qui cherche à séduire et à convaincre. Il a fait aux délégués un discours électoral comparable en tous points à ceux que font les leaders britanniques ou américains lorsqu'ils sollicitent les voix de leurs compatriotes à la veille d'un scrutin.

De tels discours supposent toujours la comparaison du programme que l'on propose avec celui de l'adversaire politique. M. Kroutchev ne pouvant s'en prendre à aucun « parti d'opposition » intérieur, il a cherché ses comparaisons dans l'ensemble du monde capitaliste, passant, selon sa convenance, des États-Unis à l'Angleterre et de l'Egypte à l'Allemagne.

Le chef de ce dernier pays, M. Adenauer, a eu les honneurs d'un passage des plus longs et des plus appréciés par l'assistance qui, d'après les comptes rendus de la « Pravda », éclatait de rire toutes les cinq minutes. M. Kroutchev s'était appliqué en effet à démontrer que la politique étrangère du chancelier Adenauer n'était pas conforme aux principes chrétiens qu'il professe avec tant d'ardeur.

« Ce chrétien tient dans une main la croix, mais dans l'autre voudrait à tout prix avoir une bombe atomique. Et c'est sur cette dernière qu'il compte principalement pour résoudre les problèmes intérieurs du peuple allemand, bien que ce ne soit pas tout à fait conforme aux prophéties évangéliques. Ce qui m'étonne, c'est qu'un homme âgé et expérimenté comme M. Adenauer puisse oublier que les armes atomiques ne se trouvent pas en la seule possession de ses propres alliés. Comment peut-il oublier qu'en transformant l'Allemagne occidentale en une vaste base atomique, il en fait par avance la première victime d'un éventuel conflit ?

Dans les flammes de l'enfer

Si M. Adenauer est un véritable croyant, il me semble qu'il devrait se soucier de son avenir dans l'autre monde. N'a-t-il pas peur que ses actions ne lui fassent perdre toutes chances d'aller au Paradis et ne le conduisent, conformément à l'Evangile, à une place toute différente : dans les flammes de l'enfer. »

Passant ensuite à la situation à l'intérieur du bloc soviétique et aux relations russo-yougoslaves, M. Kroutchev a continué dans le même style imagé.

« Quand nous disons aux Yougoslaves qu'ils veulent être assis sur deux chaises à la fois, ceux-ci nous répondent qu'ils se tiennent sur une chaise purement yougoslave. Soit ! Mais je me demande alors pourquoi cette chaise est si ardemment soutenue par les capitalistes américains ! »

Parmi les péchés yougoslaves, figure également leur propagande sur les divergences sino-soviétiques, divergences que M. Kroutchev a démenties avec la plus grande force, tout en reconnaissant que l'U.R.S.S. et la Chine sont obligées d'appliquer des méthodes différentes dans la construction du socialisme. Après quoi il a réitéré, au milieu d'applaudissements nourris, sa formule sur la non-ingérence du P.C. de l'U.R.S.S. dans les affaires intérieures des autres P.C. du monde entier.

A la surprise générale, M. Kroutchev n'a consacré qu'une place minime à l'attaque contre le groupe « anti-parti » de Molotov, Malenkov, Kaganovitch, Boulganine et Chepilov.

Tous les autres orateurs soviétiques qui, cinq jours durant, ont développé les points précis du plan septennal, ont jugé de leur devoir de reprendre les déclarations du premier secrétaire contre les « fractionnistes ». Mais le ton et l'argumentation de toutes ces interventions étaient significatifs.

A travers la vieille garde stalinienne déchue, il était clair que c'était l'ancien dictateur et ses méthodes de direction que l'on visait.

(New Statesman)

M. MIKOYAN AU XXIe CONGRÈS
« Ce qui est bon pour la « Sovietsky Motors » est bon pour la Russie... »

« Ils parlent moins »

Il suffit de comparer la liste des personnalités qui ont dominé les XIXe, XXe et XXIe Congrès pour constater à quel point le changement de personnel effectué par M. Kroutchev a été profond. L'ancienne garde a été soit éliminée, soit réduite aux postes honorifiques. MM. Vorochilov et Chvernik, anciens compagnons de Staline, qui gardent encore leurs postes au Præsidium du parti, n'ont même pas pris la parole devant le Congrès. La vedette n'a été accordée qu'aux hommes de Kroutchev : Kirichentko, Moukhidinov ou Mme Fourtseva.

C'est cette dernière, chargée du secteur culturel au sein du Præsidium du parti, qui nous a révélé en chiffre absolu quelques détails que le rapport Kroutchev ne mentionnait qu'en pourcentage. Ainsi, la production des postes de télévision, actuellement d'un million par an, passera en 1965 à 15 millions par an. En 1953, il n'y avait en U.R.S.S. que trois centres émetteurs de télévision et pas plus de 225.000 postes.

En 1958, il y avait déjà 53 postes émetteurs et presque 3 millions de récepteurs. Et l'oratrice a terminé sa péroraison en affirmant qu'à la fin du plan septennal, 50 millions de Soviétiques pourront tous les soirs se régaler des programmes de télévision toujours plus variés et plus nombreux.

Ces promesses répétées d'amélioration du niveau de vie faites par des lieutenants de Kroutchev sont significatives des liens qui semblent unir l'équipe kroutchevienne à son chef de file. Les nouveaux leaders de l'U.R.S.S. suivent le premier secrétaire dans l'accomplissement d'un programme précis et détaillé, mais leur allégeance personnelle n'a rien de semblable à celle qui unissait Staline à son équipe. M. Kroutchev est aussi lié à ses partenaires qu'eux à lui. Il ne semble pas être le maître inconditionnel de la situation, l'homme au-dessus de toute critique. Le XXIe Congrès a confirmé à cet égard l'impression qui se dégageait déjà des réunions plus restreintes au sein du Comité central du P.C. Un dialogue entre le premier secrétaire et un des délégués, qui a eu lieu au mois de décembre, mérite d'être rapporté à cet égard :

NURNIEV (délégué de province). — *A présent, tout le monde comprend l'importance du maïs pour le développement de l'élevage.*

KROUTCHEV. — *Camarade Nurniev, vous vous trompez, il y a encore beaucoup de sceptiques.*

NURNIEV. — *Aujourd'hui, les sceptiques sont de moins en moins nombreux.*

KROUTCHEV. — *Ils sont aussi nombreux qu'avant. La seule différence est qu'à présent ils parlent moins.*

Par la persuasion

Le premier secrétaire du P.C. de l'U.R.S.S. ne pouvait pas exprimer plus clairement qu'il est conscient de l'existence des préjugés et de l'opposition potentielle à l'égard de son programme. C'est pour les surmonter, pour s'assurer par la persuasion l'appui de la grande masse de la population russe qu'il a eu besoin du XXIe Congrès, au cours duquel il a développé avec l'aide de toute son équipe les détails de son programme. Rien d'étonnant si leurs performances ont rappelé par certains côtés les harangues électorales pratiquées par de grands partis du monde occidental.

Mais en plus de cet aspect central du Congrès, ses promoteurs ont visiblement cherché à répondre à deux questions : quelles seront les répercussions internationales de l'exécution du plan septennal ? Quelles formes doivent prendre les relations entre les pays du bloc de l'Est ?

C'est M. Mikoyan, fort de ses récentes vacances américaines, qui a parlé le plus longuement des rapports U.R.S.S.-U.S.A. Son discours était de la même veine que celui de M. Kroutchev et abondait en anecdotes et expériences vécues. Sa thèse centrale était la suivante : les dirigeants des Etats-Unis ne croient plus à la possibilité d'une agression soviétique et eux-mêmes, dans leur for intérieur, sont convaincus de l'impossibilité d'attaquer le camp soviétique. Les difficultés qui existent entre ces deux pays et les deux blocs qu'ils dirigent résultent bien plus des habitudes pri-

(Suite en page 23)

Pour maintenir l'activité de ses ateliers en cette période de morte-saison
NICOLL
La Tradition Anglaise du Vêtement
Maison de confiance fondée en 1820
29, RUE TRONCHET
vous offre
à titre exceptionnel
JUSQU'AU 12 FEVRIER
son
COSTUME SUR MESURES
en draperies exclusives
35.000 francs
Commandez-le dès aujourd'hui
vous le paierez et le prendrez quand vous voudrez.
Essayages à votre gré
●
Au Rayon Dame Tailleur-Couturier
Sur Mesures prix spéciaux

2.200 m2 d'exposition
800 modèles
METAL et BOIS
Meubles AIGLE
51, rue VIVIENNE
PARIS 2e GUT.44.26.
Angle des boulevards
PARKING FACILE
AIGLE EAGLE
Spécialiste des mobiliers de bureau, AIGLE apporte une solution à chaque problème.
Création nouvelle
" AIGLON "
ensembles décoratifs et fonctionnels

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine

Mme Express a :

● ***Entouré*** de papier blanc les épaules d'une jeune femme noire, pour vous permettre de flairer dès maintenant la mode proposée par les couturiers pour le printemps 1959. Leurs modèles ne pourront, en effet, être reproduits que le 26 février. Sauf ceux de Chanel... (Voir pages IV et V.)

● ***Trouvé*** pour son « Service Achats directs », après trois semaines de recherches et d'essais de qualité, trois exclusivités « maison lavable ». Sans vous déplacer, sans vous fatiguer, sans vous tromper, vous pourrez rafraichir votre intérieur avec des couleurs claires dans les meilleures conditions possible. (Voir page III.)

● ***Remis en état*** un sac de box dont le cuir avait été taché et « cloqué » par l'eau de pluie en le frottant légèrement avec un coton imprégné de lait. Sceptique ? Essayez.

● ***Protégé*** ses lèvres contre le froid des derniers jours avec un produit nouveau qui tient le juste milieu entre la pommade Rosa et le rouge à lèvres. La « Special Base » hydratante d'Harriett Hubbard Ayer est en principe destinée à être mise sous le rouge, mais légèrement teintée c'est la solution idéale pour celles qui aiment les rouges très naturels et transparents. Malheureusement le tube de matière plastique vendu entier ne peut pas être mis dans les étuis standard, il n'existe pas de rechange. (600 francs le tube.)

● ***Lu*** un petit livre d'anticipation que toutes les mères de famille pourraient offrir à leurs garçons pour remplacer avantageusement la mauvaise littérature de science-fiction dont ils se gavent en général. « Le futur sans fiction » leur fera découvrir en germes les projets de la science et de la technique futures ; de la voiture à turbine au fonctionnaire électronique et aux voyages interplanétaires. (Collection Euréka, aux Editions Fleurus, 425 francs.)

● ***Déniché*** un « réparateur de vêtements » qui peut mettre des fonds aux pantalons des jeunes garçons pour 1.200 à 1.500 francs, refaire les boutonnières pour 150 à 185 francs, poser des poches neuves pour 600 francs. La maison se charge aussi des retournages ou de la remise à la taille des vêtements d'hommes ou de femmes. (La Réparation du Vêtement, 196, rue La-Fayette, Paris X^e, Nord 88-38.)

● ***Noté*** que les bénéficiaires de la « prime de déménagement » peuvent désormais déménager sans débourser un sou... Une entreprise parisienne de déménagement vient de mettre au point un accord avec une banque pour « avancer » l'argent du déménagement à leurs clients qui peuvent obtenir de leur caisse d'allocations familiales une prime de déménagement. Cette avance n'est remboursable, sans frais et sans intérêt, que lorsque la Caisse elle-même verse la prime aux bénéficiaires. (Déménagements Clerc, 5, rue Humblot, Paris-XV^e.)

● ***Fait réaliser*** un décor « tout en or » pour une table de dîner. C'est un simple bouquet d'épis de maïs, de coloquintes, de pommes et de feuillages passé à la peinture dorée ; l'effet est ravissant et le bouquet qui peut durer un mois remplace avantageusement les fleurs si chères en hiver. (3.500 francs environ, chez Gaston Girard, 110, avenue Victor-Hugo.)

SANTÉ

L'âge de ses artères

● *Avant de chercher à rajeunir, il faut savoir ce qui a besoin d'être rajeuni...*

EN 1900, l'espoir de vie à la naissance était en moyenne de 45 ans. En 1950, il était déjà de 65 ans. En 1958, de récentes statistiques accusent une durée moyenne de vie de 72 ans en Hollande. La longévité de l'espèce humaine a doublé en moins de deux cents ans et l'âge de la vieillesse a reculé parallèlement. La vraie vieillesse commence aujourd'hui à 80 ans.

(Roger Parry)

MADAME SIMONE.

(Willy Rizzo)

MADEMOISELLE CHANEL

Un jeune écrivain et un jeune couturier... déjà célèbres en 1920.

Pourquoi nous vieillissons

Pourtant le vieillissement, prélude à la sénilité et à la mort, est un phénomène inéluctable. Nos organes et nos tissus commencent à vieillir dès que la croissance est terminée, c'est-à-dire à partir de 25 ans. Un ensemble de phénomènes que les biologistes appellent les « processus de sénescence » se mettent insidieusement en œuvre. Ils amènent le vieillissement progressif des os et des articulations, des muscles, du cœur et des vaisseaux sanguins, du système nerveux, de l'appareil digestif, de la peau, des ongles, des cheveux, du psychisme, etc. Le tournant dangereux se situe, pour la majorité des individus, entre 45 et 50 ans.

Depuis une vingtaine d'années, des spécialistes se penchent sur trois questions que chaque être humain se pose avec angoisse : pourquoi vieillissons-nous ? Est-il possible de nous empêcher de vieillir ? Est-il possible de « rajeunir » ?

Disons tout de suite que les réponses sont en bonne voie.

Grâce aux progrès d'une science neuve : la gérontologie. Le premier congrès mondial de gérontologie s'est tenu en 1951. La première chaire de gérontologie a été créée en France en 1953. Les gérontologues étudient — ce qui n'avait encore jamais été fait — systématiquement les problèmes du vieillissement biologique, médical et social.

Nous avons parlé récemment (cf. « L'Express » du 15 janvier) des diverses thérapeutiques dont les effets « rajeunissants » sont incontestables et particulièrement de l'une de ces méthodes. Nous réunirons dans un prochain article les autres techniques de rénovation organique.

Nerfs usés et jeunes muscles

Seulement, avant de chercher à rajeunir, il faut savoir ce qui a besoin d'être rajeuni. Chez l'un, ce sera d'abord les nerfs, chez un autre les glandes, chez un troisième les os et les articulations, etc. Aucune méthode de rajeunissement n'est absolument universelle. La technique choisie sera d'autant plus efficace qu'elle s'attaquera plus spécialement aux points faibles, c'est-à-dire aux fonctions de notre organisme qui ont été plus atteintes que d'autres par les méfaits sournois des années.

On peut déterminer ces points faibles. Cela s'appelle « établir un bilan gérontologique ». On dit encore qu'on « titre » le degré de vieillesse. On peut avoir, à 40 ans, un cœur de 20 ans et des nerfs de 60 ; on peut avoir les muscles d'une jeune fille et les vaisseaux d'une grand-mère. Nous ne vieillissons pas de façon uniforme. Nous ne devons pas rajeunir de façon uniforme. L'établissement préalable d'un bilan gérontologique permet au médecin de choisir, parmi les armes dont dispose la science moderne, « pour réparer des ans l'irréparable outrage », celles qui ont le maximum de chances d'agir avec efficacité.

L'usure de la machine

Etablir le bilan gérontologique, c'est en somme déterminer le degré d'usure de la machine humaine qu'est le corps. Aux U.S.A., en Angleterre, en Italie notamment, où il existe de nombreux instituts gérontologiques avec des revues spécialisées, certaines grandes compagnies d'assurances font ainsi « titrer » la vieillesse des personnes désireuses de contracter une assurance-vie. L'importance des primes consenties est fonction des résultats des bilans gérontologiques. De tels bilans sont également demandés par de grosses entreprises au profit d'un de leurs collaborateurs avant de le charger d'une tâche importante : construction de travaux, barrages, lancement d'une usine, de la succursale d'un grand magasin, etc. Le gérontologue dit : tel âge réel, tel espoir, à condition d'observer telles précautions. Voici le point faible à surveiller.

Les grosses entreprises qui font faire le bilan gérontologique d'un de leurs employés cherchent, en somme, à avoir une sorte de garantie sur la mise de fonds souvent importante qui repose sur sa santé et son activité. Le bilan gérontologique signale les faiblesses de la matière vivante qu'ils utilisent ; rétablir l'équilibre de ce bilan, c'est prévoir et prévenir les avaries de la machine.

Pourquoi ne pas en faire autant à titre privé ? Les signes d'usure sont faciles à déceler : fatigue, essoufflement, manque d'entrain, malaises divers, voire rides, œdèmes ou poches sous les yeux. Un bilan gérontologique fera le point exact.

Examens cliniques, radios, analyses, tests, constituent un bilan réel. Au besoin, un électrocardiogramme, un électro-encéphalogramme et des tests psycho-moteurs et affectifs viennent le compléter.

En équilibre

Mais ce qui signe plus que toute autre chose l'âge biologique réel d'un organisme, ce sont deux examens spécifiques : le bilan calcique et l'équilibre de l'eau. Le calcium est un aliment essentiel des cellules (et pas seulement des os). Le manque (ou l'excès) de calcium joue un grand rôle dans le vieillissement.

De même, l'équilibre de l'eau est capital. Les vieillards peuvent mourir d'un coup de chaleur parce que leur équilibre hydrique n'est pas satisfaisant. Il y a des vieillards desséchés, il y en a de gonflés par les œdèmes. Notre corps contient normalement 70 % d'eau. L'équilibre est maintenu par les filtres rénaux et cardiaques. Dans un bilan gérontologique, donc, on examine les organes en cause et on vérifie aussi l'équilibre hydrique par diverses méthodes. Les résultats indiquent le degré de vieillissement.

Les dosages hormonaux font naturellement partie d'un bilan gérontologique complet. On sait les conséquences graves des déséquilibres glandulaires. Il faut les compenser, mais les compenser à bon escient. Rien n'est plus dangereux qu'une thérapeutique hormonale entreprise au hasard, sans conseil médical. En conclusion, avant toute cure de rajeunissement, l'établissement d'un bilan gérontologique est indispensable parce que :

● Il renseigne sur l'état des principaux organes : cœur, poumons, foie, reins, glandes, tissus, muscles, nerfs.

● Il précise le degré de sclérose (durcissement) de nos vaisseaux sanguins, l'élasticité du tissu conjonctif qui enveloppe nos organes.

● Il signale les ravages du vieillissement dans tous les domaines et offre ainsi le maximum de chances d'obtenir les résultats souhaités, à savoir : dire non à la vieillesse aussi longtemps que possible.

[*Il existe des centres spécialisés pour l'établissement de tels bilans. A défaut, les différents examens en cause peuvent être réalisés dans un service hospitalier sur la demande d'un gérontologue ou d'un médecin traitant. Un bilan gérontologique complet revient à environ 30.000 francs. Les examens et analyses sont remboursés par la Sécurité sociale aux taux habituels. « L'Express » se tient à la disposition de ses lecteurs pour leur communiquer les adresses des centres existant en France.*]

N.D.L.R. — Dans notre article « Santé » de la semaine dernière, un mot « perdu » nous a fait écrire une sottise à propos du rôle du système nerveux sur la chute des cheveux. Il fallait lire : « On a découvert que ce déséquilibre glandulaire était *associé* à un trouble du système para-sympathique... »

Durer
PARIS
Soldes
CHAUSSURES - SACS - GANTS
DU 2 AU 8 FEVRIER
74, Champs-Elysées
28, rue du Faubourg-Saint-Honoré

Pourquoi payer plus cher ?
Remise 20 % sur toutes les peintures des grandes marques
et sur les vernis et vitrificateurs pour parquets et linos. Par exemple :

WIP NIDON CLAIR	1.720 fr.
— 20 %	344 fr.
Vous paierez chez BODY ..	1.376 fr.

Je ne vends que les grandes marques... Venez vérifier !
BODY 2, rue Cler - PARIS-7e - INV. 22-71
Ouv. tous les jours jusqu'à 20 h.

SERVICE ACHATS-DIRECTS

Trois exclusivités "Maison-Lavable"

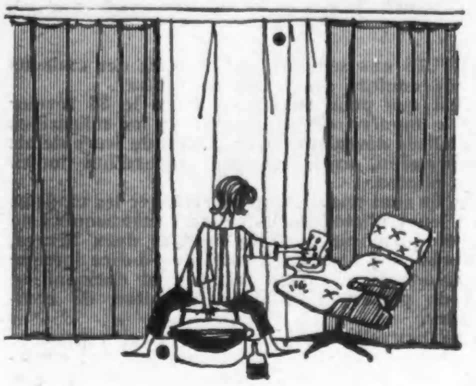
Le service achats-cadeaux lancé par Mme Express en décembre : un succès.

Le service achats-blanc : un triomphe.

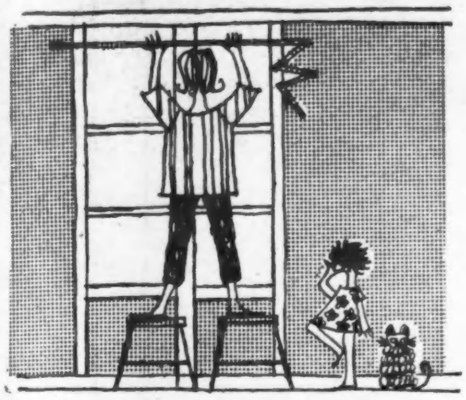
Aujourd'hui, après trois semaines de recherches attentives, d'examens d'échantillons, de mise à l'épreuve de la solidité et de la « lavabilité », Mme Express se met à votre disposition pour vous procurer :

- **Des voilages sur mesures.**
- **Un satin d'ameublement lavable.**
- **Un plastique pour divans et sièges**

dans des conditions que nous croyons exceptionnelles.



① VOILAGES SUR MESURES



Un magasin parisien a accepté d'exécuter aux mesures de vos fenêtres, mais au prix des voilages standard, des panneaux de voile en rhovyl ou en tergal, blanc ou crème.

Ces deux tissus synthétiques sont lavables et ne se repassent pas.

La différence entre eux : un peu moins cher, le rhovyl est plus épais et moins soyeux que le tergal.

Ces voilages « prêts à poser » sont destinés à être accrochés à une tringle chemin de fer ou Ridorail. Ils sont montés à tête sur ruban élastique.

L'ourlet simple varie de 30 à 40 cm, en fonction de la hauteur totale du panneau.

(Les crochets placés dans des goussets peuvent être enlevés facilement pour le lavage et au cas où la tringle qui doit recevoir le voilage demande des anneaux ronds ordinaires.)

Suivant la mesure de votre tringle, ces voilages sont calculés sur les bases suivantes :

● TRINGLE DE 80 A 95 CM (de piton à piton).
— Ampleur : 180 cm. En rhovyl .... 4.250 fr.
En tergal .... 4.935 fr.

● TRINGLE DE 96 A 125 CM. — Ampleur : 240 cm. En rhovyl .... 6.200 fr.
En tergal .... 7.000 fr.

● TRINGLE DE 126 A 160 CM. — Ampleur : 300 cm. En rhovyl .... 8.335 fr.
En tergal .... 9.175 fr.

● TRINGLE DE 150 A 190 CM. — Ampleur : deux voilages en 180 cm. En rhovyl ...... 8.500 fr.
En tergal ...... 9.870 fr.

● TRINGLE DE 190 A 240 CM. — Ampleur : deux voilages en 240 cm. En rhovyl (les 2) 12.400 fr.
En tergal ...... 14.000 fr.

● TRINGLE DE 240 A 300 CM. — Ampleur : deux voilages en 300 cm. En rhovyl ...... 16.670 fr.
En tergal ...... 18.250 fr.

● POUR TOUTES LES COMMANDES, IL FAUT PRÉCISER :

La longueur de la tringle.
La hauteur totale de la fenêtre.

● POUR PRENDRE DES MESURES EXACTES :

1) Prendre la distance « œil à œil » de la tringle, c'est-à-dire celle qui sépare les deux supports.

2) Mesurer la hauteur du *dessous* de la tringle au sol.

② SATIN-TERGAL LAVABLE

Le seul fabricant en France de cette matière exceptionnelle a accepté de détailler une partie de sa production pour nos lecteurs.

Satin synthétique d'ameublement, ce tissu existe en vingt coloris différents et en deux qualités.

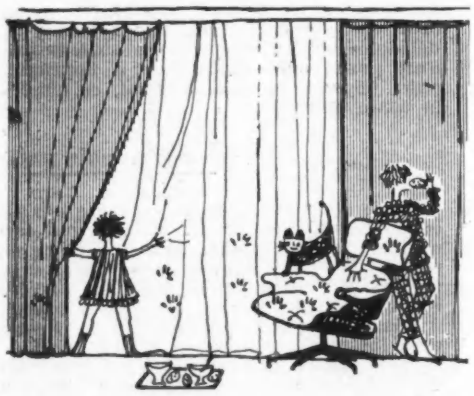
Il est parfaitement lavable et ne se repasse pas. Des doubles rideaux confectionnés dans ce tissu ont exactement la facilité d'entretien d'une chemise de nylon. Il peut être également utilisé en couverture de sièges. En glissant entre le satin et le tissu de garniture une feuille de matière plastique spéciale isolante, il est possible ensuite de laver le siège à l'eau et au savon sans laisser de traces ou d'auréoles.

● PRIX :

Qualité 706 (pour les rideaux), 3.900 fr. le mètre en 130 de large.

Qualité 714 (pour les sièges), 4.900 fr. le mètre en 130 de large.

Plastique pour doublure, 450 fr. en 190.



③ PLASTIQUE POUR LES SIEGES

Le seul importateur en France du plastique D a accepté de réserver une partie de son stock à nos lecteurs.

D'importation américaine, le plastique D a exactement l'aspect du cuir et aucun des désagréments (contact, odeur) du plastique. Il est monté sur toile, ne se casse pas, se travaille comme un tissu et se lave à grande eau.

Il est parfait pour recouvrir des sièges, canapés, fonds de lits, pour tapisser des rayonnages, des vitrines, etc.

Sur le plan purement décoratif, les résultats sont particulièrement jolis lorsque ce plastique est utilisé pour des sièges sans bois apparent et accompagné, pour les chauffeuses par exemple, de franges de coton.

Sur le plan pratique, c'est la seule façon accessible d'avoir des sièges blancs toujours impeccables : il suffit de les laver avec une ÉPONGE et du DÉTERSIF.

Sur le plan esthétique, des sièges ainsi recouverts sont compatibles avec les ameublements les plus raffinés.

Le plastique existe en CRÈME et BLANC.

● Prix : 1.100 fr. le mètre en 0,95 de large.

Attention ! Demander à votre tapissier le métrage nécessaire à cause de la largeur inhabituelle.

Pour vous les procurer

LES VOILAGES

● SI VOUS HABITEZ PARIS : Il vous suffira de téléphoner au Service-« Express » « Achats directs » : ELY. 88-61, de 15 heures à 17 heures (tous les jours, sauf le samedi et le dimanche) en précisant :

Votre nom et votre adresse.
Les dimensions exactes de vos fenêtres.
Le tissu choisi (tergal ou rhovyl).
Le coloris désiré.

Les livraisons vous seront faites directement, sans supplément de prix, par le magasin.

● SI VOUS HABITEZ HORS PARIS : Ecrivez au Service-Express « Achats directs », 29, rue de Marignan, Paris (8e), en donnant les mêmes précisions. L'expédition vous sera faite contre remboursement (frais de port en supplément).

Attention ! Prévoir un délai de fabrication de 15 jours à trois semaines.

LE SATIN

Le Service-Express « Achats directs » vous communiquera, sur votre demande (soit par téléphone, soit par lettre), UNE CARTE DE COLORIS ET UN ÉCHANTILLON DE CHACUNE DES QUALITÉS. Pour passer votre commande, il vous suffira ensuite d'écrire ou de téléphoner comme nous l'indiquons plus haut, en précisant :

Votre nom et votre adresse ;
La qualité choisie ;
Le coloris désiré ;
Le métrage nécessaire.

● ATTENTION ! N'oubliez pas de nous renvoyer la carte d'échantillons en passant votre commande. Nous ne pouvons en faire établir qu'un nombre limité.

● SI VOUS HABITEZ PARIS : les livraisons vous seront faites directement sans supplément de prix.

● SI VOUS HABITEZ HORS PARIS : l'expédition vous sera faite contre remboursement, frais de port en supplément.

Délai de livraison : 8 jours environ.

LE PLASTIQUE D

● SI VOUS HABITEZ PARIS : vous pouvez, si vous le désirez, passer au BUREAU DE MADAME EXPRESS, 91, CHAMPS-ELYÉES, tous les jours, de 15 heures à 17 heures, pour voir un siège réalisé dans cette matière.

Vous pouvez également passer vos commandes par téléphone (ELY. 88-61, de 15 heures à 17 heures) en précisant :

Votre nom et votre adresse ;
Le coloris choisi ;
Le métrage désiré.

● SI VOUS HABITEZ HORS PARIS : passez vos commandes par écrit en précisant les mêmes indications.

● ATTENTION ! Toutes les commandes de plastique seront faites à Paris comme en province contre remboursement (frais de port en supplément), le fabricant ne disposant pas de livreur.

MODE

Le cycle Chanel

● *Lorsqu'il y a incompatibilité entre la mode et l'état d'esprit, ce n'est jamais la mode qui gagne.*

DEPUIS une semaine, les couloirs des maisons de couture sont ceux de l'enfer.

C'est que pour mettre en vente le 26 février leur « numéro de collections », les magazines spécialisés devraient, compte tenu de leurs délais d'impression, avoir terminé aujourd'hui toutes leurs photos.

Or, ils sont une dizaine à s'arracher les modèles dont leurs photographes et leurs mannequins ne peuvent disposer qu'entre midi et deux heures, et après sept heures du soir, c'est-à-dire lorsque les acheteurs étrangers mangent et dorment au lieu de palper, d'examiner, d'hésiter, de commander.

Une nouvelle complication a surgi : pour se préserver des copistes professionnels, les couturiers ont interdit cette année que des photos soient prises dans la rue, où les indiscrets pouvaient examiner les modèles tout à loisir. Et que faire, sinon s'incliner ? Il y va de l'intérêt général. Balenciaga et Givenchy, plus stricts encore, gardent leurs portes fermées à la presse (française et étrangère) et n'autoriseront aucune reproduction avant fin mars.

Seule, Mlle Chanel, imperturbable dans ses résolutions, ne s'oppose pas à la diffusion prématurée de ses modèles. Elle a raison et elle peut se le permettre. Ce qui rend son travail inimitable n'apparaît pas en photo. C'est une façon de couper ses jupes pour qu'elles soient droites sans être étroites, d'utiliser ses tissus en biais en les doublant de droit fil, d'accumuler les raffinements techniques. Un exemple : le bas de la veste du tailleur photographié ci-contre est cerné, à l'intérieur, par une fine chaînette dorée qui remplace les traditionnels « plombs ».

Révolution tous les dix ans

Si cependant elle a la curiosité de regarder ce qui est arrivé, cette saison, aux jeunes couturiers qui n'étaient pas nés alors qu'elle connaissait déjà la célébrité, elle pourra savourer pleinement son triomphe.

On sait que la mode féminine procède par cycle et que les véritables révolutions ont lieu tous les dix ans environ.

Puis, sur une mode de base, les modes provisoires se greffent, l'espace d'une saison. C'est pourquoi les femmes qui savent choisir, c'est-à-dire ne point céder aux engouements passagers, peuvent tranquillement porter leurs robes pendant plusieurs années. Cette relative stabilité est nécessaire. Trop de changements, loin d'encourager à l'achat, dégoûtent les femmes pour une première et essentielle raison : c'est qu'elles ne peuvent pas en suivre le rythme. Même les Américains, qui s'adressent à une clientèle plus aisée et plus versatile, en ont fait l'expérience.

Le new-look — ou révolution Dior — et ses succédanés ont duré de 1946 à 1955. Nous sommes en ce moment à l'intérieur du cycle qui lui a succédé et dont la caractéristique essentielle est d'avoir fait craquer l'armature des bustes pour rendre à la taille sa liberté. Ce fut la révolution Chanel. En vérité, le new-look a été dédaigné dès 1951 par Balenciaga. Mais Balenciaga, c'est la mode au troisième degré. Ce qu'il crée un hiver est repris timidement l'hiver suivant par les couturiers. Et il faut encore deux saisons, au moins, pour que la mode ressemble à du Balenciaga.

L'étonnant est que Mlle Chanel ait pressenti, à l'aube de l'étonnante « seconde carrière » qu'elle accomplit, ce qui était périmé, ce que les jeunes femmes qui étaient des enfants pendant la guerre et qui représentent aujourd'hui « la cliente », pour la couture comme pour la confection, ne veulent plus entendre : souffrir pour être belle.

En état de dépendance

On pourrait longuement rêver sur cette coïncidence entre ce que l'on appelle « la libération des femmes » sur le plan moral et économique, que nous voyons s'accomplir, et leur refus de la contrainte par le vêtement.

Il s'agit là d'un mouvement sans doute irréversible, lié à des causes matérielles — le sport, la voiture, la disparition progressive des oisives — mais aussi à des causes psychologiques.

Etre gênée ou entravée par le vêtement, c'est se trouver consciemment ou non en état de dépendance, d'infériorité. Toutes les femmes connaissent le sentiment de liberté que l'on éprouve à troquer sac, talons hauts et jarretelles contre pantalon à poches et mocassins.

Qu'un homme s'imagine descendant un escalier avec des talons aiguille ! Ou simplement obligé de se déplacer en toutes circonstances en portant sa serviette et en ayant à y fouiller chaque fois qu'il a besoin de son mouchoir, de ses clefs, de sa monnaie, d'un papier. L'extravagant harnachement des femmes est pour une bonne part dans leur légendaire nervosité. L'abandonner, c'est la moitié de leurs vacances.

Sac, talons et jarretelles en font encore partie pour le moment, du moins en ville. Pour le reste, si elles ont adopté le chandail, si les tailleurs restent obstinément décintrés, si les ceintures se sont desserrées, si les bustes se sont démoulés, si les chapeaux se sont rationalisés, c'est parce que, lorsqu'il y a incompatibilité entre la mode et l'état d'esprit, ce n'est jamais la mode qui gagne.

Le boléro et la ceinture

CHANEL A LA MODE

Libres, mais pas sages

Saisie et magistralement exploitée par Chanel, cette volonté de confort a imprégné toute la couture depuis quelques années. Elle ne signifie pas que les femmes aient envie d'être sages. Ni que ce goût nouveau du bien-être corresponde à une régression de la féminité. Au contraire.

Jamais un plus grand nombre de femmes ne s'est intéressé à la mode et n'a sacrifié à la parure. Jamais les Françaises n'ont été plus loin de céder à la monotonie et à l'uniforme.

Les rues éclatent de couleurs vives, les excentricités de détail sont adoptées sitôt que lancées, les robes-sacs et les robes-blouses ont connu, dans le monde entier, un succès foudroyant, les colliers ruissellent, les bas rouges, verts, bleus, courent le métro. Dès que la température — ou l'heure — le leur permet, les femmes montrent généreusement leurs bras, leurs épaules, leur gorge, leur dos. Et quoi de plus beau, de plus authentiquement, réellement féminin, qu'un beau décolleté ? Un homme peut se déguiser en femme en mettant un corset et en se couvrant de fanfreluches. Il ne peut pas, simplement, dénuder ses épaules.

A partir de ces données nouvelles et fondamentales, la haute couture française, un moment désorientée la saison dernière par la disparition de son chef de file, Christian Dior, vient de donner une réconfortante démonstration de sa vitalité : sept mille modèles qui offrent à la fois l'unité de l'inspiration et la variété dans le style. Premier résultat : trois milliards de commandes, enregistrées en une semaine, c'est-à-dire plus qu'on n'osait l'espérer malgré la dévaluation.

Ce qui fait l'unité de la mode :

1 L'élargissement de la carrure au niveau du biceps.

2 La collerette, plate ou plissée, partant soit du cou, soit des épaules.

3 La taille à sa place, souvent ceinturée, pas toujours.

4 La jupe droite le jour, et légèremen[t] longue ; large le soir, et franchemen[t] longue.

5 Les bras nus, nus jusqu'à dénuder [...] la pointe de l'épaule.

6 Les dos souples.

7 La débauche de couleurs acides av[ec] prédominance de rose et de sanguine [...] nouvelle harmonie : le blanc et marron, c[...] foncé.

8 La veste de tailleur droite, avec col et [...] presque classiques, admirablement [...] par Saint-Laurent, dont les tailleurs sont, [...] saison, supérieurs à ceux de Cardin, ce qu[i] [...] pas un mince éloge.

9 Les boléros, simulés ou réels.

10 Les robes largement échancrées.

11 Les shantungs « rustiques » pour le j[our] [...] les mousselines imprimées pour le so[ir].

12 Une tendance générale vers le « porta[ble] [...] le « seyant », le « sans danger ».

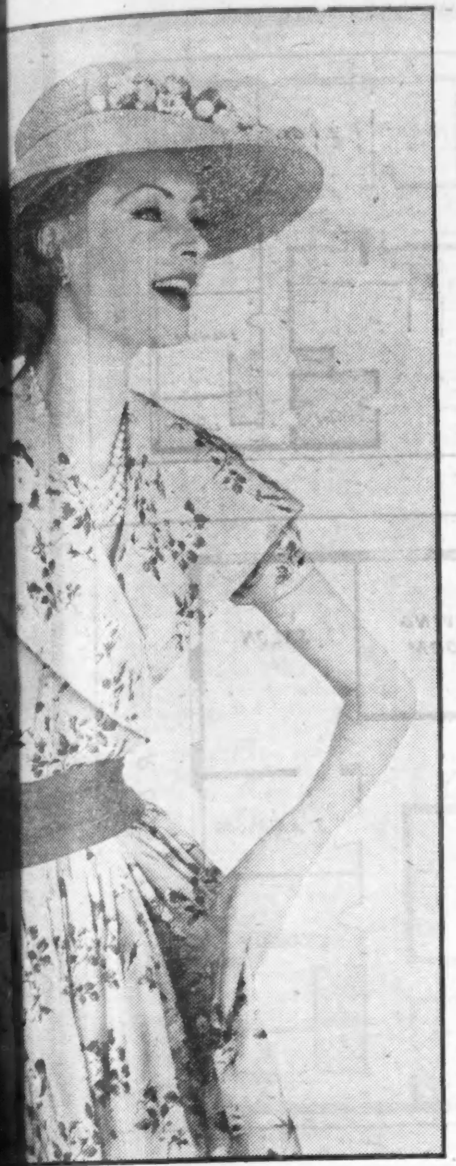
Ce qui fait la variété de la m[ode]

L'interprétation que lui donne chaque c[outu]rier. Tous ont eu des idées. Laroche, en [parti]culier, fait un bon rétablissement. Trois d'[entre] eux marquent les bornes entre lesquelles é[volue] cette saison, la mode.

Poivre chez C[ardin]

Cardin, qui a doublé la saison dernièr[e son] chiffre d'affaires, demeure en flèche sur le [...] de la création. Il est incontestablement le [...] audacieux, le plus fertile des couturiers d[e la] nouvelle génération, celui dont le talent est [...] mûr pour que l'on puisse attendre de l[ui la] prochaine révolution.

Toute son attention, toute son invention [...] concentrées sur les épaules et le décolleté : [...] cieuses montures de manches à pinces, s[...] cerceaux dont il cerne les épaules, échan[crures] en U ou en as de pique joliment équilibr[...]



La mousseline imprimée

Il lance : des manteaux de cocktail ou de théâtre fermés jusqu'en bas et portés sur un jupon, ce qui élimine la robe.

Tout ce qu'il présente a du style, son style, même lorsqu'on grince un peu des dents. Il est celui qui marche en avant d'un pas et, cette année, le poivre d'une saison un peu fade.

Harmonie chez Saint-Laurent

Saint-Laurent, complètement dégagé de l'influence de Christian Dior, a présenté une excellente collection, très supérieure à la précédente. On retrouve cette fois ce qui a fait la suprématie de la maison : une parfaite harmonie entre la conception et la maîtrise de l'exécution.

Ce qu'il propose ne choquera personne. Il y a chez lui vingt modèles que n'importe quelle femme endosserait immédiatement sans craindre de passer pour trop hardie.

A ses tailleurs à veste droite et à col basculé, en tissus secs, version personnelle du tailleur Chanel — très au point — il mêle quelques vestes ceinturées, quelques boléros accompagnant de larges jupes plissées, il enveloppe les épaules de collerettes plissées, de cache-cœur, d'étoles.

Il lance : la marinière, jersey marine sur plastron blanc, ou mousseline traitée à plat. Elle sera très vite populaire.

Saint-Laurent aura beaucoup de succès, il le mérite, et nous en avons besoin. Par ses moyens puissants, la maison Dior reste la meilleure machine de diffusion pour la mode française.

L'essentiel chez Chanel

De Chanel, enfin, nous vous présentons ici quelques modèles où l'on retrouve les lignes essentielles de la mode de printemps.

Elle lance : le tailleur de foulard, la robe à volants de crin pour le soir, et elle multiplie les poches sur ses tailleurs, parce qu'il est bien commode d'y glisser son briquet ou sa clé.

Quoi que vous portiez ce printemps, l'un de ces trois couturiers l'aura inspiré.

Mais que les maîtres de la haute couture ne s'y trompent pas : ce que les femmes attendent d'eux, ce n'est point du raisonnable, c'est de l'imprévu, de l'esprit, de l'imagination, de la fantaisie dans le confortable.

(Photos Dambier)

CHANEL CLASSIQUE

Tailleurs de tweed beige, blouses de soie rose

MAISON

Votre appartement est-il « coupable » ?

● *Vous convoitez la moitié de « l'appartement des parents ». Voici comment vous y prendre.*

L'AUGMENTATION des loyers (qui se poursuivra jusqu'en 1960), la nouvelle réglementation fiscale sur les signes extérieurs de richesse et la crise permanente du logement, ont décidé beaucoup de ceux qui disposent de grands appartements à réduire leur nombre de pièces.

Deux solutions s'offrent à eux : l'échange et le partage. L'échange, solution apparemment plus logique, fait hésiter beaucoup de personnes, « plus toutes jeunes », qui redoutent les changements d'habitudes (dimensions des pièces, quartier, étage ou ensoleillement, etc.). Aussi, la solution du partage est-elle souvent envisagée, surtout quand il y a dans la famille un jeune ménage sans logement.

Si la cohabitation d'un jeune couple avec parents et beaux-parents n'est jamais recommandable, des relations de bon voisinage peuvent être agréables pour tous. A condition de faire respecter la plus totale indépendance de part et d'autre.

A l'intention de ceux que ce problème intéresse, Mme Express a étudié dans quelles conditions un appartement peut de nos jours être totalement ou partiellement divisé.

Les questions à envisager

Plusieurs questions sont à envisager lorsque l'on décide de diviser un appartement :

1) Le plan général du local et les frais à engager en fonction de ce plan.

2) L'accord éventuel du propriétaire ou des copropriétaires.

3) Les rapports avec les services publics (E.D.F., Gaz, P.T.T.).

Le plan de l'appartement

D'une façon générale, on peut dire que les appartements qui se divisent le mieux sont ceux dont la porte d'entrée s'ouvre au milieu d'un vestibule, avec pièces de réception et cuisine d'un côté, et chambres et salle de bains de l'autre.

Voici quels sont les trois points délicats :

● Possibilité d'installation d'un second w.-c.

● Emplacements des arrivées et descentes d'eau pour la seconde cuisine et éventuellement la seconde salle de bains.

● Disposition du vestibule par rapport à la porte d'entrée qui permet ou non deux portes d'entrée indépendantes.

● L'INSTALLATION D'UN SECOND W.-C. Lorsque l'appartement n'en comporte qu'un, l'installation d'un second w.-c. est en général le problème le plus difficile à résoudre, les règlements d'urbanisme n'autorisant pas de branchement sur les autres tuyaux d'évacuation des eaux. Le meilleur procédé consiste à s'adresser à l'architecte de l'immeuble. Ce dernier étant en possession des plans de la tuyauterie de la totalité de la maison, est seul habilité pour faire exécuter ce genre de travaux. Il se chargera pour vous d'obtenir l'autorisation du propriétaire, fera établir un devis et surveillera les ouvriers.

La dépense supplémentaire qui en résultera sera largement compensée par ces avantages.

● LES ARRIVÉES ET DESCENTES D'EAU. Lorsque la cuisine et la salle de bains sont situées aux deux extrémités du local, il est relativement simple de faire installer d'une part une seconde cuisine, de l'autre une autre salle d'eau, les tuyauteries d'arrivée et de descentes existant déjà dans le futur deuxième appartement.

A noter cependant que le revêtement du sol doit faire l'objet de soins particuliers pour ne pas risquer d'infiltrations à l'étage au-dessous sur des pièces n'ayant pas la même désignation.

Dans le domaine du revêtement de sol, il faut reconnaître que rien ne remplace le carrelage, ni pour l'agrément, ni pour la sécurité.

● LA DISPOSITION DU VESTIBULE. Il est très rare qu'une partie du vestibule ne soit pas commune aux deux appartements. Il est quelquefois possible de le séparer de manière à établir une porte palière pour chaque appartement. Dans le cas contraire, lorsqu'il s'agit de membres d'une même famille, cette question a relativement peu d'importance. Toutefois, pour éviter de se déranger inutilement, il est bon de faire installer deux sonneries bien distinctes à la porte ouvrant sur le palier, avec plaques portant le nom des habitants respectifs de chaque appartement.

A noter : dans les immeubles comportant un escalier de service, il est exclu que la concierge autorise les livreurs de magasins d'alimentation à monter par le grand escalier.

La question de la descente des ordures également est à envisager. La pose d'un broyeur d'évier dans la seconde cuisine réduit de beaucoup l'importance de cette question.

Même si l'habitant de l'appartement principal est un membre de la famille, mieux vaut, sur entente préalable, fixer l'heure à laquelle on peut passer par la première cuisine pour utiliser l'escalier de service.

L'accord du propriétaire

Les propriétaires compréhensifs consentent à établir deux engagements de location distincts aux noms respectifs des deux chefs de famille habitant le même appartement divisé en deux.

Il faut avouer que de tels propriétaires sont rares !

Les autres ne peuvent s'opposer à ce que plusieurs membres d'une même famille habitent le même appartement. Ils ne sont pas censés savoir ce qui se passe à l'intérieur dudit appartement. Mais sont en droit d'exiger qu'en cas de départ on rende au local sa disposition antérieure.

Ils ne connaissent et ne veulent connaître que le locataire dont le nom figure sur les quittances de loyer.

Dans ce cas, pour éviter toutes discussions ultérieures, il faut déterminer au départ la part qui revient à chacun. Les habitants du deuxième appartement devenant en quelque sorte sous-locataires du premier.

A noter : avant d'entreprendre des frais importants dans un appartement en location, mieux vaut consulter un avocat bien au courant de la législation éminemment variable en ce qui concerne l'habitat français.

A noter également : si le premier habitant est propriétaire de son appartement et qu'il désire pour des raisons d'imposition en céder une partie à un membre de sa famille, il doit faire étudier dans quelles conditions les règlements de copropriété lui permettent de le faire.

● ATTENTION ! Le service « Loyer » de Mme Express est à la disposition de nos abonnés pour étudier tous les problèmes juridiques que pose la séparation de leur appartement. Ecrivez à Mme Express, 29, rue de Marignan, service « Loyer », en donnant un maximum de précisions sur votre cas.

Les rapports avec les services publics

Une fois établi que l'appartement peut être divisé, les rapports du nouvel habitant avec Gaz de France, E.D.F. et P.T.T. sont à déterminer :

● GAZ DE FRANCE. — Pour des raisons de colonne montante, en aucun cas le Gaz de France ne consent à installer un second compteur dans ce qui est en fait un même appartement.

On a donc le choix, en ce qui concerne le gaz, entre :

— le branchement direct sur l'installation principale (les frais de consommation se calculant approximativement pour chacun) ;

— ou l'utilisation du gaz en bouteille pour la cuisinière et le chauffe-eau du second appartement.

● ELECTRICITÉ DE FRANCE. — En ce qui concerne l'électricité, l'E.D.F. consent à installer un second compteur, à condition que les deux appartements soient *totalement* séparés et n'aient pas d'autre communication que la porte palière !

D'autre part, on peut demander à un électricien de poser sur le circuit électrique desservant le deuxième appartement un compteur dit « en décompte ».

Dans ce cas, le locataire principal continue à payer la totalité de la quittance, mais il sait de façon précise de quelle somme lui est redevable son voisin.

● CENTRAL TÉLÉPHONIQUE. — Lorsque le central téléphonique n'est pas « saturé », on peut demander une seconde ligne de téléphone pour l'appartement nouveau.

Dans le cas contraire (ce qui est fréquent à Paris), les P.T.T. consentent à établir une installation dite « résidentielle ». C'est-à-dire : branchement sur le câble principal existant, d'une autre ligne portant un numéro d'appel dont les chiffres suivent ceux du premier (par exemple : ELY. 88-61 pour le premier, ELY. 88-62 pour le second).

Un compteur installé à la jonction des deux lignes détermine de quel poste partent les communications.

Les deux titulaires payent chacun un abonnement et leurs communications respectives

Un seul inconvénient : le second poste ne peut faire d'appel si le premier est en ligne, et inversement.

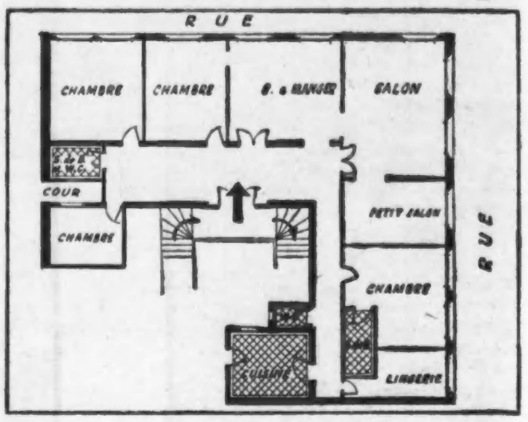
Voici à titre d'exemple trois appartements parisiens qui ont été récemment divisés :

Appartement n° 1

Huit pièces principales, dont sept sur rue.

Deux salles de bains, deux w.-c.

Prototype d'appartement facile à séparer puisque le double équipement sanitaire existe aux deux extrémités du local.



Les travaux

● EQUIPEMENT d'une cuisine, côté B de l'appartement. Il a fallu sacrifier une petite chambre.

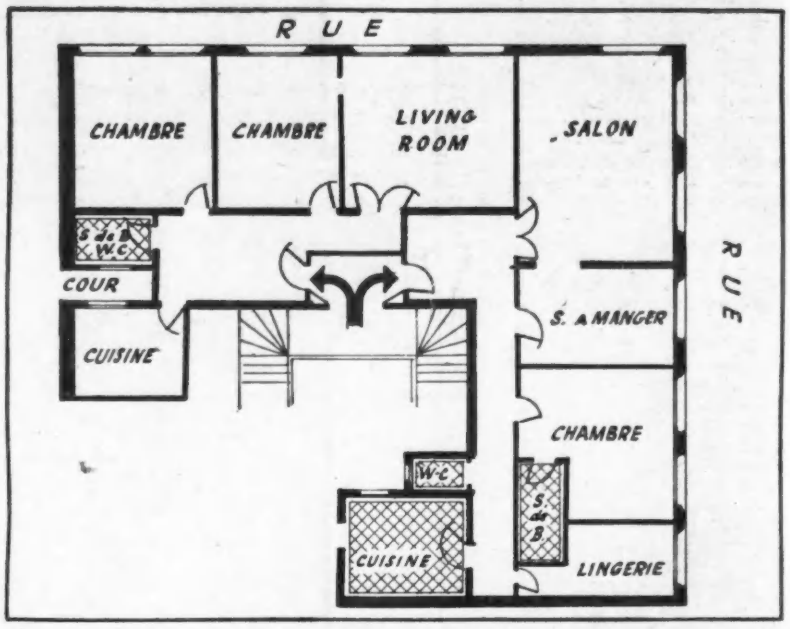
● SUPPRESSION des deux portes de communication de l'ancienne salle à manger dont l'une donnait sur le salon et l'autre sur la galerie. Ces deux portes ayant été percées dans des murs de soutènement, la place de deux bibliothèques encastrées a été trouvée dans cette pièce devenue la salle de séjour du nouvel appartement.

● PERCEMENT d'une porte dans l'ancien petit salon, devenu salle à manger de l'appartement A. Ceci pour permettre l'accès direct au couloir allant à la cuisine.

● CONSTRUCTION, dans la galerie, de deux cloisons posées à angle droit, destinées à séparer les deux parties d'appartement en créant un petit vestibule sur lequel ouvrent les deux portes d'entrée des deux apparments ainsi conçus.

● INSTALLATION de placards dans l'entrée côté B.

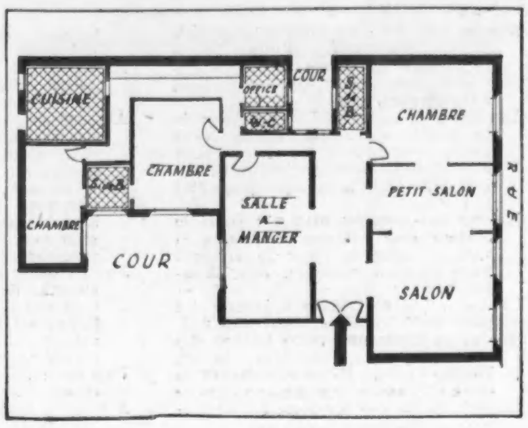
● NOTER : le propriétaire ayant refusé les travaux nécessaires pour faire deux portes palières, une partie de l'entrée reste commune avec un système de double sonnette.



Appartement n° 2

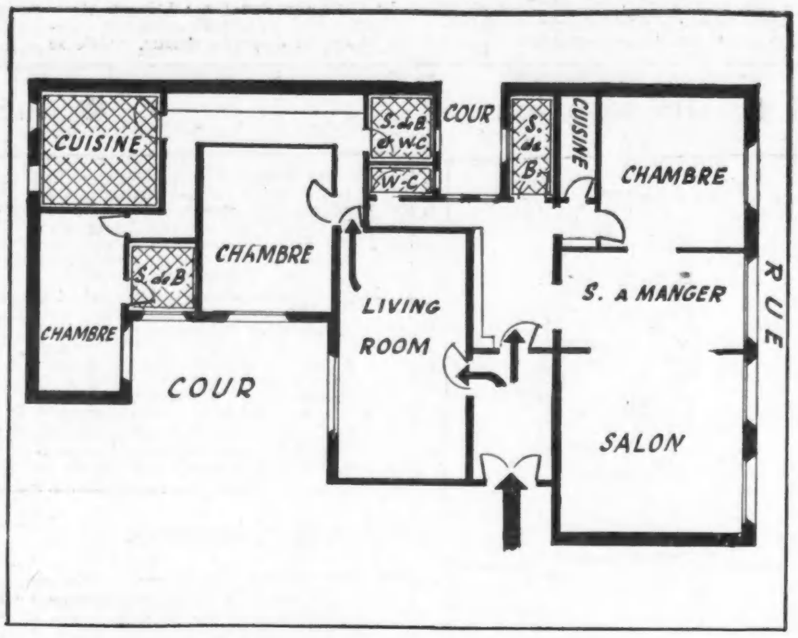
Six pièces principales (trois sur rue, trois sur grande cour), une salle de bains, un w.-c., un cabinet de toilette, office.

Cet appartement, situé au 6e étage d'un immeuble du début du siècle, comporte de grandes pièces. Il a été relativement difficile à séparer à cause de l'emplacement de l'unique w.-c.

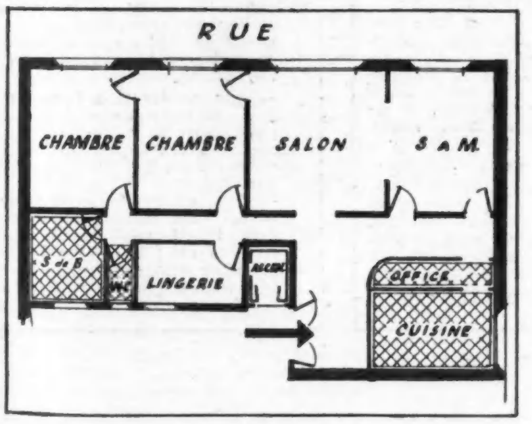


Les travaux

- **SUPPRESSION** de l'office et installation dans cette pièce d'un second w.-c. et d'une salle de bains.
- **PERCEMENT** d'une porte dans l'ancienne salle à manger permettant l'accès direct dans le couloir situé en angle droit par rapport au premier.
- **SUPPRESSION** de l'ancienne porte secondaire de cette pièce.
- **CONSTRUCTION** d'une cloison de séparation destinée à couper l'appartement à la hauteur de la porte nouvellement percée.
- **EQUIPEMENT** d'une cuisine rationnelle à l'emplacement du vestiaire-cabinet de toilette donnant au fond de la galerie.
- **INSTALLATION** d'une salle de bains prise sur la grande chambre à coucher donnant sur la rue.
- **CONSTRUCTION** d'une séparation dans la galerie d'entrée à la hauteur du second battant de la porte donnant sur l'ancienne salle à manger.
- **INSTALLATION** de deux portes pleines servant de porte d'entrée à chacun des deux appartements.
- **CONSTRUCTION** de vastes placards dans l'entrée de l'appartement sur rue. Destinés à agrandir l'espace de rangement de la cuisine de petite dimension de cet appartement.
- **NOTER** : le seul inconvénient réside dans le fait que la salle de séjour de l'appartement donnant sur cour commande l'accès du reste du local.



Appartement n° 3

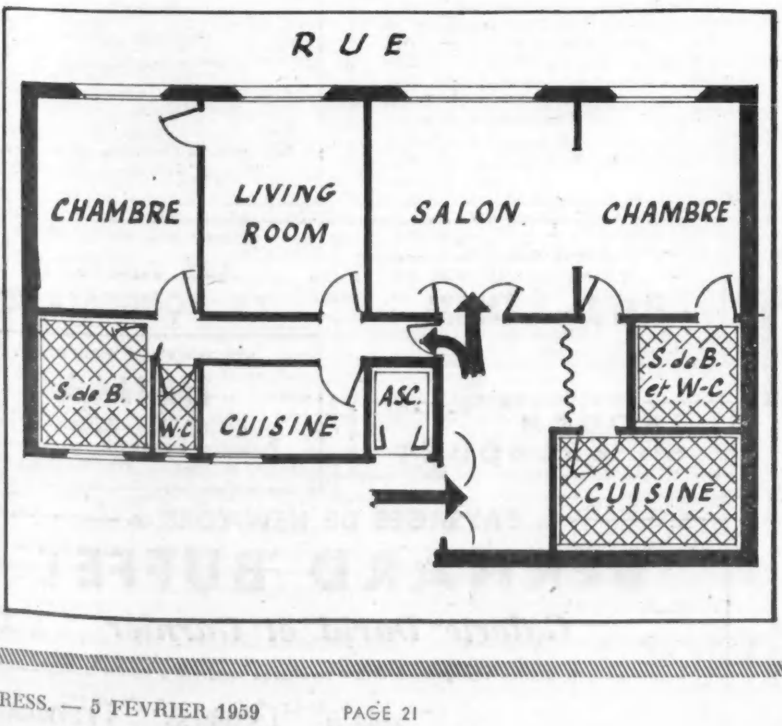


Quatre pièces principales, lingerie, office.

Cet appartement a pu être divisé parce qu'il est situé au rez-de-chaussée.

Les travaux

- **DEMOLITION** de la cloison séparant le couloir de service de l'office.
- **CONSTRUCTION** d'une nouvelle cloison pour former une salle de bains prise sur l'office et l'extrémité du couloir. La place disponible pour cette salle de bains-w.-c. étant très limitée, on n'a pas pu y installer de baignoire, mais un bloc sanitaire faisant douche et bac de lavage.
- **INSTALLATION** d'une salle de bains comportant un w.-c. (Cette installation a été possible parce qu'on a pu créer une descente d'évacuation grâce à l'emplacement au rez-de-chaussée de cet appartement.)
- **PERCEMENT** d'une porte à l'extrémité de la cloison séparant la cuisine de la partie ainsi agrandie de l'entrée.
- **INSTALLATION** d'une deuxième cuisine dans la lingerie (les travaux ont été relativement peu coûteux parce que les arrivée et descente d'eau des w.-c. se trouvaient de l'autre côté de la cloison).
- **INSTALLATION** d'une porte d'entrée pour le deuxième appartement; sur la galerie, au départ du couloir desservant les anciennes chambres.
- **NOTER** : il a été impossible, compte tenu de l'emplacement de la porte palière, de créer deux entrées indépendantes. Mais une cloison accordéon placée en prolongement du mur de la cuisine, perpendiculairement à la porte d'entrée du salon, isole parfaitement la partie utilitaire de l'appartement A.



RECETTES

CORDON BLANC

Les poires à la vanille

Préparation : 15 minutes.
Cuisson : 20 minutes.
4 belles poires, 2 œufs, 1/3 de litre de lait, 3 cuillerées à soupe de sucre en poudre, 1 petite cuillerée à café de maïzena, un peu de vanille (poudre ou extrait).
Calories par 100 gr. d'aliment : œuf, 340 ; sucre, 380 ; poire, 60 ; lait, 70.

Cet entremets peut se faire avec des poires à cuire ou avec des poires mûres. Dans le premier cas, on fait cuire les fruits coupés en deux après les avoir pelés. Jetez-les à l'eau bouillante juste assez pour les attendrir. Dans le second cas, on les emploie crus.

Vous posez les poires dans un plat allant au four (le côté arrondi à l'extérieur).

Vous battez les œufs avec le lait, le sucre, la vanille et vous ajoutez ensuite la maïzena délayée dans un peu de lait. Vous jetez ce mélange sur les poires qui doivent légèrement émerger. Puis vous mettez à four modéré jusqu'à ce que la crème soit prise.

Vous servez froid.

CORDON BLEU

Les quenelles au blanc

Préparation : 30 minutes.
Cuisson : 20 minutes.
6 biscottes, 1 boîte de quenelles (veau, volaille, brochet, selon les goûts), 150 gr. de champignons (ou une petite boîte), 125 gr. de gruyère râpé, 1/2 litre de lait coupé (c'est-à-dire 1/4 de lait et 1/4 d'eau), 80 gr. de beurre, 2 cuillerées à bouche de farine, 1/2 cuillerée à café de fécule.
Calories pour 100 gr. d'aliment : lait, 70 ; gruyère, 380 ; beurre, 747.

Employez des quenelles en boîte (de 12 à 16). Il existe d'excellentes marques et c'est ce qui revient le moins cher.

Deux heures avant le repas, vous disposez les biscottes dans un plat long et creux allant au four. Elles doivent tapisser le fond du plat. Vous les arrosez avec une partie du lait coupé. Salez. Elles doivent s'imprégner de liquide au point de devenir molles. Si besoin est, finissez de les mouiller avec un peu d'eau.

Vous jetez les quenelles dans de l'eau bouillante salée et vous maintenez le bouillon pour les faire gonfler pendant environ dix minutes. Gardez le jus qui se trouve dans la boîte, ainsi que l'eau dans laquelle vous venez de les faire gonfler.

Gardez aussi l'eau des champignons si vous vous servez d'une boîte de conserve. Si vous employez des champignons frais, essuyez-les avec soin (au cas où ils seraient trop sableux, vous pouvez les faire tremper à l'eau tiède, puis les essuyer soigneusement avec un linge sec), coupez-les et faites-les sauter dans un peu de beurre pendant environ sept minutes. Gardez le jus qu'ils rendent.

Vous faites une sauce blanche : au lait coupé, vous ajoutez le jus des quenelles et des champignons, puis la farine et la fécule que vous délayez bien. Vous faites épaissir sur un feu doux. Si nécessaire, vous éclaircissez un peu la sauce avec l'eau où ont gonflé les quenelles. Quand la sauce est à point, vous ajoutez, hors du feu, le beurre, le sel, le gruyère. Tournez bien pour avoir un mélange lisse. En dernier, vous ajoutez les champignons.

Vous disposez les quenelles égouttées sur les biscottes. Vous arrosez le tout avec la sauce (qui doit recouvrir le plat) et vous mettez à four chaud pendant environ vingt minutes.

SUZANNE ET HENRIETTE.

A voir, écouter, lire, savoir...

occasions

Je propose

- MANTEAU SURNYL imitation castor décoloré, taille 42. 15.000 fr. KLE. 94-41, le matin.
- AMPLE MANTEAU ceinturé velours laine noir. Etat neuf, taille 42-44. 15.000 fr. PAS. 28-13.
- DEUX SACS A DOS : Lafuma superguide, fond cuir, armature. Jamet, grand modèle, armature. Rigaud, BAL. 19-68, heures bureau.
- TAPIS COTON 3,30×2,40, fond gris clair à cadre bleu, façon Orient. 20.000 fr. KLE. 25-07 avant 10 h. 30.
- PIANO ERARD excellent état. Baucher, 3, square Mozart, Paris (16e). MIR. 09-45.
- DRAP BRODERIE COLBERT avec taie d'apparat. SEG. 56-60.
- RÉCHAUD A GAZ Arthur Martin 2 feux, four, avec support réchaud. 9.000 fr. LAB. 44-38.
- MANTEAU ASTRAKAN grande taille, état neuf. SOL. 97.66.
- MANTEAU DE MARMOTTE, bon état, taille 42-44. Pagès. ODE. 36-66 de 12 h. 30 à 14 h.
- TÉLÉOBJECTIF ANGENIEUX 3,5 de 135 mm couplé Leica avec une bague M3. Téléph. Mlle Frazier, BAL. 19-68, heures bureau.
- RADIATEUR GAZ DE VILLE Kistella 1300. Hauteur 70 cm, largeur 57 cm, profondeur 20 cm : 19.000 fr. SERRE, 54, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris-6e. LEC. 51-30, hres de bureau.

Je cherche

- DISQUES ASSIMIL allemand, italien, espagnol. Tél. CHA. 65-92.
- VOLUME N° 62, reliure plein veau brun des œuvres complètes de Voltaire, édition de 1828, 5e édition de chez Baudouin Frères, éditeurs, rue de Vaugirard, n° 17. Trémois, 247, rue de Vaugirard.

cinéma

SUEURS FROIDES : Un nouvel Hitchcock moins humoristique et plus diabolique que les autres. (Voir la critique page 32.) (*Elysées-Cinéma, Lord-Byron.*)

LES ENFANTS PERDUS : Les horreurs de la guerre au XVIIIe siècle. Nous avons trouvé ce film tchèque naïf et lent, mais certains le jugent admirable. (Voir la critique page 32.) (*La Pagode.*)

LES RENDEZ-VOUS DU DIABLE : Dans le cratère des volcans « comme si vous y étiez ». (Voir la critique page 33.) (*Normandie, Rex, Moulin-Rouge.*)

LA LOI : Lollobrigida n'a jamais été plus belle. (*Colisée, Marivaux.*)

MOI ET LE COLONEL : Dans l'esprit des bonnes petites histoires juives, l'exode spirituel et touchant de deux Polonais sur les routes de juin 40. Danny Kaye est remarquable. (*Ermitage.*)

JOUR DE COLÈRE : Dreyer dans la magie du moyen âge. (*Agriculteurs.*)

JEUX INTERDITS : Dirigés par René Clément, des jeux d'enfants qui font pleurer les grandes personnes. (*Pygmalion.*)

MON ONCLE : Tati fait en pointillé la satire du modernisme. (*Rambouillet Palace, Acacias.*)

ARSENIC ET VIEILLES DENTELLES : Cary Grant empoisonne, avec humour, « les dames aux chapeaux verts ». (*Calypso.*)

UN CONDAMNÉ A MORT S'EST ÉCHAPPÉ : Comment un résistant enfermé à Montluc prépare et réussit son évasion sous l'œil aigu de Robert Bresson. (*Studio Raspail.*)

J'AI LE DROIT DE VIVRE : La fuite poignante de deux jeunes mariés (tournée il y a vingt ans par Fritz Lang) est un réquisitoire toujours actuel contre l'ordre établi. (*Ranelagh.*)

UNE VIE : Pour les amateurs de belles images. (*Myrha, Idéal Ciné.*)

A NOUS LA LIBERTÉ : René Clair chante (en 1931) un hymne à l'amitié. (*Studio 43.*)

LA NUIT DES FORAINS : L'épopée lyrique d'un couple de comédiens ambulants, adultère, drame, poésie se fondent dans le monde d'Ingmar Bergman. (*Studio République.*)

LES AMANTS : La plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux, qui n'a pas peur des images. (*Vendôme, Broadway, George-V.*)

EN CAS DE MALHEUR : Bardot-Gabin, couple fatal, dans une histoire assez sordide de Simenon. (*Rivoli.*)

LA GRANDE ILLUSION : Un message de fraternité qu'il faut entendre et voir malgré quelques rides. (*Studio Publicis.*)

LES GRANDES FAMILLES : Les grands bourgeois français tels qu'ils sont. Ni caricature ni complaisance. Gabin remarquable. Une plaisante soirée. (*Royale, Festival, Royal-Haussmann, Studio Etoile.*)

LES TRICHEURS : Surboums et jaguars. Carné décrit le mal du siècle 1958. Les « tricheurs » y viennent avec leurs parents. (*Marignan, Français.*)

LE CRI : Dans une Italie d'hiver insolite, une histoire désespérée. (*Studio Ursulines.*)

siné-sélection

théâtre

LES POSSÉDÉS : Albert Camus a fait son « pèlerinage aux sources » en adaptant le roman de Dostoïevski. Travail fidèle et intelligent d'un excellent homme de théâtre. (Voir la critique de Robert Kanters en page 31.) (*Antoine.*)

LES CAPRICES DE MARIANNE et LES FEMMES SAVANTES : Un spectacle de jeunesse et de bonheur. (*T. N. P.*)

LE SOULIER DE SATIN : Une grand-messe claudélienne fort bien célébrée, sous les plafonds galants du Palais-Royal. (*Palais-Royal.*)

LA VIE PARISIENNE : Le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. Une soirée qui chasse les plus solides idées noires. (*Palais-Royal.*)

LA BONNE SOUPE : Une femme ambitieuse raconte sa vie (jeune, elle a le visage de Nicole Courcel ; âgée, celui de Marie Bell). C'est presque un film en chair et en os, signé Félicien Marceau. (*Gymnase.*)

DEUX SUR LA BALANÇOIRE : Les problèmes de ce mari américain ne passionnent pas les Français, mais Annie Girardot, dirigée par Visconti, vaut la soirée. (*Ambassadeurs.*)

LE JOURNAL D'ANNE FRANK : Le document poignant laissé par une petite fille. (*Montparnasse-Gaston-Baty.*)

concerts

SAMEDI 7 FÉVRIER A 10 H. et DIMANCHE 8 FÉVRIER A 17 H. 45 : un grand chef français, Maurice Le Roux, dirigera successivement la très classique « Symphonie Inachevée » et les « Trois Pièces pour orchestre » d'Alban Berg, modernes mais géniales. Il accompagnera aussi le célèbre pianiste Wilhelm Kempff dans le « Concerto » de Schumann. (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

DIMANCHE 8 FÉVRIER A 17 H. 45 : programme dans la tradition dominicale — Beethoven, Schumann, Ravel — rehaussé par la présence d'un jeune chef à la personnalité intéressante, Lorin Maazel, et de l'excellent pianiste Karl Engel. (*Salle Pleyel.*)

JEUDI 12 FÉVRIER A 21 H. : Dans le cadre des manifestations commémorant le vingt-cinquième anniversaire de l'Orchestre National, André Vandernoot dirigera un programme très éclectique, de la « Symphonie Jupiter » à la « Symphonie de Psaumes ». (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

livres pratiques

GUIDE PRATIQUE DU LOGEMENT : Ce petit ouvrage de 120 pages ne vous dira malheureusement pas comment trouver un appartement. Il peut être cependant fort utile :

— aux locataires : il précise leurs droits et leurs obligations, explique les diverses formes de location, analyse la célèbre loi du « maintien dans les lieux » et donne les conditions des échanges.

— Aux propriétaires : pour déterminer un loyer, pour reprendre un appartement loué, pour éviter une réquisition.

— Aux candidats à la propriété : grâce au recensement de toutes les possibilités de crédits, des organismes prêteurs et constructeurs, des primes accordées par le crédit foncier.

— Aux moins favorisés : par le rappel des avantages financiers dont ils peuvent bénéficier dans certains cas ; allocation logement, prime de déménagement, par exemple. (*Ed. du Musée social*, 5, rue *Las-Cases, Paris-7e* : 400 francs.)

télévision

JEUDI 5 FÉVRIER A 19 H. 25 : « Tribune des Critiques ». Claure Far, Guy Verdot, Gilbert Guilleminault, René Ferrey et Jacques Sallebert discuteront de la réforme du journal télévisé.

VENDREDI 6 FÉVRIER A 20 H. 35 : « Cinq colonnes à la une ». Nous verrons une interview du chancelier Adenauer, la collection de Coco Chanel et la confession de Charles Humez dans cette grande émission de Pierre Lazareff, Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes.

SAMEDI 7 FÉVRIER A 21 H. 35 : Dany Robin vous propose « Invitation à la danse ». Elle revient à ses premières amours : pointes, entrechats et jetés-battus pour présenter cette nouvelle émission sur le monde de la danse.

DIMANCHE 8 FÉVRIER A 20 H. 35 : « Les Pittuiti's », une comédie de Michel Duran, réalisée par François Gir. Ce conflit entre gens du cirque et bourgeois conventionnels sera interprété par Alfred Adam, Rosy Varte, Guy Bertil, Simone Paris, etc.

LUNDI 9 FÉVRIER A 19 H. 30 : « Art et Magie de la cuisine. » Raymond Oliver expliquera à Catherine Langeais une recette de la province d'Artois : la flamiche aux poireaux.

MARDI 10 FÉVRIER A 20 H. 45 : « Le Rideau rouge. » Claude Barma a consacré cette émission à Gilbert Bécaud

expositions

MAX ERNST : le surréalisme quand même (voir page 35 l'article de Jean-François Chabrun). (*La Hune, bd Saint-Germain, Edouard Loeb, rue de Rennes.*)

TOULOUSE-LAUTREC : les chefs-d'œuvre du musée d'Albi à Paris jusqu'au 15 mars. (*Musée Jacquemart-André*, 158, *bd Haussmann.*)

UTRILLO : cent toiles du « naïf génial » qui a fait de Montmartre un lieu saint. (*Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré.*)

GONZALÈS : l'ensemble de l'œuvre d'un des plus grands « inventeurs » de la sculpture d'aujourd'hui. (*Galerie de France, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.*)

MIRO : ses « constellations » étincelantes de grâce et de poésie narquoise. (*Berggruen, 70, rue de l'Université.*)

JUAN LANGLOIS : un jeune au cœur de l'angoisse picturale contemporaine. (*La Roue, 16, rue Grégoire-de-Tours.*)

J.-P. JOUFFROY : confirmation du talent d'un jeune peintre qui monte. (*Katia Granoff, 13, quai de Conti.*)

ORDNER : une tentative de « mise en mouvement » de la peinture. (*Bernheim, 35, rue La Boétie.*)

ROSSO : entre le classicisme et le réalisme. Une œuvre à suivre. (*Suillerot, 8, rue d'Argenson.*)

DOUASSOR : un dessinateur insolite. (*Galerie du Dragon, rue du Dragon.*)

Ce supplément pratique a été réalisé par : Christiane Collange avec la collaboration de : Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Rosie Maurel, Ariane Misrachi, Marie-Louise Pittoors, Suzane et Henriette.

TÉLÉVISION DEPANNAGES SUR PLACE DANS LA JOURNEE ● FORFAITS ANNUELS ● ECHANGES ET VENTES DES MEILLEURES MARQUES AUX MEILLEURES CONDITIONS ●
DIGECO SPECIALISTE DE LA TELEVISION PROFESSIONNELLE ET COMMERCIALE - 9, BOULEVARD MALESHERBES PARIS-8e
S.A. CAPITAL : 30.000.000 - R.C. Seine 54 B 2410
ANJou 53-73

Galerie ARNAUD
34, rue du Four - LIT. 40-26
FLAVIO - S. TANAKA

DENISE RENE - 124, rue La Boétie
ART ABSTRAIT EN YOUGOSLAVIE

LA COUR D'INGRES
JAOUËN ELLEOUËT
17, quai Voltaire (cour) - 3-24 février

STUDIO PAUL FACCHETTI
HEIMA
PEINTURES RECENTES
Première Exposition en Europe
17, RUE DE LILLE - VERNISSAGE 6 FEVRIER

GALERIE CHARPENTIER
CENT TABLEAUX PAR UTRILLO
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

JEANNE BUCHER - 9 ter, bd Montparnasse
AGUAYO - BATTA - CHELIMSKY
FIORINI - LOUTTRE - MOSER
NALLARD

Galerie MAEGHT
BRAQUE, LEGER, CHAGALL, KANDINSKY, MIRO, GIACOMETTI, CALDER, BAZAINE, TAL COAT, UBAC, PALAZUELO, CHILLIDA.

« PAYSAGES DE NEW-YORK »
BERNARD BUFFET
Galerie David et Garnier
6, avenue Matignon, PARIS - Vernissage vendredi 6 février

(*Suite de la page 14*)

ses au cours de la guerre froide que des obstacles réels pour un accord mutuel.

Nixon : « intelligent »

Pour illustrer sa thèse, le premier vice-président du Conseil de l'U.R.S.S. a rapporté quelques détails de ses conversations privées avec MM. Nixon et Dillon.

« M. Nixon qui est un homme intelligent et expérimenté, capable de grandes improvisations dans la discussion, a été entièrement d'accord avec moi pour reconnaître le principe de la non-ingérence dans les affaires intérieures des autres pays, y compris ceux des démocraties populaires de l'Europe de l'Est. Il a insisté lui-même sur la nécessité d'éviter des paroles imprudentes qui peuvent être aussi dangereuses que des actions imprudentes. Je suis donc étonné qu'après mon départ il ait fait un discours au Collège de Fardheim qui constitue précisément une attaque verbale inadmissible contre les démocraties populaires. Mais je continue à espérer qu'il s'agit là d'un simple vestige des anciennes habitudes, que M. Nixon s'était laissé emporter par son ardeur oratoire, mais que dorénavant il saura se tenir aux principes qu'il avait si intelligemment développés dans la conversation avec moi. »

M. Dillon, d'autre part, a été caractérisé dans des termes aussi flatteurs que possible :

« Ma conversation avec M. Dillon a été extrêmement intéressante. Il m'a laissé une excellente impression. C'est un homme jeune, expérimenté et qui sait de quoi il parle. Je ne cacherai pas que par moments notre conversation était assez orageuse, mais nous nous sommes très franchement expliqué nos points de vue respectifs sur les échanges commerciaux entre nos deux pays. »

Les critiques adressées par M. Mikoyan à plusieurs dirigeants américains, depuis M. Truman jusqu'à John Foster Dulles, étaient beaucoup moins acerbes que celles qu'on était habitué à entendre au Congrès communiste précédent, à propos des dirigeants américains.

Quant aux rapports à l'intérieur du bloc, le leitmotiv de la plupart des discours était :

« Ce qui est bon pour la Russie profite indirectement aussi à tous les pays du bloc. De même les succès de chacun d'entre eux — quels que soient les moyens choisis — renforcent et réjouissent l'U.R.S.S. Nous avons donc intérêt, les uns et les autres, à marcher ensemble et à surmonter les désaccords de détail qui peuvent surgir entre nous. »

Le Congrès a donc approuvé à l'unanimité la triple doctrine pratique de Nikita Kroutchev : la réalisation du plan septennal ; la fin de la guerre froide ; la paix à l'intérieur du camp soviétique. Il a donné mandat à l'équipe kroutchevienne de mener à bien ce programme. Tant que le premier secrétaire du P.C. marchera de succès en succès, il peut sans doute être assuré de l'appui de son parti et de son pays. Quant aux oppositions éventuelles qui existent derrière la façade de l'unanimité officielle, elle; ne se manifesteront que si l'homme n° 1 se heurte à des obstacles qu'il n'avait pas prévus en montant sur la tribune du XXI° Congrès.

K.S. KAROL.

LA VICTOIRE DE NENNI

par ANEURIN BEVAN

ANEURIN BEVAN

La malédiction qui semblait peser sur les partis socialistes européens vient d'être levée en partie par la victoire de M. Nenni, dont le parti socialiste italien se présente à nouveau, après son congrès de Naples, comme le plus puissant adversaire des partis de droite. J'ai toujours pensé que si Nenni pouvait rompre avec les communistes, ce geste aurait un effet catalyseur sur toute la politique italienne. Ce pronostic vient d'être confirmé par les spectaculaires démissions de membres du parti social-démocrate de M. Saragat et par la crise ministérielle qui vient de s'ouvrir à Rome.

Des socialistes frustrés

Il est clair depuis des années que les partis communistes occidentaux sont incapables d'adapter leur tactique aux nécessités des régimes parlementaires.

Cette tactique s'appuie en effet sur une théorie conçue en un temps et dans des circonstances où le transfert du pouvoir à des socialistes régulièrement élus était inconcevable.

Capables d'attirer dans leurs rangs un nombre substantiel de travailleurs, les partis communistes de France et d'Italie n'ont jamais su exploiter leur force, ce qui a fait naître dans les classes ouvrières des deux pays un profond sentiment de frustration. Ils n'ont réussi qu'à consolider une série de gouvernements de droite dont la succession a abouti, dans le cas de la France, à l'établissement d'un régime qui a déjà porté des coups très rudes à la classe ouvrière française.

J'ai toujours été convaincu que la majorité des travailleurs français et italiens qui votaient communiste n'étaient pas des communistes au vrai sens du terme mais des socialistes frustrés qui ne trouvaient plus dans la direction des partis socialistes de leurs pays l'inspiration dont ils avaient besoin. Les communistes pouvaient faire peur, non entraîner. Ils réussirent à effrayer certains éléments de la direction socialiste au point de les pousser à adopter une politique réactionnaire. Mais cette opération eut pour seul résultat de les éloigner davantage encore des masses et d'aggraver la démoralisation politique des travailleurs.

Trois impératifs

Pour que le triomphe de M. Nenni porte ses fruits, cependant, il faudra que le parti socialiste italien poursuive son offensive de façon à grouper rapidement autour de lui tous les démocrates italiens. Sans vouloir préjuger la meilleure tactique à suivre, je crois que le parti de M. Nenni devrait obéir à trois impératifs :

1) Définir un programme d'action suffisamment concret pour que sa réalisation puisse avoir des effets directs sur la vie des travailleurs italiens. Les formules creuses, cette fois, ne suffiront plus ;

2) Eviter à tout prix de se laisser entraîner dans des polémiques idéologiques, notamment avec l'extrême gauche. L'accent doit être mis constamment sur l'adoption d'un programme réaliste commun ;

3) Intensifier les attaques contre la droite. Dans un régime démocratique, il suffit de poursuivre les bons ennemis pour s'assurer les bons amis. Les ennemis de Nenni ne se trouvent pas sur ses flancs mais en face de lui : dans les rangs du parti démocrate-chrétien. Celui-ci étant l'ennemi commun des communistes et des socialistes, les travailleurs se grouperont derrière le P.S.I. s'ils constatent qu'il est le plus actif dans la lutte.

Une direction énergique, résolue et clairvoyante peut assurer aujourd'hui l'avenir du socialisme italien. Elle aurait aussi des effets importants en France, où je suis convaincu que l'on assistera bientôt à un réveil politique marqué par la recherche de voies nouvelles et plus prometteuses.

(*Copyright « L'Express ».*)

Communiqué.

ENFIN L'ANGLAIS A LA PORTÉE DE TOUS

Plus de 750.000 personnes ont déjà appris l'anglais en un temps record grâce à la « METHODE NATURE » qui a vraiment révolutionné l'étude des langues

Finie la torture des manuels de grammaire ! Aucun besoin de se farcir le crâne de mots et de règles appris par cœur, mécaniquement ! Dès la première leçon vous lisez l'anglais sans grammaire ni dictionnaire ni traduction, et vous comprenez parfaitement chaque mot !

Le nouveau cours « L'anglais par la Méthode Nature » vous apprend l'anglais en anglais, vous habituant à *lire*, à *parler* et à *penser* en anglais dès le début. La « METHODE NATURE » est la voie royale pour ceux qui veulent apprendre vite et bien la langue qui ouvre toutes les portes : l'anglais. Remplissez donc aujourd'hui même le bulletin ci-dessous et renvoyez-le nous. Vous recevrez alors gratuitement notre ouvrage illustré sur cette méthode nouvelle et révolutionnaire.

Vous devez savoir l'anglais

De nos jours, dans les affaires comme dans les milieux scientifiques, celui qui ne sait pas l'anglais est à moitié sourd, aveugle et muet, il vit en marge du monde. L'anglais est devenu le complément nécessaire de notre culture et l'instrument indispensable pour qui veut faire carrière. Savoir l'anglais, c'est posséder la clef du succès. Et voilà que la « METHODE NATURE » vous permet d'apprendre l'anglais vite et bien, sans effort et à peu de frais. C'est le moment de vous décider.

Une méthode « sur mesures »

Nul n'est trop jeune, nul n'est trop vieux pour réussir. Les diplômes sont superflus, et la « METHODE NATURE » n'exige pas de vous des aptitudes particulières. Il n'est même pas nécessaire d'avoir beaucoup de temps libre : c'est vous-même qui fixez le rythme de vos études, vous apprenez chez vous, quand il vous plaît.

Un agréable délassement

Après une journée de travail vous ne pouvez dédier l'énergie qui vous reste à une étude fastidieuse. Ce qu'il vous faut, c'est une méthode qui vous permette d'apprendre sans effort, *naturellement*. La « METHODE NATURE » traite l'anglais comme une langue maternelle, et c'est pourquoi l'étude devient un plaisir, ce qui la rend plus efficace comme tout ce que l'on fait de bon cœur.

Succès assuré

Vous avez appris le français par la pratique avant d'aller à l'école et vous apprendrez l'anglais de la même façon : la « METHODE NATURE » vous enseigne l'anglais comme une deuxième langue maternelle.

Mais tandis que l'enfant apprend au petit bonheur, sans méthode, vous acquérez l'anglais vite et bien parce que la « METHODE NATURE » est un système raisonné.

Il suffit de lire pour apprendre

A votre inscription que se passe-t-il ? Vous recevez immédiatement le premier cahier du cours. Vous l'ouvrez à la page 1. Vous n'y trouvez que de l'anglais et vous êtes surpris de pouvoir aussitôt lire et comprendre, même si vous n'en avez jamais su un mot. Le principe de la « METHODE NATURE » est justement que le sens de chaque mot apparaît clairement à la lecture, si bien que les mots et les phrases se gravent naturellement dans votre mémoire.

Vite et bien

Ainsi au bout d'une semaine à des questions posées en anglais vous saurez répondre par des phrases anglaises complètes et *spontanées*. Après quelques mois, la langue et la *manière de penser* des Anglais vous seront si familières que vous pourrez lire leurs livres et leurs journaux, écouter leur radio et parler avec aisance. A la fin du cours, vous saurez l'anglais couramment et correctement, avec la même maîtrise naturelle que le français, car l'anglais sera devenu votre deuxième langue maternelle, grâce à la « METHODE NATURE ».

Une méthode sérieuse pour l'homme moderne

Nos 750.000 élèves en anciens élèves et les attestations flatteuses qu'ils nous ont envoyées sont les meilleurs garants de l'efficacité du cours. Ainsi, M. Jean Nusswitsz, de Strasbourg, nous écrit : « Agent commercial d'une grande Société de Navigation... Après cinq mois d'étude je peux déjà tenir une conversation en anglais sur des sujets courants... Je ne peux que conseiller à tous ceux qui désirent apprendre rapidement l'anglais la « METHODE NATURE ».

Non seulement des milliers d'anciens élèves, mais les maîtres les plus éminents recommandent la « METHODE NATURE ». Plus de quarante professeurs de linguistique aux universités les plus fameuses d'Europe ont écrit les préfaces des éditions nationales. Ainsi M. Jean Fourquet, professeur à la Sorbonne : « La METHODE NATURE » correspond très bien à l'idéal que je m'étais formé en réfléchissant sur les meilleures possibilités d'un enseignement rationnel des langues vivantes, dans l'esprit de la méthode directe... Je ne puis que lui donner ma pleine approbation. »

Le premier pas ne coûte rien

Tout ce que nous avançons, nous le prouvons. C'est pourquoi nous vous offrons, gratuitement et sans engagement pour vous, un livre de 52 pages où vous verrez pourquoi l'étude de l'anglais a été pénible jusqu'ici et comment la « METHODE NATURE » résout heureusement le problème. Remplissez donc ce bulletin tout de suite.

« METHODE NATURE »
INSTITUT D'ETUDE DES LANGUES
9, rue Boissy-d'Anglas - PARIS (8°)

Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement pour moi votre ouvrage sur « LA METHODE NATURE » - le cours d'anglais vraiment efficace
(à remplir en majuscules s. v. p.)

Mme, Mlle, M. ____________ Prénom ____________
Adresse : ____________ Ville ____________
82/81 Département ____________

L'AFFAIRE

Un jeune homme qui vaut 25 milliards

● *Jean Cau a passé la soirée avec Jean-Pierre Guillaume. Voici ce qu'il a entendu.*

IL est entré avec à la main un bouquet de fleurs qu'il a offert à notre jeune hôtesse. « *Brave et excellent garçon !...* » ai-je pensé.

Il est comme ça des signes, des gestes, des riens, accrochés aux êtres — comme une odeur ténue qu'un vent apporte et déporte — mais qui suffisent. A partir de là, le personnage se déplie en éventail et il est bien rare que ses « motifs » — comme on le dirait de ceux d'une tapisserie — ne s'ordonnent pas harmonieusement, fussent-ils contradictoires, et ne confirment la fraiche et première impression. Et me voilà ancré sur un pari : Jean-Pierre Guillaume est un excellent jeune homme. Le vrai voyou — il a été décrit tel : dévoyé, léger, amoral, immoral, etc. — (je m'y connais) a une autre allure, une autre odeur.

Nous sommes une douzaine, dans le sage petit salon, qui ordonnons notre groupe autour de Jean-Pierre. Des amis, des connaissances, des « copains » ou — tel est mon cas — des curieux.

— D'abord moi, je n'aime pas beaucoup votre « Express », hein ! Je le lis. Il y a des tas de trucs bien, mais je ne comprends pas Servan-Schreiber. Je me demande pourquoi ce type n'a pas compris ce qu'étaient les parachutistes. Moi, j'ai été para. Je sais ce que c'est. Nous sommes solidaires, nous nous serrons les coudes, nous nous entraidons. L' « esprit » para, ça existe... Enfin, moi, je ne comprends rien à la politique, je m'en fous, ça me débecte...

Un doigt sur une détente

Voilà, du moins, un point de précisé. Ce grand jeune homme de vingt-quatre ans, encore tout barbouillé d'adolescence, aux yeux fiévreux et doux enfoncés dans leurs orbites, n'aime pas la « politique » et a l' « esprit para ». Il n'est pas malaisé de deviner ce que lui a apporté son passage dans l'armée, dans cette armée que sont les parachutistes : le sentiment qu'il se délivrait de l'enfance et devenait un homme, la chaleur du groupe, les exaltations mêlées de la solitude, du danger et de l'amitié, la certitude d'être « à part » en même temps qu'intégré à un ensemble social.

Combien de jeunes gens n'ont-ils pas trouvé dans le « parachutisme » le moyen de mettre au monde et d'ordonner leurs rêves. De tricher sans tricher. D'être en vacance de leur vie avant que ne sonnent les glas de la famille, des enfants, de l'usine, du bureau, de la politique, de la cravate et du veston.

(Dalmas.)

JEAN-PIERRE GUILLAUME
« Je finis par devenir curieux ! »

Il parle par saccades. Des phrases brèves. Un continuel étonnement lui hache les idées à petits coups. Il marche, tourne en rond, s'assied, se lève... On dirait qu'il cherche une issue. En fait, ce qu'il cherche, ce qu'il quête, c'est une confiance et nos curiosités empoisonnées l'exaspèrent et l'émerveillent. Dans sa famille, on n'avait pas confiance en lui. A l'armée, oui. Maintenant, tout est remis en question. Tout est saccagé à cause de l' « Affaire » qui le dépouille des certitudes acquises en Algérie et lui plonge la tête dans cette enfance et dans cette adolescence qu'il avait crues exorcisées à jamais sous l'uniforme bariolé.

— Maintenant je suis un dévoyé, un maquereau, un bon à rien, un gangster... Je lis les journaux et j'apprends qui je suis. J'en apprends, je m'apprends !... Je finis par devenir curieux. Au début, je m'en foutais. Maintenant, j'ai envie de savoir et j'aimerais que toute cette affaire soit tirée au clair.

Il se donne, se reprend. Il est sur la défensive et, soudain, il oublie qu'il est « Jean-Pierre Guillaume » et se met à parler à des copains. Mais, en même temps, il se souvient qu'il est un homme, un ex-para et qu'un ton viril de pudeur et d'ironie est de mise :

— Il paraît que je « vaux » vingt-cinq milliards ! C'est pas rien, hein ? A propos, en attendant, vous n'auriez pas un million à me prêter, les gars.?

— Cinq mille francs, si tu veux...

— Un million, je descends pas à moins. Je « vaux » vingt-cinq milliards. J'ai lu ça. C'est écrit.

« La honte de ma mère »

Il fuit et se dérobe. Je le remets « sur l'affaire » mais — un rire, une plaisanterie — et il en déraille. Je l'y remets : il suffit de patience.

— Tu n'imagines pas ça ! (nous sommes passés au tutoiement sans crier gare). *Tu n'imagines pas ce que c'est que d'être « la honte » d'une famille comme la mienne. Moi, je suis un non-conformiste. Tiens, la tête de ma mère quand je lui ai dit que je voulais être officier de marine. Sa réaction : « Et l'argent ? Métier de misère ! » Moi, je pensais aux vagues de la mer, aux étoiles que je regarderais quand je serais de quart. Elle, à l'argent. Moi, je pense au Japon, à la Chine, à Tahiti et aux vahinés... Si j'avais du fric, tu crois que je serais là à gratter sur mon chantier ? Eh oui, j'étais la honte de ma mère.*

— C'est pas une raison, dit avec bon sens un copain, *pour qu'on cherche à te bousiller. Bon, il paraît que tu n'as pas droit aux héritages. Et, d'autre part, tu étais tranquille dans ton coin, tu n'emmerdais personne. Tu les laissais tranquilles avec leurs mines et leurs tableaux. Alors, hein ! pourquoi ils te tombent sur le poil ? Y a un vice, là.*

Jean-Pierre cherche, marche, s'assied, se lève. Un ressort de nervosité l'agite. Les souvenirs lui montent à la tête par bouffées, mais comment trier dans ce fatras ? Pourquoi le « bousiller », en effet ?

— J'en sais rien. Dans les grandes familles, on aime l'ordre et l'harmonie. Je les gênais pas, mais j'existais : ça fout l'harmonie par terre. Ma mère adore l'ordre. Quand j'étais môme, pour un pli au pantalon, c'était le drame. On peut imaginer une scène. Elle dit : « Ce Jean-Pierre, ah ! si je pouvais ne jamais plus entendre parler de lui ! » Alors, le Lacour se dit: « Plus entendre parler ? Hé, hé ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Supprimer ? Et si je faisais plaisir à cette chère Domenica ? Et si je supprimais le Jean-Pierre ? » Ça peut être un truc dans ce genre... Et derrière tout ça, le pognon, la politique, le F.L.N...

— Moi, c'est simple, j'ai voulu être para parce que j'avais envie de savoir, je cherche... Je voulais savoir ce qu'éprouve le type qui saute, qui a peur, qui se bat. Et je dis qu'un homme qui n'a pas été soldat n'est pas un homme. Il lui manque quelque chose. Une vie, qu'est-ce que c'est ? Un doigt sur une détente...

Je remarque sans étonnement le penchant à philosopher qui habite les parachutistes. C'est qu'il a une « expérience », le parachutiste, et quelque chose d'assez émouvant — parce que de très « jeune » — dans son impatience à la communiquer. Une impatience à demi coléreuse d'ailleurs, en face de l'hérétique que je suis, moi dont la boutonnière ne s'orne pas de la minuscule corolle de bronze — sourd à tout ce que fut pour lui une révélation surgie dans la peur, forgée par la mort.

— Maintenant, je travaille sur un chantier...

— Vous travaillez sur un chantier ?

— Oui, avec un architecte... Bon Dieu ! j'étais plutôt tranquille... Je me disais : ça y est, ça va !... Je gagnais près de cent mille francs par mois... J'avais un boulot, mes copains, mes filles et puis, vlan ! toute cette histoire qui me tombe sur les reins...

« Je vais au culte »

Je jette des hameçons : milliards, mines, Rayon, tableaux, mort des maris, Magescas, tout l'arsenal des maîtres-mots de cette affaire. Jean-Pierre ne mord pas. Je dis : Lacour... Jean-Pierre « mord ». Le voilà ferré.

— Ah ! celui-là !... Pour ma mère, je n'ai plus rien : ni sympathie ni antipathie. Que dalle. Mais le Lacour... S'il était dans cette pièce, je... Mais non, il cavalerait dès qu'il me verrait, la bagarre, c'est pas son genre. Je lui en veux surtout à cause de

Mots croisés n° 173

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3								
4				■				
5						■		
6			■					
7					■			■
8		■						
9								
10								173

Horizontalement. — 1. Mena celui qu'elle aimait à la mort, celui qui l'aimait à la folie. — 2. Les poussées d'anticolonialisme n'affectent pas leurs colonies. — 3. Qualificatif mieux venu pour un magot que pour un danseur de charme. — 4. Ne laissa pas en place. Présente moins d'inconvénients sur un plateau que dans l'organisme. — 5. Ce que faisait volontiers l'ami des retranchements. Dans Washington, mais ni dans Pittsburgh ni dans Chicago. — 6. En épelant : est venu ou bien est venu le premier. S'applique à un pain à consommation très saisonnière. — 7. Désinence chère au doctrinaire. Premier, évidemment. — 8. Etait peu vénérée dans les plaines. — 9. A peu près à mi-chemin entre Evian et Chamonix. — 10. Ce que font des parfums trop agissants.

Verticalement. — I. On peut compter sur lui pour trouver un accord. — II. Privés de leur extrémité. Naît une semaine après une naissance. — III. Pourvut d'un revenu régulier. Blanc, un peu au-dessus des bosses. — IV. A la fin du Quattrocento. Les taureaux n'y étaient pas encore les toros. — V. Ne s'applique ni à Madagascar ni à Quiberon. Désinence pour la troisième personne, quand elles sont plusieurs. — VI. Récipient espagnol. Atténue la félicité. — VII. Dumouriez y fut moins heureux qu'à Valmy. — VIII. N'ont pas peur du maquis. Se prononce comme le précédent.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	D	E	S	S	A	L	E	R
2	I	M	P	A	R	I	T	E
3	V	■	A	I	M	E	E	S
4	E	S	■	T	O	U	R	S
5	R	A	T	■	R	E	N	E
6	G	U	I	L	■	S	E	M
7	E	R	R	E	S	■	L	E
8	N	I	E	N	T	E	■	L
9	C	E	N	T	A	U	R	E
10	E	N	T	E	R	R	E	E

Solution du n° 172.

Jean Walter, parce que je devine la peine qu'il lui a faite. Jean Walter... Je préfère n'en pas parler. J'en aurais pour des heures. Pour moi, il est sacré. Alors quand je me souviens du Lacour qui tournicolait en jésuite autour de ma mère, quand j'ai compris q'il était son ... A seize ans, ça te fout un choc. La famille, c'était sacré pour moi.. Et un jour tu apprends tout en même temps. Avec ça, tu deviens la « honte », toi... Et tu as envie de te casser, de laisser tout ça derrière... Mais, pour eux, tu continues d'être la « honte ». Tu n'es pas libre...

Et l' « homme », le « para » resurgit. Jean-Pierre a appris à distinguer les morales, mais il s'y embrouille encore quelque peu et passe de l'une à l'autre en trébuchant. Il dit soudain, pour rattraper sa manière trop « conformiste » d'apprécier « le Lacour » :

— Et puis moi, je vais te dire : je le méprise... Pourquoi ? Parce qu'il a raté son coup. Un type quel qu'il soit qui rate son coup, est toujours méprisable.

Mais, tenace, l'autre morale, aplatie sous le choc, rebondit :

— Je suis protestant. A cause du Lacour... Quand je le voyais avec ses trucs, ses évangiles, ses livres calotins... C'est pour ça que je suis protestant. Et, marrez-vous, mais je vais au culte... Oui, le petit Guillaume, dont vous êtes venus voir la gueule qu'il a, va au culte.

« Un magistrat haut placé »

Je montre à Jean-Pierre une lettre reçue à « L'Express » et qui, pour toute signature, porte trois dates de naissance. Cette lettre dit : « *La position courageuse que vous avez prise dans l'affaire Lacaze nous incite à vous envoyer cette lettre. Paulo s'est confié à trois camarades de combat... Mais ceux-ci, devant la lenteur de la justice, sont décidés à brusquer les événements. Si les magistrats ne mettent pas sous huitaine sous mandat de dépôt :*

« La dénommée Domenica Walter et les sieurs Lacour, Magescas et Lacaze, ils parleront et prouveront entre autres :

« Qu'un magistrat très haut placé et un homme politique très en vue ont essayé de stopper l'affaire ; que le commandant Rayon n'a pas encore dit toute la vérité... »

— Peut-être des copains, dit Jean-Pierre. *Le « magistrat très haut placé », en tout cas, je sais qui c'est...*

— Qui ?

— Tttt... Tttt... J'ai appris à me taire. Ou bien, des farceurs. Rien de tel qu'une histoire pareille pour faire lever les dingues. Lettres de menace, lettres anonymes, coups de téléphone... Avec mon avocat, je ne les compte plus...

La voix du sang

Fini, Jean-Pierre se secoue, s'ébroue hors de « l'Affaire » pour parler filles et qu'est-ce qu'on fait ce soir ? On se retrouve à l' « Epi-Club » ? D'accord ? D'accord ! Encore une salve, avant de partir :

— Et ta vraie mère ?

Alors, première morale :

— J'ai drôlement envie de la connaître... Tout de même, j'aimerais savoir...

Puis, seconde morale :

— Oh ! pas pour lui sauter au cou ! Tu sais, j'ai vécu vingt-quatre ans sans elle et je me vois mal lui sautant au cou : « Maman !... », poussé par la voix du sang...

Bon, c'est décidé, tout à l'heure, on se retrouve à l'Epi-Club

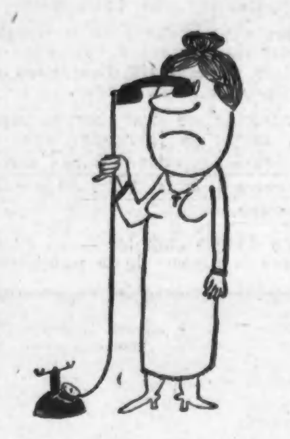
— Tu emmèneras Maïté ?

— Chiche ! Faudrait pas me le dire deux fois. C'est une très chic fille. Mais ces histoires, encore : « L'amour de Paulo et de Maïté, etc. » Alors que Maïté est une copine, une fille... très chic...

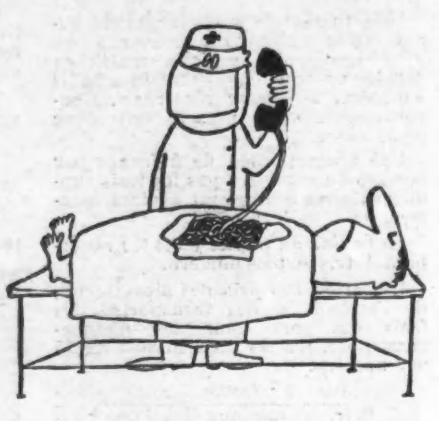
On y va ? C'est entendu ! A onze heures, tout le monde à l'Epi-Club, hein ? Il y aura des cha-cha-cha, du whisky, de la chaleur, des filles, des copains. On essaiera d'y croire, à l'amitié, à la jeunesse. La joue d'une fille contre votre joue, la petite corolle de bronze à la boutonnière, on y oubliera les paradis perdus, les enfers retrouvés et on y « fera gaffe » aux photographes.

JEAN CAU.

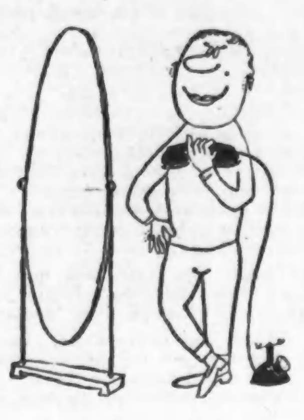
ALLO-SINÉ



Allô rgnon.



Allô pération.

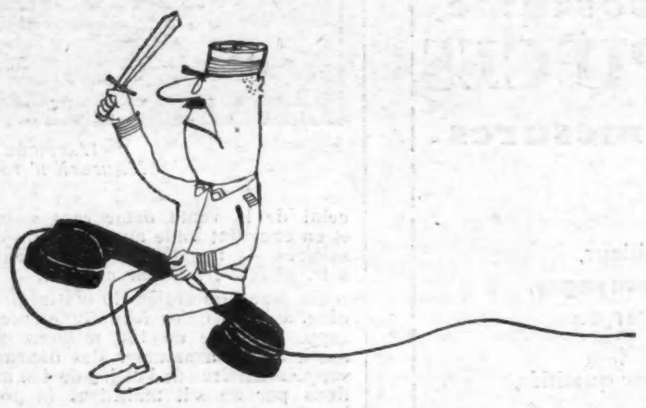


Allô mosexuel.

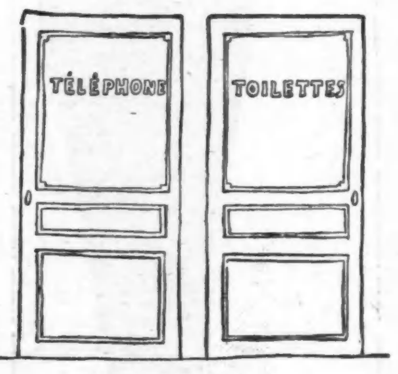
Allô rientale.

Allô chaude.

Allô micide.



Allô z'enfants de la Patrie.



Allô ccupé.

Allô cciput.

Allô carina.

Allô tage.

PRESSE

Votre quotidien habituel...

● *25 francs au lieu de 20. Mais les dépenses dépassent les recettes.*

MALGRE le vœu exprimé par le général de Gaulle, les journaux quotidiens français sont passés de 20 à 25 francs. Ils coûtent donc très exactement cent fois plus qu'en février 1926 (25 centimes). Depuis cette date, leur prix a subi dix-huit variations en trente-trois ans.

Au cours des entrevues qu'il accorda à divers directeurs de journaux, le général de Gaulle avait déclaré :

« *Je ne céderai pas sur la suppression de la subvention destinée à maintenir le cours du papier au-dessous de son prix réel.*

— *Soit,* répondirent ses interlocuteurs. *Dans ce cas, nous serons obligés d'augmenter nos prix.*

— *Pourquoi ?* dit le général. *Vous avez gagné de l'argent l'année dernière, n'est-ce pas ? Eh bien, maintenant, vivez sur vos réserves. Au moins jusqu'à l'été.* »

Mais fussent-ils aussi largement bénéficiaires que « France-soir » ou « Le Figaro », les journaux seraient en déficit en quelques semaines s'ils « *vivaient sur leurs réserves* ». Gouvernementaux ou pas, ils ont donc passé outre.

Une augmentation de 5 francs par numéro ne comblera pas les frais supplémentaires qu'ils vont avoir à assumer.

La hausse du papier (20,3 %) absorbera 1 fr. 60 par numéro.

La hausse des prix des messageries, de l'emballage, des transports, des frais de port pour les abonnements, etc. (55 %) absorbera 2 fr. 75 par numéro.

Sur 5 francs, reste donc 0 fr. 60 par numéro. Pour couvrir :

● l'augmentation du taux des allocations familiales, des assurances sociales et des caisses de retraite ;

● l'augmentation des frais postaux, téléphoniques et télégraphiques ;

● la hausse portant sur les carburants, les abonnements aux agences (A.F.P., Reuter, etc.), l'électricité ;

● les conséquences de la dévaluation sur les voyages à l'étranger des reporters et les frais d'entretien des correspondants à l'étranger.

L'ensemble de ces charges représente, selon les journaux, une dépense supplémentaire variant entre 1 fr. et 1 fr. 50 par numéro.

Reste donc à combler — en admettant que le niveau de la publicité et celui de la vente demeurent stables et en excluant toute augmentation des salaires — un déficit variant entre 0 fr. 40 et 0 fr. 90 par numéro.

Un grand quotidien du matin, prospère, a établi qu'en face d'une recette supplémentaire de 180 millions par an, il aurait à assumer des dépenses supplémentaires de l'ordre de 400 millions par an s'il maintient le nombre de ses pages.

Dans l'immédiat, on procède dans tous les journaux à une réévaluation rigoureuse des dépenses indispensables, et à toutes les compressions budgétaires qui peuvent être effectuées sans affecter la qualité du « produit fini », sa présentation et l'abondance de ses sources d'information.

à l'homme bien habillé Succès assuré

un costume 2 PIÈCES sur mesures

façon grand tailleur, deux essayages, exécuté par des coupeurs hautement qualifiés, dans des draperies pure laine peignée

COLORIS ET DISPOSITIONS VARIÉS

29.000 frs

PENDANT TOUT LE MOIS DE FÉVRIER

AU BON MARCHÉ

MAISON A. BOUCICAUT
RUE DE SÈVRES
PARIS

PUBLICITÉ

Boom

● *La Nouvelle Vague boit de l'eau Sterlitz.*

« ACHETEZ *l'eau Sterlitz, l'eau qui fait boom.* » 125 panneaux-affiches, 3.000 affichettes, des communiqués quotidiens à Europe n° 1 et Radio-Luxembourg, 200.000 tracts ont suffi pour que trois heures après le début de la campagne, une grande marque d'eau minérale reçoive soixante et un coups de téléphone, tandis que Europe n° 1 et Radio-Luxembourg en recevaient plus de trois cents.

« *Pourquoi tenter de lancer une nouvelle eau minérale devant l'ampleur de la publicité des autres marques ?* », interrogeaient certains. « *Dénature-t-elle l'aspirine ?* », s'inquiète une cliente éventuelle...

Il s'est déjà créé un marché pour cette eau Sterlitz qui n'existe pas encore.

Qui n'existe pas du tout.

L'eau Sterlitz est le produit d'un canular monté par les huit cents élèves d'H.E.C. pour lancer leur « Boom 1959 » qui aura lieu le samedi 7 février, dans les locaux de l'école.

Ce boom, organisé au bénéfice d'un orphelinat, se déroule chaque année selon un thème donné qui fait par ailleurs l'objet d'une étude fort sérieuse. Cette année, « *le lancement d'un produit* » est le thème qui a permis aux organisateurs de la fête de belles variations sur le mot magique de « Publicité » et au public de mesurer une fois de plus où on peut le conduire.

L'AFFICHE DE L'EAU STERLITZ
L'Auroch n' roll et le savon de Marat.

Le succès de l'eau Sterlitz prouve déjà que les élèves d'H.E.C. ont bien assimilé leur sujet.

Depuis la naissance de la publicité (« L'Auroch n' roll ») et son évolution à travers les âges (« Duralex-silex » ; « Marat dans sa baignoire : comme neuf révolutionnaires sur dix, utilisez le savon X... » ; « Napoléon dans sa position favorite, illustrant une marque de pilules pour le foie », etc.), tout sera dit sur la question dans le meilleur esprit canular.

L'affiche de l'eau Sterlitz devait être signée Toulouse-Lautrec. Ce dernier s'est récusé. Il s'appelle vraiment Charles de Toulouse-Lautrec, mais il n'a dessiné que la moitié de l'affiche.

PONT-L'ÉVÊQUE
☆
LEVASSEUR
toujours
LE MEILLEUR

ROMANS

● *Une voix indiscrète s'adresse à un ami.*

Les corps étrangers

par Jean Cayrol. Ed. du Seuil. 192 pages, 600 francs.

LAZARE sortant du tombeau s'aperçoit qu'il ne se souvient plus de rien. Son premier soin sera de se refaire une mémoire : car ce qui distingue un homme de son voisin, ce qui lui permet de se reconnaître, c'est le passé dont il porte la marque. Gaspard, le héros du dernier roman de Jean Cayrol, est un personnage au passé incertain ; et comme il n'est pas sûr de son passé, il ne peut pas non plus se forger un avenir. Il vit en dehors du temps. Vit-il seulement ? Le savoir est son problème. Un jour, à son insu, un cataclysme qui n'a laissé d'autre trace que ce trou dans sa mémoire l'a en quelque sorte ravi à lui-même. *« A quel moment avais-je été touché à mort ? Cela s'était fait un peu à mon insu, lentement mais inexorablement. »*

Nous n'aurons pas la clef de l'énigme. C'est sans doute qu'aux yeux de l'auteur, il n'y a pas d'énigme. Le sort de Gaspard est le mien, le vôtre. Nous sommes des gens qui avons du mal à exister. Comme Octave de Malivert, le héros symbolique d'« Armance », un « mur de diamant » nous sépare, non seulement des autres hommes, mais de nous-mêmes. Voilà la première évidence. Ceux qui sont familiers de l'œuvre de Cayrol savent qu'il n'a jamais cessé de s'interroger de roman en roman, sur l'« empêchement » caractéristique de l'homme d'aujourd'hui, qu'il a décrit longuement dans « Lazare parmi nous ». Paralysé par une difficulté d'être qui fait de lui une sorte de perpétuel sursitaire, le personnage « lazaréen » est incapable d'« entrer dans une histoire » : il redoute les contacts aussi éperdument qu'il les désire. Dans tous les romans de Cayrol apparaît cette nostalgie d'une histoire que le héros pourrait enfin assumer.

Les raisons d'un meurtre

Entre « Les Corps étrangers » et les livres précédents, il y a toutefois une différence importante. Jusqu'à présent, le récit, si bizarrement qu'il fût construit parfois, si large que fût la part qu'il faisait à l'insolite, se présentait aux yeux du lecteur comme un itinéraire vérifiable. Les rencontres surprenantes qui le jalonnaient étaient des rencontres réelles ; lorsque les héros marchaient, ils arrivaient quelque part, lorsqu'ils prenaient un corps dans leurs bras, c'était le corps de quelqu'un. Par rapport au roman traditionnel, ces livres frappaient par leur ouverture, leur liberté : le dernier mot n'était jamais dit. Ici, au contraire, quand le narrateur commence à parler, tout est déjà fini. C'est son apologie qu'il nous présente, à la manière de Moll Flanders ou de la Marianne de Marivaux.

Curieuse apologie, qui ne peut convaincre personne, pas même celui qui le prononce. Accompagnant le narrateur à la recherche de son passé, nous sommes avertis rapidement, par les contradictions dans lesquelles il s'empêtre, par les différentes versions qu'il donne d'un même épisode, par des erreurs chronologiques volontaires, que le royaume de la mémoire où il tente de nous entraîner est aussi le royaume de l'imaginaire. Ce roman est une fable, où nous ne pourrons jamais démêler le vrai du faux. Le seul fait certain relève de l'anecdote : Gaspard a tué sa maîtresse Yolande, et c'est ce meurtre qui le décide à parler. Ne croyez pas qu'il soit soucieux d'expliquer son acte. Les bonnes raisons n'ont pas plus d'intérêt à ses yeux que les mauvaises : l'important est qu'il y ait des raisons. Gaspard nous en livrera donc plusieurs, comme il racontera plusieurs fois son enfance, la situant tantôt dans une ferme du Sud-Ouest, tantôt dans une boutique de fleuriste « au bout de la plaine picarde », comme il s'inventera une vieillesse entourée de la considération dont il a toujours manqué.

Cayrol vous parle

Des nombreuses aventures qu'il s'attribue, le seul point commun est la gratuité. Aucun événement n'est jamais décisif. *« C'était toujours ainsi : il arrivait un moment de ma vie où je devais tout abandonner et tout recommencer »*. En bon héros « lazaréen », Gaspard éprouve l'impression désagréable d'être perpétuellement livré au monde, quelque effort qu'il fasse pour le ressaisir, pour y marquer la trace de son passage. Tour à tour orphelin, domestique, trafiquant, placier en livres de luxe, petit employé, porteur, il vit dans la dépendance d'autrui, trop heureux si un ami, une femme veut bien « s'apercevoir de sa présence ». Il ne choisit pas sa vie : ce sont les autres qui la choisissent pour lui. Qu'il disparaisse n'étonnera personne : on ne l'avait pas vu arriver, on ne cherche pas à le retenir. A-t-il donc tué pour être enfin quelqu'un, le coupable nommément désigné que la police sera forcée de prendre en charge ? Ou ce meutre ne fut-il pas, lui aussi, accompli par hasard, geste irrésolu et inconsistant faisant suite à beaucoup d'autres qui ne l'étaient pas moins ?

Cayrol se défend de répondre. Il laisse à son lecteur le soin de poursuivre une histoire qui ne réussira jamais tout à fait à prendre forme. Son premier roman s'appelait : « On vous parle » : au début, à ce moment où Lazare ressuscité retrouve un monde qui avait cessé de compter avec lui, où « on » prend la parole, le plus urgent n'est pas d'expliquer ni de conclure, mais de se faire entendre. Les autres romanciers racontent, commentent, justifient. Cayrol appelle. Cette voix qui s'adresse au lecteur comme à un ami, vous pouvez la trouver agaçante ou confuse, voire indiscrète. Mais si vous refermez le livre sans l'avoir écoutée jusqu'au bout, vous vous sentirez coupable, comme d'avoir refusé de prêter l'oreille à votre prochain.

BERNARD PINGAUD.

(Charpentier)

JEAN CAYROL
Il est urgent de se faire entendre.

● *Lorsqu'une femme s'éprend d'une autre femme.*

La Lettre

par Clarisse Francillon. Ed. Pierre Horay 288 pages, 780 francs.

LA passion de deux femmes a rarement été décrite, sinon indirectement, comme par Balzac dans « La Fille aux yeux d'or ». Mme Clarisse Francillon en brosse un tableau excellent de pudeur et de précision dans son récent roman, un peu trop discrètement peut-être, intitulé « La Lettre ».

Il y a pourtant une lettre (la même) qui apparaît au début et à la fin du livre, mais elle est secondaire (quoique écrite la veille du jour où mourut l'héroïne, Renée) par rapport au drame qui se joue entre cette dernière et son amie. Elle éclaire ce drame, sans pour autant expliquer comment (ou pourquoi) Renée, nageuse intrépide, a pu se noyer, fait divers dont la lettre renforcerait plutôt l'obscurité, délibérément voulue par l'auteur.

La vraie tragédie est celle qui menace tout amour : l'impossibilité de communiquer, de communiquer à fond, avec stabilité, dans la durée — et ce, malgré les instants toujours trop brefs d'union charnelle — à cause de la différence d'âge, de patrie, et par-dessus tout de la redoutable absence. La lettre, déchirée après la mort de Renée par sa belle-sœur, et qui ne parviendra jamais à sa destinataire, est le symbole de cette réciproque réclusion des êtres les plus aimants.

Analyse de la jalousie

Renée Chaminade s'est éprise, au cours d'un séjour en Espagne, à Ametha del Mar, d'une jeune fille nommée Montserrat. Renée n'en est pas à sa première expérience, encore que tous les souvenirs soient balayés par la fulgurante rencontre de Montserrat — et Montserrat non plus sans doute, hélas pour Renée, car elle a depuis des années une amie de son âge, Trini, qui s'accroche à elle et que son « altruisme », comme elle dit, l'empêche d'abandonner, car sans elle *« Trini resterait couchée à ne rien faire qu'à se lamenter »*. C'est peut-être vrai d'ailleurs et sans doute Montserrat aime Renée profondément, passionnément — pas assez toutefois pour quitter Trini et l'Espagne et venir à Paris. Nous le saurons avec certitude à la fin, après la mort de Renée. Celle-ci en était moins sûre que nous, sinon par intermittence, et le récit est une analyse bouleversante de la jalousie (qui n'emprunte rien à celle de Proust), spécialement de celle que peut éprouver une femme pour une autre femme plus jeune et si différente d'elle — ainsi que du travail corrosif qu'opère l'absence sur les sentiments et leur sécurité.

L'histoire est silhouettée d'une part sur le décor du petit village espagnol que Mme Francillon réussit à nous faire voir en quelques brèves notations — de l'autre, à Paris, sur l'excellente famille de Renée. Tout ceci avec l'art consommé que l'auteur de « Coquillage » a toujours apporté à faire vivre les objets aussi bien que les êtres. La sécheresse romanesque, qui menace toute description d'un lien trop âpre (et je n'en excepte pas « Adolphe ») est ainsi évitée, et le récit se trouve merveilleusement équilibré.

Nul doute, « La Lettre » c'est un beau livre.

CLAUDE-EDMONDE MAGNY.

ESSAIS

● *Comment naît une population nouvelle.*

Classes laborieuses et classes dangereuses

par Louis Chevalier. Plon. 608 pages, 2.400 francs.

PARIS s'accroît. Dans le cadre ancien qui date du XVIe siècle ou du moyen âge, une population inconnue, presque sauvage, campe au hasard des terrains vagues et des taudis. Au début du XIXe siècle, les Français connaissent une singulière expérience ethnologique...

Louis Chevalier, dans « Classes laborieuses et classes dangereuses », ne se contente pas d'évoquer l'accroissement de la population parisienne, il prétend aussi élucider les bouleversements qu'il entraîne et voir comment naît, clandestinement, une population nouvelle.

Renverser un roi idiot

Certes, depuis le XVIIIe siècle, les spécialistes s'interrogent : les encyclopédistes, en effet, pressentent qu'une science nouvelle va naître de l'application des mathématiques aux mouvements de population. Condorcet ou Buffon fondent ce qu'on appellerait aujourd'hui la « statistique sociale ».

Au début du XIXe siècle, leurs successeurs bouillonnent : la mode est aux chiffres et le romantisme du nombre se mêle au romantisme de l'amour. Ni Balzac ni Hugo ne craignent d'interrompre leurs récits pour faire connaître les statistiques publiées par les « grands préfets ». L'extrême originalité du livre de Louis Chevalier est de suivre les mouvements internes de l'opinion, les idéo- →

Le Terrain Vague
23-25, rue du Cherche-Midi - PARIS (VIe)
Catalogue franco en distribution
SCIENCE-FICTION - FANTASTIQUE
HUMOUR - SURREALISME
OCCULTISME

**Avec son format de poche
sa couverture en couleurs
ses nombreuses illustrations**
LA REVUE MENSUELLE
ÉTUDES SOVIÉTIQUES
vous renseignera chaque mois sur la vie politique, économique, ainsi que sur les arts et les sciences de l'U. R. S. S.
●
Kiosques, librairies, le numéro : 50 fr.
Abonnement 1 an : 500 francs au C.D.L.P., 142, boulevard Diderot PARIS-12e C.C.P. Paris 4629.39

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Nouvelles (tome VII)

Collection dirigée par
Françoise MALLET-JORIS

La vie et la mort, tels sont les thèmes évoqués dans le tome VII de la collection « NOUVELLES ». Si l'on se penche sur le sommaire, l'on voit en effet un récit de Roger Yakoubovitch « LES CROQUE-MORTS » suivi d'une nouvelle de Friedrich-Georg Jünger « VIE DE MOINE ». Puis c'est la « MORT D'UN BICOT » de Jean L'Hôte, « LA FIN DU P'TIT JULES » de Jean-José Richard, « NI FLEURS NI COURONNES » de Daniel Gillès et pour finir « SOUS LA LUNE » de Pierre Béarn. Nous mentionnons pour mémoire deux délicieux récits qui couronnent cet ensemble : « HOTEL MEUBLE » d'Henri Perruchot et « MAITRE PASQUALE » par A. Toé.

Hélène PARMELIN

Le taureau matador

On a demandé à Hélène Parmelin pourquoi elle avait fait suivre le titre de son nouveau roman « LE TAUREAU MATADOR » qui paraît cette semaine en librairie, de la mention « roman-conte ». Et voici l'explication qu'elle en donne : « Le « TAUREAU MATADOR » est un conte parce qu'il arrive au lecteur de croire suivre la réalité quand il marche derrière le rêve et réciproquement. Mais le rêve ne sert qu'à situer plus précisément une actualité au bord de la métamorphose. Désastre de la guerre, de la paix guerrière, de l'unité antiunitaire et du cœur sans cœur : avant-gardes officielles, littérature à gogo, peinture à verse, romans en films, amours fidèles, infidèles et les deux, sans oublier les accidents d'automobiles. Une image précise, puisque folle, d'un petit moment du demi-siècle. » Voici donc un livre qui ne ressemble à aucun autre.

JULLIARD

Le roman qui ouvre l'année littéraire

J.-J. CHAUMONT

MOURIR DEMAIN

L'âpre confession d'un chirurgien non conformiste. Un roman qui étonnera les médecins eux-mêmes. Un roman qui ne ressemble pas aux autres, et dont le principal héros est un personnage nouveau dans le roman français, par sa **CRUDITÉ**, sa **NUDITÉ**, sa **VÉRITÉ**; Sa liberté d'expression est totale.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

EN QUÊTE DE 100.000 lecteurs

logies, les idées — sans cesser de se maintenir sur le terrain de l'analyse démographique.

En suivant ainsi les migrations qui correspondent à la conquête de Paris par la province, la résistance des « beaux quartiers » ou des « vieilles classes », on entreprend ce que l'histoire ne peut faire : une analyse spectrale de la société parisienne.

C'est l'époque, en effet, où le capitalisme naissant attire en ses usines des milliers de paysans ou d'étrangers : il les nourrit à peine, les éloigne de sa vue, s'occupe par hasard de leur santé, jamais de leur éducation ; parfois, il les appelle sur les barricades pour renverser un roi idiot, puis il les chasse à coups de fusil vers le faubourg — en leur reprochant de ne point faire d'économies ! La classe laborieuse est une « classe dangereuse » dans la mesure où le nombre de ses membres pèse d'un poids incompréhensible et terrifiant sur la conscience des privilégiés.

Névroses et « socioses »

Les psychiatres appellent névroses certaines des maladies mentales individuelles qu'ils souhaitent de guérir. Je pense qu'on devrait nommer « socioses » ces troubles collectifs qui empêchent une société de normaliser les rapports entre ses membres et d'atteindre à cet équilibre entre les biens sans lequel il n'est pas de « civilisation ».

A l'époque décrite par le livre saisissant de Louis Chevalier, la maladie est réelle : elle tient à l'étroitesse du cadre urbain, à la sottise des privilégiés, à l'âpreté des premiers « industriels », à l'accroissement démographique bien plus qu'à la structure du système capitaliste, encore en enfance. Nous ne sommes pas à l'époque où Marx écrit « Le Capital », mais à celle où, découvrant la misère ouvrière des grandes villes, il invente le socialisme dynamique et quelque peu romantique de ses premières années.

On attendait un médecin politique pour guérir la « sociose » de Paris. Bourgeois et publicistes d'opposition songent des réformes, voire à des révolutions. C'est un rebouteux qui survient — ce baron Haussmann qui brise le vieux cadre de la ville et repousse le prolétariat vers la banlieue et le faubourg. Mais Haussmann était plus soucieux de faire place nette pour les canons de son maître que de créer un véritable milieu humain.

Ingénues et duègnes

Les écrivains, eux, ne s'y trompent pas. C'est pour cela que Louis Chevalier évoque la curieuse fraternité du crime et du roman, de la littérature et de la misère.

Imagine-t-on, en effet, le choc subi par des intellectuels sortis des collèges et des salons lorsqu'ils flânent dans les faubourgs où les vieillards crèvent de faim sur le pas des portes, à Montfaucon où des miséreux disputent aux chiens les restes des chevaux et le long de la Seine où flottent par dizaines les corps des nouveau-nés qu'y jette un prolétariat condamné au « malthusianisme » par le dénuement et la vertu officielle ?

C'est alors que les « bas-fonds » se déversent dans la littérature « noble » : l'anomalie et le pathologique deviennent les thèmes romanesques qui remplacent les passions « fatales » des princes antiques ; la contrainte démographique remplace le destin tragique. Après avoir contemplé les couchers de soleil de la plaine de Vaugirard, Hugo rencontre Jean Valjean, Balzac se heurte à Vautrin, Nerval se pend ou se fait pendre dans une ruelle sordide. Sur la scène, escarpes et tueurs grimpent à côté des ingénues et des duègnes : de ce mariage de l'innocence et du meurtre sort le mélodrame, Eugène Sue — ailleurs Dostoïevski.

Le crime s'impose donc à l'opinion : il est symbole des « classes dangereuses ». Bientôt, il assouvira les rêves des lecteurs de romans policiers. Louis Chevalier rappelle opportunément que « La Gazette des Tribunaux », dont les débuts sont de 1835, sera le vivier où les romanciers puiseront leurs intrigues. Ne pourrait-on dire cela aussi de toute société dominée par un accroissement démographique subit ? Quand l'Amérique sort des convulsions et des violences qui marquèrent l'afflux des émigrants, l'installation d'une population déracinée, les premières « mutuelles » et les agitations du gangstérisme, elle se laissera fasciner, elle aussi, par les bas-fonds. Les livres de Dashiell Hammett ou de Faulkner, nous les trouvons dans le rapport de « l'attorney général » Turkus ! (1).

C'est qu'une saisissante nostalgie appelle l'écrivain vers ces inconnus. Il y a cent ans, Baudelaire y voyait l'origine d'une esthétique nouvelle, nerveuse et convulsive, à la mesure du monde souffrant : « *C'est surtout de la fréquentation des villes énormes, c'est du croisement de leurs innombrables rapports, que naît cet idéal obsédant...* »

Nous l'avons fait

La méthode de Louis Chevalier est exigeante et claire : rendre la statistique saisissable sans en pervertir la pureté mathématique, analyser le déterminisme démographique, sans pour autant construire des théories abstraites — cette description difficile modifie nos idées sur l'histoire. C'est une leçon de sociologie vivante.

Reste à savoir pour quelle raison la sociologie des villes, très développée en Amérique où elle rend de grands services, cesse d'exister en France. Sans doute, les statisticiens français, formés sur les valeurs des encyclopédistes et exaltés par « le romantisme de la quantité », ont-ils été débordés à la fin du XIX[e] siècle. Les diverses doctrines économiques ou philosophiques ont détourné l'attention des sociologues français de la « terrible contrainte démographique » qu'il subit trop souvent sans tenter de la comprendre. C'est pour cela qu'il n'est pas encore possible de délimiter rigoureusement les « fondements biologiques de l'histoire sociale ».

Pourtant, des préoccupations comme celles de Louis Chevalier recoupent nos préoccupations modernes. Depuis des années, un nouveau prolétariat se forme sous nos yeux sur lequel nous ne savons rien parce qu'il ne parle pas encore la langue politique. Ces ouvriers étrangers, musulmans, ces travailleurs manœuvres non spécialisés qui effectuent dans les usines les tâches que les ouvriers français ne font plus, ils constituent notre monde inconnu.

Que savons-nous de lui ? Une récente enquête du Centre national de la Recherche scientifique (2) donne de précieuses indications sur les travailleurs algériens en France. Ici, la sociologie urbaine devrait intervenir et rappeler aux hommes politiques que l'exercice du pouvoir n'est pas une fin en soi, l'économie un jeu de salon, mais que l'une et l'autre sont des instruments pour guérir les sociétés de leurs maux et promouvoir cette liberté collective sans laquelle nous subissons le monde que nous avons fait.

JEAN DUVIGNAUD.

(1) Traduit sous le titre « Société anonyme pour assassinat », « L'air du temps », Gallimard, éd.

(2) Par Andrée Michel, « Les Travailleurs algériens en France » (C.N.R.S.).

(New York Times.)

Ce que je fais entre les rounds, ne regarde personne.

LANGAGE

● ***Le parler des femmes est le plus naturel et « mégot » vient de « lait caillé »***

Petite histoire de la langue française

par Charles Bruneau (Armand Colin). 284 et 368 pp., 850 et 1.250 fr.

QUI est la langue française ? D'où vient-elle ? L'ouvrage de M. Bruneau, « Petite histoire de la langue française », examine ces questions mystérieuses, apporte des matériaux vivants, inédits, et satisfera les amateurs de linguistique : autant dire tous les Français.

Sur la question de l'origine de la langue M. Bruneau a son parti pris : pour lui, le français est du latin « *conservé à l'état vivant* ». Il remarque cependant que si les Gaulois ont appris si facilement la langue de leurs voisins et envahisseurs, c'est parce que déjà leur propre langue « *était assez proche du latin* ». N'en pourrait-on conclure que le français, plus directement que du latin, est sorti de cette autre langue, si mal connue, mais dont on sait qu'elle était parente de la langue réputée mère ? (Michelet, avec des matériaux et une méthode linguistique encore très rudimentaires, mais servi par sa merveilleuse intuition, avait déjà posé ce problème des origines.) Exemple : il est constant que *roi* vient de *rex*. Or, les Gaulois n'avaient pas attendu les Romains, ni le latin, pour dire : *rix*.

Délectable français

Sans doute, si on admet que les Gaulois étaient des sauvages superstitieux — selon l'argument classique du colonialisme — leur langue ne pouvait être que pauvre, bornée à l'utilitaire, inapte à toute expression abstraite. Mais cette hypothèse est rejetée par ceux qui, avec Jullian, croient à une pensée celtique et singulièrement druidique, très déliée, profonde, qui aurait rejoint la pensée grecque. Aussi lorsqu'on affirme que le celtique n'a fourni au lexique français que peu de mots de civilisation, est-ce tout simplement constater que ce que nous appelons « reliques celtiques » sont les seuls mots, de tous ceux que le celtique nous aurait

LA NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE
REVUE THEORIQUE DES PARTIS COMMUNISTES ET OUVRIERS
AU SOMMAIRE DU NUMERO 6 - FEVRIER 1959
Janos KADAR
Les Luttes de classes en Hongrie
PRINCIPAUX KIOSQUES - Le numéro : 200 francs - Abonnements à :
SOCIETE PARISIENNE D'EDITION ET D'INFORMATION
9, BOULEVARD DES ITALIENS - PARIS (9e) - C.C.P. PARIS 8849-47
6 mois : 1.100 francs - Etranger : 1.300 francs   1 an : 2.100 francs - Etranger : 2.400 francs
La seule revue qui paraît en 19 langues et dont les 32 éditions sont lues dans 76 pays

fournis, qui n'ont aucune parenté avec le vocabulaire latin.

Quoi qu'il en soit, ces mots reconnus d'origine celtique sont ceux qui s'appliquent au sol, à la toponymie, puis à la désignation des choses de la nature et de la société gauloise (*chêne, bruyère, arpent, valet, vassal*), du vêtement (la fameuse *braie*) ; enfin aux activités où les Gaulois étaient maîtres, au premier rang l'agriculture (*sillon, charrue, soc, char, tonne*). *Mesgaud*, dérivé de *mesgue* (liquide issue du lait caillé), ayant pris le sens de résidu, déchet, a fini sa carrière dans notre *mégot !*

Il nous faut bien passer rapidement sur la formation de la langue romane, l'influence du christianisme et des invasions barbares, l'apport germanique, et même sur le *francique*. Ici, un trait curieux : la fleur de lis éclôt pour la première fois dans l'histoire à la pointe du sceptre de Charles le Chauve. Or, cette fleur emblématique n'est aucunement celle du lis botanique, mais bien de l'*iris* : *lisbloem*, en néerlandais ; *lieschbloeme* en francique. *Bloeme* une fois traduit par « fleur », restait ce *liesch*, prononcé « lis », non compris et conservé tel.

Le *francien*, qui n'était qu'un dialecte comme tant d'autres, doit, dès le XIIe siècle, sa fortune au prestige de Paris, ville universitaire. Les œuvres littéraires consacrent la langue que répandent conquêtes et croisades : le français double désormais le latin comme langue internationale. Il est non seulement adopté comme instrument de communication, mais ressenti comme une musique : sous la plume des clercs italiens, on trouve souvent, pour le caractériser, le mot *délectable*.

L'heure de Malherbe

Du commencement de la guerre de Cent Ans à la mort d'Henri IV, l'histoire est celle du français « fluent » : le fleuve coule, grossit, charge son cours, change de régime, à travers les humanistes du XIVe siècle, Charles d'Orléans, Froissart, puis Rabelais, Montaigne, la Pléiade. Il est enfin canalisé, purifié, « réglé » : c'est l'heure des législateurs : des Malherbe et des Vaugelas. La source de la loi est l'usage, qu'on capte chez l'honnête homme, et mieux encore chez... l'honnête femme, « *le parler des femmes (étant) le plus naturel parce qu'elles ne savent ni le grec, ni le latin* ». Ce grec et ce latin bientôt égalés, voire surpassés, par le français classique dont le Père Bouhours célèbre la quasi divine « majesté ». Et la langue française, souveraine par les maîtres et par les chefs-d'œuvre, va au siècle suivant, portant avec elle les « lumières », assurer sur l'Europe son règne à la fois spirituel et temporel.

Rousseau clôt cette période, mais plus encore il ouvre la suivante : s'il est vrai qu'on ne « sente » et pense plus, après lui, comme on sentait et pensait avant — sensation, sentiment et pensée entraînent l'expression. C'est Jean-Jacques qui, le premier (je ne crois pas que M. Bruneau l'ait noté), prononce le mot *romantique* ; sa révolution n'a pas moins de conséquences, que la grande Révolution.

Ou plus exactement, les matériaux hétéroclites que la Révolution apporte directement dans la langue, le flot les remportera, à l'exception de l'épaisse alluvion politique, administrative, etc. (elle supprime les *impôts* et introduit les *contributions*). Mais les conséquences indirectes sont incalculables : d'abord, la langue qui était un bien « *aristocratique* » se *démocratise* (deux vocables révolutionnaires) ; en dépit de Malherbe, en effet, l'usage sacro-saint était celui de la cour, des ruelles et de l'honnête homme ; il va devenir aussi, et pour de bon, celui du crocheteur du port aux Foins. Du même coup, l'universalisme superficiel du français s'enfonce jusqu'aux couches profondes : le grand fait qu'on peut dater symboliquement de 89, c'est la disparition des parlers populaires locaux. D'autre part, la révolution économique, mécanique, technique, va donner naissance à des « langues spéciales » (ces « argots » déplorés par Valéry) qui vont foisonner.

Pour la période contemporaine, l'écueil, c'est la notation sommaire. Mais l'intérêt redevient vif dès que le linguiste s'attarde, à Proust par exemple, ou à Verlaine et Rimbaud, novateurs sur qui le spécialiste des parlers ardennais trouve une raison supplémentaire de fixer son attention.

Le français est une langue vivante : ni ce « foyer de corruption », dont la vue et l'odeur rendaient « malade » Voltaire, ni ce corps glorieux que le P. Bouhours, dans un élan de mystique linguistique, déclarait à l'inverse « préservé de la corruption ». M. Bruneau, historien, se veut objectif : il enregistre les « faits de langue » et ne juge point.

YVES FLORENNE.

ALFRED DE VIGNY
Plus royal que royaliste

CLASSIQUES

● ***Alfred de Vigny se venge.***

Mémoires inédits

d'Alfred de Vigny. Ed. Gallimard, 462 pages, 1.650 francs.

Le manuscrit des « Mémoires » d'Alfred de Vigny est longtemps demeuré chez l'écrivain Marc Sangnier, dans un coffre de bois sombre sur lequel reposait un bronze d'Hercule. Marc Sangnier est mort sans avoir trouvé le temps de publier « les papiers de Vigny » et aujourd'hui seulement son fils, Jean Sangnier, parvient au bout d'une mission fidèlement transmise.

Ce retard, qui permet d'aborder avec la surprise de la découverte des textes où revivent Louis-Philippe, le comte Molé, l'Académie française et le début du XIXe siècle, concourt au charme d'une lecture incomparable.

En premier lieu, dans ce qui fait les « Mémoires » proprement dits, voici Alfred de Vigny enfant, de fins cheveux blonds jusqu'aux épaules, courant dans les couloirs et les jardins de « *cette belle invitation* » — alors louée par appartements — « *que l'on nommait et qui se nomme encore l'Elysée* ». Sa mère a quarante ans, son père, grand blessé de guerre, en a soixante ; Alfred de Vigny est le dernier-né et le seul survivant de quatre enfants. Décidée à l'aguerrir, sa mère l'habitue à se vêtir légèrement et à pratiquer la toilette à l'eau glacée.

Cet apprentissage du stoïcisme ne va pas plus loin, pour le reste, tout était « *exquis* ». Sa mère elle-même, qui s'est chargée de son éducation, lui enseigne les mathématiques où elle excelle, et l'introduit tout de suite à l'esprit des chefs-d'œuvre. Aussi, plus tard, quel choc et quelle rudesse lorsqu'il fallut tout de même se rendre au collège. Il le hait, ce collège égalitaire et brutal du XIXe siècle, comme l'exécreront Baudelaire et Lautréamont.

A vingt ans, il entre dans les services de la garde royale — seule la « *poudre des champs de bataille* » consacre à ses yeux un gentilhomme. Il existe un joli tableau d'Alfred de Vigny en uniforme de sous-lieutenant, mais, hélas ! de 1817 à 1829 où il demeura sous les drapeaux, pas la moindre escarmouche pour le satisfaire. De ces douze années « *vides de gloire et d'honneur* », il n'emporte qu'un attachement immuable à la dynastie des Bourbons et quelques réflexions pour « Servitude et grandeur militaires ».

En fait, plus royal que royaliste, Alfred de Vigny vénère moins les Bourbons qu'il ne méprise leurs successeurs, ces rois-citoyens qui ont accepté l'abaissement de leur trône. D'une visite à Louis-Philippe et sa famille, au Palais-Royal, il tire un noirâtre et très beau portrait de la royauté déchue. Tout, chez ce roi bourgeois, déplaît à l'aristocrate : ses « *fanons qui pendent sur sa cravate* », sa « *faconde* », un langage « *hypocrite et sourdement haineux* », et surtout cette volonté de tendre des pièges à la bassesse supposée chez son interlocuteur, même lorsque celui-ci s'appelle Vigny. Coincé dans une embrasure de fenêtre, le poète s'enorgueillit d'opposer au manège royal « *l'immobilité d'une statue* » et son plus solennel silence.

Après quoi il ne reparaît plus à la cour. « *Indépendant, inoffensif et séparé* », ancré dans la résistance à un pouvoir qu'il n'admire pas, voilà son rôle, il l'a trouvé. Entre deux malades, sa mère et sa femme, Alfred de Vigny va polir ses vers, à la campagne le plus souvent, sans plus solliciter d'honneurs.

L'affaire de l'Académie

Une ambition cependant : l'Académie française. Il allait la payer d'une cruelle blessure d'amour-propre. Elu, non sans peine après six échecs, il lui faut à sa réception essuyer l'injure d'un discours où le comte Molé met son caractère en cause. Profondément offensé, Alfred de Vigny se tait sur l'instant, mais prépare un volumineux compte rendu de l'incident : « L'Affaire de l'Académie ». L'ouvrage forme la seconde partie de ce volume de « Mémoires ». Thèse de Vigny : c'est parce qu'il s'était refusé à prononcer l'éloge du roi ou d'un membre de la famille royale que l'Académie a laissé passer l'outrage. Mais Vigny ne publia pas le livre de son vivant. Craignait-il le ridicule d'une réaction excessive ? Si l'affaire s'est encore refroidie depuis, le portrait impitoyable des personnages, l'analyse passionnée des manœuvres et des intrigues, la malice des descriptions, ce ton quelque peu joué d'une bonne foi qui s'indigne, font de ce tableau de mœurs et d'humeur une comédie de premier ordre. « *Spirituel comme un prince qui se venge* », disait Balzac. Tel apparaît Vigny polémiste.

Un militaire mécontent

La troisième et dernière partie de ces « Mémoires inédits » sert de fourre-tout à des morceaux inachevés, des notes en prose et en vers, certaines préparatoires aux grandes œuvres et qui, du moins sous cette forme, n'y trouvèrent pas leur place.

Vigny mémorialiste est sans doute loin d'égaler Chateaubriand, quoiqu'il en ait parfois la grande voix grondeuse. La réflexion noble mais un peu courte, le mécontentement hargneux et magnifique, sous le Vigny poète de la solitude se profile ici un autre personnage : le militaire. On l'entend lancer des maximes, ces ordres de la pensée, se plaindre du commandement suprême, et revenir sans cesse sur la fatalité et le courage — en vieux soldat qui veut tout juger d'après le comportement face au feu, trouvant à l'arrière le monde bien trop petit et trop malsain pour lui.

MADELEINE CHAPSAL.

VU, LU, SU

● Les admirateurs de Stendhal, privés de la revue « Divan » après la mort du beyliste n° 1 Henri Martineau, viennent de retrouver un nouveau périodique consacré exclusivement à l'auteur de « La Chartreuse de Parme ».

« STENDHAL CLUB », dirigé par V. del Litto, paraîtra tous les trois mois. Le premier numéro comprend des pages inédites de « Lamiel ».

● Le correspondant du grand journal anglais « Observer » a fait à Paris une enquête sur les derniers PRIX LITTÉRAIRES. Il a constaté que les romans couronnés cette année éveillaient moins d'intérêt que ceux des années précédentes, à l'exception du « Repos du guerrier », de Christiane Rochefort, Prix Nouvelle Vague.

● Sous la direction de RAYMOND QUENEAU et de PIERRE JOSSERAND, conservateur en chef à la Bibliothèque nationale, les éditions Lucien Mazenod créent une élégante collection illustrée qui réunira près d'un demi-millier d'œuvres des auteurs de tous les pays. Une douzaine de volumes déjà parus, parmi lesquels Constant, Poe, Diderot, Schiller, Maupassant, les Grecs (Homère, Hérodote, Pindare, Platon...), les Hébreux (extraits de la Genèse, du Talmud...), les épopées germaniques (Beowulf, Les Niebelungen...), présentent un choix de textes célèbres, mais parfois peu connus.

● HENRY MILLER, l'auteur des « Tropiques », compte s'installer prochainement en France pour plusieurs mois. Pendant son séjour à Paris, un livre de souvenirs intitulé « Big Sur et les oranges de Jérôme Bosch », dans lequel il parle de sa femme, de ses enfants, de ses amis, de sa vie à Big Sur, en Californie, paraîtra aux éditions Corrêa.

● Les Anglais pourront-ils lire « LOLITA » ? La presse anglaise presque unanime déconseille à l'éditeur londonien « Nicolson et Weidenfeld » de tenter l'aventure. Pour une fois la gauche et la droite semblent du même avis : le « Sunday Express » qualifie ce livre d'un « des *plus extraordinaires morceaux de pornographie jamais écrits* », et Kingsley Martin, directeur du « New Statesman », conclut : « *Je me suis dit en terminant « Lolita » que si j'étais George Weidenfeld je ne publierais pas ça.* »

● « LES LETTRES NOUVELLES », revue mensuelle éditée chez Julliard, paraîtront à partir du 1er mars sous forme d'hebdomadaire, quatre fois par mois.

Ce journal littéraire, qui compte tirer à 10.000 exemplaires, comprendra cinquante-huit pages sans photographie, sous une couverture jaune vif. Il sera composé de textes d'écrivains et d'articles sur la vie littéraire, les arts, le cinéma, le théâtre, la musique et conservera le style et le format d'une revue.

Maurice Nadeau restera directeur, Geneviève Serreau secrétaire de rédaction.

PASTERNAK
POÈTE d'AUJOURD'HUI
SEGHERS 540 F.

PASTERNAK
POÈTE d'AUJOURD'HUI
SEGHERS 540 F.

LES POSSÉDÉS

Contre-Expertise

● *Après avoir relu pour vous le roman de Dostoïevski,* **Robert Kanters** *a vu la pièce d'Albert Camus.*

UN épileptique et un paralytique général, un romancier russe et un philologue allemand, Dostoïevski et Nietzsche, ce sont les deux plus grands et plus lucides témoins de l'esprit et de la crise de l'esprit au XIXe siècle. Plus que Victor Hugo et que Dickens, plus que Hegel, Kierkegaard ou Marx, ils se tiennent, au péril de leur raison, sur la plus grande ligne de déchirure de la civilisation occidentale et chrétienne. Mieux, ils sont prophètes en même temps que témoins : ils ont senti nos abîmes s'ouvrir sous leurs pieds. C'est pourquoi, dans les meilleurs cas, la vulgarisation répétée des grandes œuvres de Dostoïevski — « Crime et châtiment », « L'Idiot », « Les Possédés », « L'Adolescent », « Les Frères Karamazov » — par le cinéma et par le théâtre, est beaucoup plus qu'une spéculation sur un nom illustre ou un titre connu : pour un Albert Camus, c'est un acte de reconnaissance envers un véritable père spirituel, en même temps que la transmission d'une sorte d'avertissement qui s'adresse encore à notre époque.

Dieu le Père romancier

Si nous reprenons aujourd'hui, pour nous en tenir à celui-là, le grand roman publié en 1871 et dont on traduit le titre russe par « Les Possédés », ou dans les éditions plus récentes, par « Les Démons », nous reconnaissons pourtant d'abord une œuvre du XIXe siècle. Un narrateur anonyme, ou presque, s'installe, il prend ses aises pendant 700 ou 800 pages, il bavarde, commente, fait des digressions, ébauche des croquis. Ni les préoccupations techniques qui seront celles de Joyce et de Proust, ni même celles de ses contemporains Flaubert et Zola ne l'atteignent : pour la narration, Dostoïevski est du côté de Dickens et d'Eugène Sue plus que du côté de Balzac.

Son chroniqueur raconte des scènes auxquelles il n'a pas assisté, donne des détails dont il n'a guère pu avoir connaissance ; il camoufle des faits passés de manière à nous laisser en haleine et à ménager un naïf « suspense » ; et, en même temps, il sonde les cœurs et les reins, il explique les pensées secrètes, il est le romancier-Dieu le père. Bien entendu, il adore les grandes scènes à faire, avec nombreux personnages, dialogues, coups de théâtre : c'est même en cela qu'il justifie à l'avance les adaptateurs.

Ce qu'il raconte au premier regard n'est pas beaucoup plus *moderne* que la manière de le raconter. C'est la chronique mondaine d'une petite ville russe vers 1871 : grandes dames et parasites, types locaux, petites querelles d'intérêts, projets matrimoniaux, fêtes de bienfaisance et bals de société, parlotes d'intellectuels de gauche ni plus vaines ni plus creuses qu'elles ne le sont d'habitude.

Pendant le premier tiers du roman, c'est assez amusant, mais honnêtement, c'est longuet : ce n'est même pas Dickens, c'est Jane Austen. Ce petit monde désuet et calfeutré est troublé par le retour au pays d'un jeune homme, Nicolas Vsevolodovitch Stavroguine, un beau ténébreux byronien. Fera-t-on son mariage avec Elisabeth Drozdov qui est folle de lui ? On passerait sur ses excentricités qui scandalisent pourtant les salons, on fermerait les yeux sur ce qui a transpiré de sa vie de débauche à Petersbourg et sur ses relations avec la femme en fuite d'un des personnages, Chatov ; on compterait pour rien la passion que ressent pour lui d'une sorte de demoiselle de compagnie, Dacha. Mais on finit par lui faire avouer son mariage secret avec une pauvresse, boiteuse, à demi-folle, que son ivrogne de frère bat comme plâtre, et cela, on ne peut l'oublier.

A cette agitation mondaine correspond, grâce aux intrigues d'un compagnon de Stavroguine, Pierre Stepanovitch Verkhovensky, une agitation sociale dans la petite ville travaillée par les idées nouvelles du socialisme

(Bernand)

CATHERINE SELLERS ET PIERRE VANECK DANS « LES POSSÉDÉS »
Nous sommes tous des étrangers.

et de l'athéisme, si bien que tout se termine par le scandale, l'émeute, l'assassinat, l'incendie et le suicide.

Psychanalyse sauvage

Nous sommes loin, on le voit, de l'aimable satire des mœurs provinciales. On est passé du banal au sanglant, le roman traditionnel éclate sous la poussée de forces presque primitives, la composition du livre qui paraissait maladroite cède la place à une puissante et originale orchestration des thèmes. Nous subissons progressivement et presque sans nous en apercevoir l'envoûtement d'un monde tumultueux, bouillonnant de passions cruelles, et nous ne pouvons plus faire de réserves. Les personnages eux-mêmes sont retournés comme des gants.

Il y a soixante ans, il y a quarante ans, il y a moins encore, pour les lecteurs et les critiques français, les personnages de Dostoïevski sont des étrangers incompréhensibles, des monstres, des névropathes. Et c'est toujours vrai, mais nous avons appris que nous aussi, nous sommes des névropathes, des monstres, des étrangers. Grâce à Freud surtout : au sens où Claudel parlait de « mystique à l'état sauvage » à propos de Rimbaud, Dostoïevski est un psychanalyste à l'état sauvage, et c'est son génie de psychologue qui pourrait suffire à sa gloire même s'il n'était pas doublé par une sorte d'inquiétant génie de visionnaire aussi bien sur le plan des affaires humaines que sur le plan des affaires divines.

Sur le plan des affaires humaines, tout au long du roman d'une part, nous entendons les échos et les grondements de l'agitation sociale du peuple russe vers 1870, d'autre part nous assistons à d'innombrables discussions idéologiques, politiques et sociales entre les personnages. Au moment des « Possédés », Dostoïevski et ses héros vivent dans une Russie où il y a dix ans à peine que le régime des terres a été transformé par l'organisation de *mir*, comme une sorte de kolkhoze avant la lettre, le régime des personnes par l'abolition du servage. Mais déjà, ce mouvement de réforme qui n'a satisfait personne semble interrompu, et la peur de l'autocratie policière enveloppe pour ainsi dire tout le roman.

Les noms qui reviennent dans les conversations des personnages sont d'abord ceux d'une sorte de socialisme idéaliste à la française : George Sand, Cabet, Fourier... Dostoïevski a été un homme de gauche, initié dès 1846, selon ses termes, « à toute la vérité du monde futur et renouvelé, à toute la sainteté de la future société communiste ». C'est même pour cela qu'il a été quatre ans bagnard en Sibérie, puis déporté. Mais s'il laisse ici la parole, à travers ses personnages, aux différents courants, du socialisme au nihilisme, ce qui l'emporte pour lui c'est une sorte de mysticisme prophétique de la sainte Russie socialiste. Il faut prendre au sérieux (comme le faisait Albert Camus en consacrant au chigalevisme un chapitre de « L'Homme révolté ») le terrible exposé de Chigalev l'égalitaire dont le système « partant de la liberté illimitée aboutit au despotisme illimité ». Il faut prendre au sérieux les nombreux couplets du slavophile sur la mission directrice, même pour l'Europe, de la Russie. Et l'on voit se profiler, parfois avec une netteté saisissante, l'ombre d'un messianisme russe qui, pour Dostoïevski, avait l'aspect d'un socialisme religieux et, pour nous, préfigure étrangement la « religion du socialisme ».

Un instant, un personnage songe à incarner ce messianisme en Stavroguine. Mais celui-ci est peut-être le moins politique des héros du livre. Son problème essentiel est d'un autre monde et d'un autre ordre.

Maria Chatov ; Maria Timopheievna Lebiadkine, la boiteuse ; Dacha ; Lisa ; Stavroguine, c'est d'abord l'homme à femmes, c'est Don Juan. Et comme le Don Juan de Molière, comme tout vrai Don Juan, au-delà de ses conquêtes féminines, sa grande affaire est avec Dieu. Toute sa conduite oscille perpétuellement entre le remords et le défi, et il tombe foudroyé par le regard de son témoin intérieur plus qu'il ne se suicide. La grande déchirure de la civilisation au XIXe siècle, pour reprendre une formule devenue banale, c'est la mort de Dieu. Nietzsche dit : « *Dieu est mort, vive le surhumain !* » Dostoïevski dit : « *Dieu est mort, vive le Christ !* »

Des porcs contre des démons

Cette contradiction, il la porte en lui-même :

> « *Je vous dirai de moi-même que je suis un enfant du siècle, un enfant de l'incroyance et du doute, jusqu'à présent et même (je le sais) jusqu'au tombeau. Quelles effrayantes tortures m'a coûtées et me coûte maintenant cette soif de croire, d'autant plus forte dans mon âme qu'il y a en moi plus d'arguments contraires !* », écrit-il dans une lettre

de 1854. Et cette contradiction, non seulement Stavroguine l'incarne, mais les autres personnages principaux en sont d'autres figures : Chatov parce qu'il croit au ciel, Kirilov parce qu'il n'y croit pas et veut cependant, par son suicide, se déifier dans le vide, et Verkhovensky, l'ironique, le nihiliste et le méchant, n'est ce qu'il est que parce qu'il sent surtout comme un défi cette contradiction que Stavroguine sent finalement surtout comme un remords.

« Les Possédés », « Les Démons » (1) : la traduction du titre importe moins que la référence au passage de l'Evangile selon saint Luc (VIII, 32-37) mise en épigraphe au livre : c'est la scène où le Christ fait passer dans des porcs les démons de ce possédé qui, depuis longtemps, allait tout nu et n'habitait pas dans une maison, mais dans les tombeaux. En élaborant une vision chrétienne du monde sans avoir lui-même retrouvé la foi, sinon comme une nécessité intellectuelle et sociale, Dostoïevski tente d'exorciser la Russie et l'humanité de leurs démons. Tout le roman, toute l'œuvre du romancier jusqu'à sa mort est une tentative d'exorcisme — et c'est un exorcisme imparfait.

C'est la vie même de l'œuvre pour nous, près d'un siècle après. La Russie n'a pas répondu comme il l'entendait à la vocation messianique qu'il voyait pour elle. Et l'humanité n'a pas trouvé ses porcs et n'a pas cessé d'habiter les tombeaux. Parce que la réinvention de Dieu et de l'amour est longue, difficile, sans cesse remise

(1) Editions en librairie : Gallimard (800 fr.), Hazan (1.200 fr.), Pléiade (3.000 fr.).

Vient de paraître
FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie française
Le Fils de l'Homme
"Les Cahiers verts"
690 fr
GRASSET

Oui Sang d'Espagne eut été un excellent Prix Goncourt
André Billy, Le Figaro
GEORGES GOVY
SANG D'ESPAGNE
un vol. : 900 Fr.
LIBRAIRIE ARTHEME FAYARD

en question et pourtant obsédante, « L'Homme en dehors », de M. Colin Wilson, comme « L'Homme révolté », de M. Albert Camus, sont explicitement des commentaires de Dostoïevski.

La pièce d'Albert Camus

En adaptant « Les Possédés », l'auteur des « Justes » et de « La Chute » ne s'écarte ni de sa ligne ni de l'actualité : il fait son pèlerinage aux sources.

Avec piété, avec dévotion. L'adaptation de M. Camus est admirable par son respect et son scrupule. Presque toutes les phrases sont éparses dans le roman : elles sont montées avec intelligence, avec fidélité, non seulement quant aux personnages et quant au sens général, mais quant à la tonalité affective. La mise en scène, le choix et la direction des acteurs, tout est fait avec la même intelligence et le même amour. Voilà du travail d'excellent homme de théâtre (2).

Il reste, bien entendu, que l'entreprise est absurde dans son principe, que la technique du théâtre et la technique du roman sont parfaitement incompatibles quand cela ne serait que du point de vue de cette « temporalité » dont on parle tant, ce qui explique que l'on a eu beau porter à la scène Balzac, Dickens, Zola, Tolstoï, Dostoïevski lui-même (chez Copeau, chez Gaston Baty) et Gide et Kafka, cela n'a jamais ajouté une œuvre marquante à la littérature théâtrale. La pièce est une image du roman, un peu comme une reproduction dans un « musée imaginaire » est une image d'une peinture ou d'une sculpture : elle en donne une connaissance malgré tout imparfaite, une sensation malgré tout approximative.

M. Albert Camus, par exemple, ne peut guère mener de front plusieurs actions ou plusieurs desseins: la comédie de mœurs s'efface plus vite et plus complètement que dans le roman, les scènes significatives ne sont plus prises dans la masse du tissu romanesque, mais montées et isolées, le rythme un peu trop lent au second acte devient précipité et saccadé au troisième, parce que le roman se venge et oblige la pièce à aller grand train pour le rattraper.

M. Pierre Vaneck est un bon Stavroguine, mais un peu trop tendre, un peu trop vite douloureux, sans la nuance de sarcasme et de défi qu'il y a aussi dans le personnage. Pour le spectateur, Kirilov risque de paraître un fou, Verkhovensky un traître non par la faute de M. Mottet ou de M. Bouquet, mais par la faute de l'optique théâtrale. De même les quatre rôles de jeunes femmes, dont trois au moins vivent simultanément tout au long du roman, sont ramenés ici à une scène principale chacun, plus quelques apparitions.

Au total, il est difficile à celui qui vient de relire le roman de porter un jugement équitable sur la pièce et de présumer son effet sur les spectateurs : je crois cependant le spectacle beau et fort et la partie gagnée dans une large mesure.

(2) Théâtre Antoine.

THÉATRE

Pièces détachées

Amour tendre, humour triste, etc.

A côté de la grande machine de M. Camus, les quatre autres nouveautés de la semaine n'en ont que davantage un air de « pièces détachées ».

Tchin-Tchin

La meilleure, et de loin, c'est « Tchin-Tchin » (3) de M. François Billetdoux. Quatre petits actes, onze petites « séquences » pour nous montrer deux personnages qui essaient de se consoler ensemble de leurs amours déçues. Ils noient leurs chagrins dans le whisky, puis dans le cognac, dans le rhum, dans le gros rouge à mesure qu'ils titubent de plus en plus bas. Ils ont l'ivresse rose, puis grise, puis noire, et la pièce change de couleur en même temps, passant de l'humour triste à la tendresse désespérée. Il faut beaucoup de sûreté dans la démarche pour bien écrire comme pour bien jouer une scène d'ivrognerie. Cette sûreté, M. Billetdoux auteur la possède. Et M. Billetdoux comédien et sa partenaire, Mme Katharina Renn, ont raison de ne pas jouer comme des acteurs, mais comme des amateurs — des amateurs inspirés.

Les trois chapeaux claque

C'est aussi une histoire d'amour un peu triste et d'humour qui sonne volontairement faux que « Les trois chapeaux claque » (4) de M. Miguel Mihura. C'est une longue pochade : un fiancé naïf, la veille de ses noces, passe la nuit dans une auberge espagnole qui fait mentir le dicton : il y trouve plus qu'il n'y apporte, il est entraîné par une bande de comédiens et d'artistes de cirque un peu filous, et il faut le chant du coq et la voix de l'hôtelier pour dissiper ces prestiges et renvoyer le fiancé à la fiancée invisible. C'est un peu fou, assez joli : un sujet de court métrage savoureux étiré pour en faire un grand film. Cela passe mal malgré la virtuosité de l'interprétation (Judith Magre, Olivier Hussenot, R.-J. Chauffard, Jean Toulout).

(3) Poche, Montparnasse.
(4) Alliance Française.

Le Dessous des cartes

M. André Gillois a voulu écrire une pièce droite, honnête, sur les rapports des deux communautés en Tunisie en 1952, et il nous fait entendre beaucoup de choses vraies et utiles dans ce « Dessous des cartes » (5). Malheureusement, quand on imagine au départ la rencontre d'un jeune et beau Tunisien, qui est devenu en secret le chef des fellagha, avec une jeune Française, son amie d'enfance, sa tendre amie, devenue elle-même journaliste mondain et indicatrice de police sur les bords, il est bien évident qu'on naviguera toute la soirée entre le conventionnel et l'absurde. M. Gillois est bon navigateur, M. Pierre Tabard bon comédien, il y a des moments astucieux comme dans une pièce policière, mais était-il nécessaire de faire sur des problèmes nouveaux une vieille pièce ?

Le Jeune Homme en habit

Quant au « Jeune Homme en habit » (6), il ne faut pas le confondre avec son aîné, « L'Homme en habit », « *cet élégant gentilhomme avec cape, canne à pommeau d'ivoire et sur son gilet un papillon en tissu bleu* », dans l'admirable chanson dont Colette Renard fait une sorte de complainte funèbre pour le suicide de Fantômas. Celui de M. Armand Lanoux est un bon jeune homme qui a un peu trop de lectures, qui se laisse piéger par le diable de Faust, la mandragore-peau de chagrin, le fantastique de Nerval ou de Mac Orlan et qui finit par nous annoncer son intention d'aller travailler chez Renault. M. Armand Lanoux jongle adroitement avec ces thèmes un peu trop littéraires : il lui manque l'absurdité tranquille de la chanson. Ce n'est jamais sot : mais ce n'est jamais nécessaire. M. Gérard Blain est sympathique.

R. K.

(5) Hébertot.
(6) Théâtre du Tertre.

(Agip)

ALFRED HITCHCOCK
Il faut toujours courir plus vite.

A partir du 6 février
COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
PAUL MEURISSE
dans
l'Hurluberlu
de JEAN ANOUILH

ENTRETIEN

Avec Alfred Hitchcock

Si je tournais « Cendrillon », on chercherait le cadavre.

Cher Monsieur Hitchcock,

NOUS avons vu, enfin, « Vertigo », et nous regrettons de ne pas savoir l'anglais, car il nous est difficile de vous exprimer ce que nous ressentons. Les critiques ont déjà dit que « Vertigo » était un grand film et c'est vrai. Mais nous, qui avions déjà vécu dans l'intimité de ces personnages qui, à l'écran, s'appellent Kim Novak et James Stewart, nous avons découvert, avec une réelle émotion, qu'ils traduisaient nos rêves — et certainement les vôtres — avec une puissance, une vérité, une poésie admirables. Ce qui nous a touchés, c'est, plus profondément, la féerie de vos images et, en particulier, ce baiser bouleversant, à la fin, quand l'homme obsédé retrouve la femme qui le hantait ; tout votre film nous montre nos paradis perdus, baignant dans des couleurs qui sont celles et uniquement celles d'un impossible bonheur. Il y a dans votre film une sensualité retenue, il y a dans les yeux de Stewart une candeur enfantine qui nous donne la poignante nostalgie de nos jeunes années. Autant notre roman était crispé et malheureux, autant votre film est tendre et juvénile.

Ainsi s'expriment Boileau et Narcejac, deux messieurs très calmes qui, à leurs moments perdus, s'amusent à écrire des histoires affreuses et terrifiantes comme « Les Diaboliques » et « Les Louves », que Clouzot et Saslavski ont portées à l'écran, et comme ce « D'entre les morts » qu'Alfred Hitchcock a adapté sous le titre de « Vertigo » (traduit en français « Sueurs froides »). (*Voir la critique de Denis Vincent, page 32.*)

Dans le salon « Marie-Antoinette » de son hôtel, choisi par Hitchcock, « *parce qu'il y a du suspense dans la vie de cette femme-là* », le plus pince-sans-rire des réalisateurs (soixante ans, quarante-cinq films) a

→

Cabarets Dancings
CLUB CH. ÉLYSÉES Orch. O. CALLE et BOB MARTIN
Thé t. l. jours, Soir. mercr., jeudi, vendr., sam., dim.
MIMI PINSON DANCING 79, Champs-Elysées
le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière
ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens
LE SHAKO 3, rue Vernet, Bal. 22-04 Francis LINEL
Restaurants
LIDO ÉLY. 11-61 LIDO ÉLY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "PRESTIGE" de P. Louis-Guérin & Frakey
MOCAMBO RENATO ★★★ 12, rue Marignan ELY. 58-64 Diner-Spectacle et sa formation typique

répondu aux questions de « L'Express ».

L'Express. — Si vous n'étiez pas cinéaste, qu'aimeriez-vous être ?

HITCHCOCK. — Avocat. C'est le même métier.

L'Express. — Quels sont les cinéastes que vous admirez le plus ?

HITCHCOCK. — Je ne vais jamais au cinéma.

L'Express. — Quels sont les hommes ou les œuvres, en dehors du cinéma, qui vous ont marqué le plus ?

HITCHCOCK. — John Buckland, gouverneur du Canada, champion de la littérature policière britannique, auteur des « Trente-neuf marches ».

L'Express. — Quels sont, dans l'histoire, ou la fiction, vos héros préférés ?

HITCHCOCK. — De Gaulle et les gangsters. Sérieusement, je n'aime pas les héros.

L'Express. — Quelle est la date historique qui vous paraît la plus importante ?

HITCHCOCK. — Le 2 décembre 1926. C'est la date de mon mariage.

L'Express. — Pourquoi faites-vous du cinéma ?

HITCHCOCK. — Parce que tous les hommes devraient faire ce qu'ils font le mieux. Parce que ce qui les amuse le mieux devrait être leur métier.

L'Express. — Quel est l'événement le plus important de votre vie de cinéaste ?

HITCHCOCK. — Mon troisième film. Lorsqu'il a été fini, personne n'en a voulu. Il est sorti quand même et il a été l'un des plus gros succès de l'année 1926. Après, j'ai été persuadé de mon bon goût.

L'Express. — Quel est, parmi les films que vous avez faits, celui que vous préférez ?

HITCHCOCK. — « L'Ombre d'un doute ». C'est le seul film où j'ai pu accorder une place à la description des caractères. Généralement, dans les films policiers, où il faut d'abord créer une atmosphère, on n'a pas le temps de s'intéresser aux caractères.

L'Express. — Le cinéma peut-il et doit-il apprendre quelque chose au public ?

HITCHCOCK. — Il doit lui apporter une bonne soirée. Pour le reste, cela dépend du nom du professeur qu'ils ont eu avant d'entrer au cinéma.

L'Express. — Que souhaitez-vous apprendre à votre public ?

HITCHCOCK. — Je ne souhaite que jouer avec ses sentiments. Le public veut toujours prévoir ce qui va se passer. Moi, je dois prévoir ce qu'il va prévoir et déjouer ses plans. C'est à qui courra le plus vite. Il faut que je devance le public.

L'Express. — Avez-vous envie de faire un jour un film non policier, sans suspense ?

HITCHCOCK. — Impossible. Si je tournais « Cendrillon », le public chercherait le cadavre.

L'Express. — Pensez-vous qu'un metteur en scène de cinéma peut réaliser n'importe quel genre de films ou qu'il doit se spécialiser ?

HITCHCOCK. — Un bon metteur en scène peut faire n'importe quoi. Il peut prendre un best-seller, le tourner et recevoir l'Oscar. Mais qui sera l'auteur ? Tout dépend si le metteur en scène est un artisan ou un génie créateur. Un bon artisan peut tout faire.

L'Express. — Pouvez-vous travailler en collaboration sur un film avec d'autres personnes ou pensez-vous qu'un film doit être l'œuvre d'une seule personne ?

HITCHCOCK. — Le scénario est la partie la plus importante d'un film et je le surveille dans les moindres détails. Collaborer à ce moment-là est impossible. On peut prendre une idée, un point de départ, mais la conception d'un film est personnelle. A partir du moment où je tourne, le film ne m'intéresse plus. Je dis au début à l'opérateur et aux acteurs ce que je souhaite et je dors. Je me réveille au montage. Cela aussi est très important.

L'Express. — Dans quelle mesure un cinéaste peut-il échapper aux impératifs commerciaux ?

HITCHCOCK. — Il pourra y échapper lorsqu'un film ne coûtera pas plus cher qu'un crayon et une feuille de papier.

L'Express. — Est-il possible de réaliser un bon film, même d'après un mauvais scénario ?

HITCHCOCK. — Pas un très mauvais scénario. Mais un quelconque, oui. On peut avoir du style, on peut créer une ambiance, montrer une bonne technique même avec une histoire anodine.

L'Express. — Les progrès techniques (couleur, cinémascope) offrent-ils des moyens supplémentaires au cinéaste ?

HITCHCOCK. — Non, la seule chose importante, techniquement, au cinéma, c'est le montage.

L'Express. — Croyez-vous en l'avenir de l'homme ?

HITCHCOCK. — Jusqu'en 1970.

L'Express. — Comment trouvez-vous Paris en ce moment ?

HITCHCOCK. — Froid. J'ai été une fois au cinéma ici pour voir « Les Amants », mais je dois être un eunuque. Je n'ai rien compris.

KIM NOVAK DANS « SUEURS FROIDES » *Saisie de vertige.*

CINÉMA

Nous avons vu pour vous

● ***Une femme séduisante, des volcans en éruption, des guerres ennuyeuses.***

DURE semaine pour les critiques parisiens. Six nouveaux films que les impertinents pourraient être tentés de résumer en une seule histoire : un homme brave et bon déteste la guerre, même celle du XVIII[e] siècle (« Les Enfants perdus »), mais il la fait tout de même (« Les Nus et les Morts »). En temps de paix, il se complique l'existence en menant de front deux ménages (« M. Pennypacker »), mais saisi de vertige (« Sueurs froides ») lorsqu'il se penche sur les volcans (« Rendez-vous avec le diable »), il prend la mer (« Le Vent se lève ») et...

Mais soyons sérieux.

● Sueurs froides

C'est d'Alfred Hitchcock (dont on peut lire ci-dessus la savoureuse interview qu'il a accordée à Michèle Manceaux) que nous attendions le meilleur.

Légère déception : la tension, le suspense, le meurtre, le mystérieux assassin, les rebondissements policiers, tout y est. Sauf l'humour habituel de Hitchcock.

Comme vous irez tout de même voir le film, nous nous garderons de vous en raconter l'histoire, tirée d'un roman de Boileau et Narcejac. Deux conseils seulement : arrivez à l'heure, et lorsque vous aurez le sentiment que le film est terminé et que vous avez un peu perdu votre soirée, ne vous levez pas : c'est le moment où le film commence. Car il est le moins bien construit des films de Hitchcock.

Admirablement dirigée, Kim Novak est la séduction même, et les rues de San Francisco ont un charme, une animation mélancolique qui surprendront ceux qui ne connaissent l'Amérique qu'à travers les westerns et les comédies new-yorkaises.

D. V.

(Lord Byron, Elysées-Cinéma, Paramount.)

● Les Rendez-vous du diable

Passons aux volcans.

Haroun Tazieff, Slave de naissance, Belge d'adoption, ingénieur géologue de profession et vulcanologue par vocation, a fait un voyage de deux ans autour du monde pour se rendre à tous les « Rendez-vous du diable ». Du Japon au Mexique, du Tanganyika au Guatemala, de Java aux Açores, Haroun Tazieff, armé de caméras et accompagné d'un ami peintre paysagiste, a exploré le cratère des volcans les plus féroces de notre globe. Les volcans ont tué des centaines de milliers d'êtres humains depuis l'éruption originelle qui emprisonna le magma incandescent sous une pellicule solide dérisoire (40 à 50 km d'épaisseur). Cette croûte s'appelle la Terre. De temps en temps, elle craque : c'est une éruption.

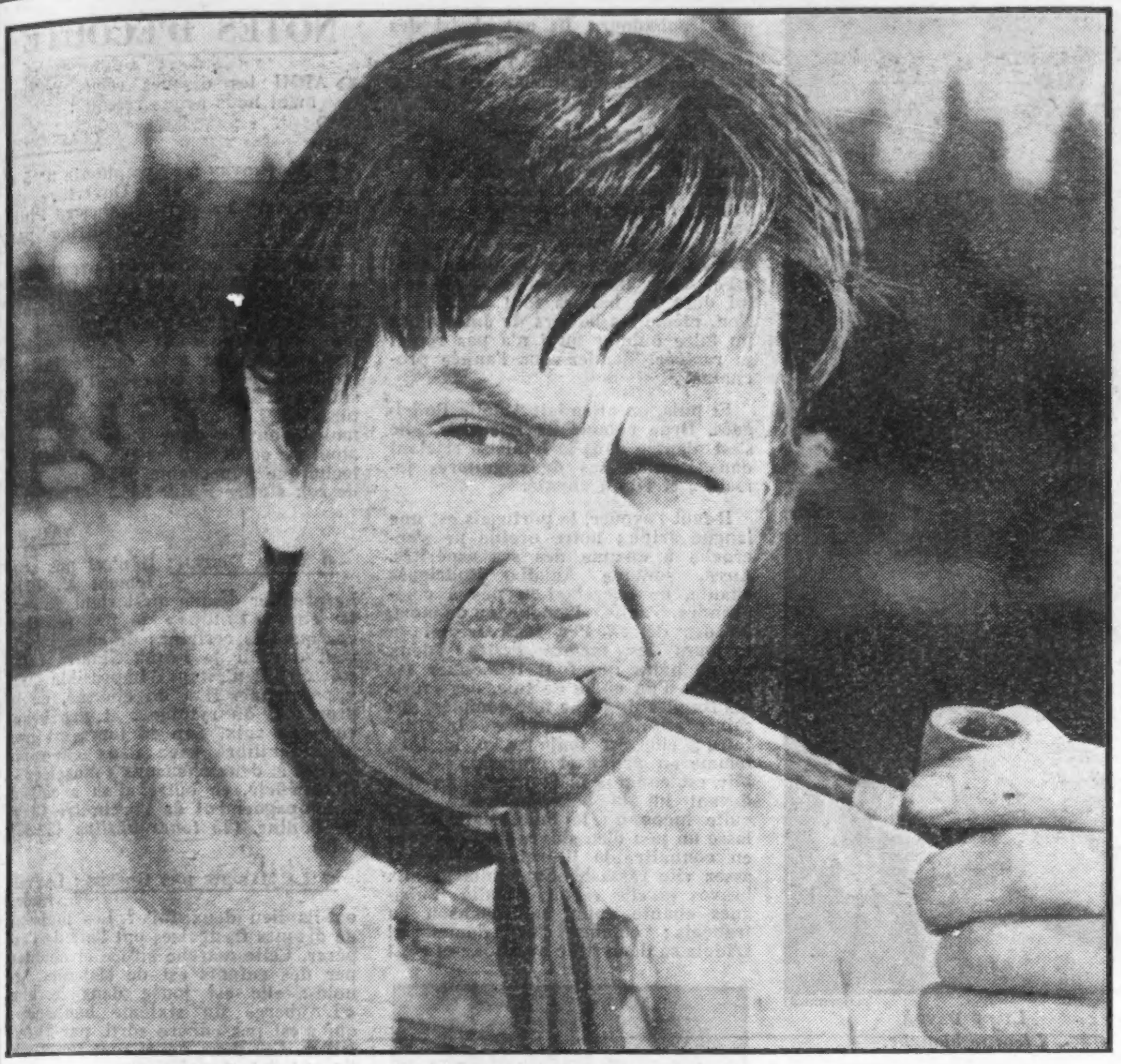
Tous les volcans ont des noms barbares : au passage, on retient le Kilimandjaro (à cause de Hemingway) ou le Stromboli (à cause de Rossellini) ; les autres, on les regarde. Et c'est la vision de toutes les plaies de la terre : craquelures, boursouflures, verrues, abcès hideux qui crèvent dans des gargouillements d'Apocalypse ; les couleurs sont à l'échelle de ce délire : vert poison, rouge sang, gris de mort ; des nuages de cendres se gonflent en champignons atomiques.

Le spectacle est toujours beau, mais parfois un peu lassant : ça n'est pas

PORTO
BARROS
OPORTO

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 9	20 h.	LE CHEVALIER A LA ROSE	*Mercr. 11*	20 h. 30	CIBOULETTE
Mercr. 11	20 h. 45	SPECTACLE DE BALLETS ROMEO ET JULIETTE SUITE EN BLANC	*Jeudi 12*	20 h. 45	MADAME BUTTERFLY
			Vendr. 13	21 h.	SPECTACLE DE BALLETS
Vendr. 13	20 h.	LE BAL MASQUE	*Samedi 14*	20 h. 30	CARMEN
Samedi 14	20 h.	AIDA	*Dim. 15*	14 h. 30	LAKME
Dim. 15	20 h. 30	L'ATLANTIDE	*Dim. 15*	20 h. 30	MIREILLE



STANISLAW FISER DANS « LES ENFANTS PERDUS ».
Rempli de dégoût.

la faute d'Haroun Tazieff si, avant de parvenir au cratère, il faut se résigner à la lente ascension d'une montagne désolée, aux herbes rares, aux neiges souillées de cendres...

Le commentaire de Paul Guimard et R.-M. Arlaud est adroit ; il ne se laisse aller ni à la débauche de termes techniques, ni à la tentation du lyrisme échevelé. La musique est idoine, avec — petite concession — la « Chevauchée des Walkyries »...

(*Normandie, Rex, Moulin-Rouge.*)

D. H.

Les Enfants perdus

« Les Enfants perdus », c'est ce film tchèque de Milos Makovec, dont l'action se situe en Bohême au XVIII[e] siècle et qui connut un sérieux succès d'estime lors de sa présentation au Festival de Cannes en 1957.

Nous n'y avons pas trouvé, et nous le regrettons, ce que d'autres y ont vu. Et comme l'émotion ne se commande pas, il faut bien confesser ce que nous avons vu : trois soldats, comme dans les chansons, s'en reviennent de guerre, une guerre que les Prussiens ont gagnée. Ils sont las, écœurés et marchent à travers la campagne, lentement, très lentement, au rythme même du film. Tout autour, le champ de bataille et ses cadavres, ses chevaux morts qui pourrissent, ses horreurs.

Mais dans la cervelle pré-progressiste de ces trois braves soldats commence à germer une idée qu'ils se mettent à phraser d'abondance : pourquoi la guerre ? Pour qui nous battons-nous ? Qui sommes-nous ? Que protégeons-nous ? Ce dégoût de la guerre, ce doit être le commencement de l'amour de la paix. Malheureusement, au moment où les trois « héros fatigués » retrouvent la ferme de leur enfance et de la paix première, les Prussiens attaquent et les voilà rejetés dans la guerre malgré qu'ils en aient : il leur faut bien protéger la fuite de la fermière, et du fermier, et de l'enfant. Le dégoût aux lèvres, le fusil à la main, les trois très braves soldats se font tuer à cette fin.

Tout cela est lent, lourd, de style et d'images, naïf, prêcheur et commenté selon les fort louables consignes du mouvement mondial pour la paix entre les peuples, semble-t-il.

Lorsqu'un film de ce genre n'emporte pas l'adhésion spontanée, lorsqu'un tel sujet ne fait pas vibrer le cœur, c'est — que ses admirateurs nous en excusent — qu'il est raté.

(*Pagode.*)

S. O.

Les Nus et les Morts

C'est encore de la guerre que traite Raoul Walsh dans « Les Nus et les Morts », film réalisé d'après le roman écrit en 1948 par Norman Mailer et qui remporta le prix Pullitzer.

Le livre était bon. Mieux. C'est l'un des deux ou trois grands romans consacrés à la dernière guerre.

Emasculé par Raoul Walsh, il reste... ceci :

Une petite île dans le Pacifique, en 1943. D'un côté, les Japonais — jaunes, sournois et le casque fleuri ; de l'autre, les Américains, transpirant et rêvant de pin-up étincelantes. On discourt beaucoup sur la crainte de la puissance et la puissance de la crainte. Les soldats lancent des grenades, tuent des Japonais, s'enivrent avec application. Le méchant sergent, bien joué par Aldo Ray, sera puni ; le gentil lieutenant, falotement campé par Cliff Robertson, sera récompensé : une blessure et plein de médailles ; le vieux général « qui voulait que ses hommes aient encore plus peur de lui que de l'ennemi » verra ses vigoureuses théories chanceler et la conclusion s'imposera : la guerre est stupide, (*bis*) « il y a dans chaque homme une flamme d'essence divine que rien ne saurait éteindre ». Rien... si ce n'est le morne ennui que dégage « Les Nus et les Morts ».

(*Paris, Berlitz, Wepler-Pathé.*)

D. H.

Quant à « L'Etrange M. Pennypacker » et au « Vent se lève », comme il n'est pas nécessaire de s'y précipiter dès cette semaine, nous vous en reparlerons.

TÉLÉVISION

La réforme du Journal télévisé

Il faudrait plus de moyens, dit Emmanuel Berl.

LA Télévision réforme son journal et fait bien. Elle a choisi pour rédacteur en chef Jacques Sallebert, c'est un bon choix : il a compris que les éditions successives du journal ne devaient pas être identiques, celles des grands quotidiens diffèrent. Le bon sens veut qu'on ne répète pas purement et simplement à minuit ce qu'on a dit à 13 heures.

Le Journal télévisé semblait craindre les dialogues ; Jacques Sallebert estime que deux personnes qui commentent un événement fournissent à l'écran une image valable autant que les autres : l'exemple de « Lectures pour tous » le prouve bien. Les réformes semblent donc raisonnables et judicieuses. En fait, néanmoins, le journal ne s'est pas sensiblement amélioré.

Pourquoi ? C'est d'abord qu'il dispose de moyens insuffisants. « Cinq colonnes à la une » a ouvert sur ses possibilités de vastes perspectives et fait d'autant mieux mesurer combien on est encore éloigné du but. Il faudrait que la T.V. joue mieux de ses relais, de ses camions. Jean Nohain a montré avec « La Vie qui va » ce que les stations de province pouvaient donner au journal. Cette leçon aussi peut être retenue.

D'autre part, le journal doit grouper tout ce qui est du ressort de l'information et du reportage. La démarcation entre ce secteur et celui de la Télévision productrice de spectacles gagnerait à être plus nette. « A la recherche des Français », « Liberté de l'esprit » devraient être liés au journal qu'ils prolongent. Et les émissions de variétés devraient constituer un ensemble plus cohérent : « Télé-Match » et « Gros lot » font évidemment double emploi. Enfin, il faut le dire, quoique ce soit désagréable, on ne peut pas éviter que les personnes qui défilent à l'écran deviennent par là même des acteurs. Il n'est pas nécessaire qu'elles soient belles, mais il est nécessaire que leur physique convienne à leurs rôles. Ce n'est pas toujours le cas. Bien des textes gagneraient à ne pas être dits par ceux qui les rédigent. Je peux fournir à Carmen Tessier un écho ou un jeu, je ne peux pas jouer les Commères. Problème de direction ? Problème d'argent ? Les deux, sans doute. La T.V. est pleine de Maîtres Jacques, mais les bons cuisiniers ne sont pas les bons cochers. La T.V. semble tantôt riche et tantôt miséreuse, besogneuse. On se demande pourquoi. Elle se permet des fautes de programmes qu'aucun journal du monde ne tolérerait : par exemple une série d'émissions - concours consécutives. On espère qu'en mettant de l'ordre dans son Journal, la T.V. sera naturellement conduite à en mettre dans sa maison.

E. BERL.

T.V. Bref

- EXPÉRIENCE ENCORE JAMAIS TENTÉE : la T.V. réalise, depuis quelques jours, dans ses studios des Buttes-Chaumont, un film qui sera commercialisé après son passage au petit écran. Titre : « Le Testament du docteur Cordelier ». Principaux acteurs : Jean-Louis Barrault, Teddy Bilis, Michel Vitold, Jean Topart, Metteur en scène : Jean Renoir, entouré d'une équipe technique de la Télévision, dont le réalisateur Yves-André Hubert, qui sera l'assistant de Renoir. Coût : 61 millions.

  Ce film original sera basé sur les principes théoriques suivants : trouver une formule de « compromis » entre l'écran de télévision et l'écran d'une salle ; réaliser le scénario dans les conditions du « direct » en télévision : neuf jours de tournage en extérieurs seulement sont prévus ; raconter une histoire aussi peu « cinéma » que possible.

- QUATRE SPÉCIALISTES : Henri Carrier, réalisateur ; Claude Thomas, commentateur ; Gilbert Larriaga, caméraman, et Giaccobi, preneur de son, ont passé quatre jours au Zambèze auprès des ingénieurs et des ouvriers français qui construisent un gigantesque barrage dans la colonie britannique d'Afrique du Sud, et en ont rapporté le reportage qui sera présenté le 6 février dans le deuxième numéro de « Cinq colonnes à la une ».

- DES IMAGES DE LA TÉLÉVISION RUSSE sont captées depuis quelque temps en Norvège. Ce fait n'est pas nouveau: Alger peut quelquefois capter les émissions métropolitaines par le relais de Marseille. On a même pu photographier sur un récepteur du Cap, en Afrique du Sud, des images de la Télévision française. Seul inconvénient : ce « miracle » est très irrégulier et entièrement inexpliqué. Il intrigue depuis des années les techniciens, dont certains pensent qu'il pourra être éclairci lorsque les phénomènes de l'atmosphère et de la stratosphère seront mieux connus.

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
J'AI LE DROIT DE VIVRE
de FRITZ LANG (v. o.)
avec Henry FONDA, Sylvia SYDNEY
En première partie : GUERNICA
d'Alain RESNAIS

STUDIO 43 - PRO. 63-40
« A NOUS LA LIBERTE »
Film de RENE CLAIR
Etudiants : 150 fr.

NOUVEAUTES
Samedi Première
LES CHOUTES
de Barillet et Gredy

STUDIO DES URSULINES
10, rue des Ursulines - ODE. 39-19
IL GRIDO (LE CRI)
SEUL A PARIS

AGRICULTEURS - 8, rue d'Athènes (9e)
Prolongation de 15 jours
DIES IRÆ JOUR DE COLERE
De Carl Th. Dreyer v. o.

CINEMA D'ESSAI CAUMARTIN
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
LA VEUVE
THE WIDOW
Une œuvre insolite de
LEWIS MILESTONE
Parlant anglais - Sous-titres français

OPÉRA

« La Dame à la Licorne »

● *Une jolie bête, un Cocteau sage.*

IL fut un temps où Cocteau faisait frémir le Tout-Paris par ses extravagances ; il soutenait alors les peintres d'avant-garde et les jeunes musiciens du Groupe des Six. Mais Cocteau est maintenant devenu un académicien soucieux des traditions ; puisqu'on lui demande l'argument d'un ballet, il s'inspire d'une fameuse tapisserie du XV[e] siècle que l'on peut admirer au musée de Cluny : « La Dame à la Licorne » ; quant à la partition musicale, il la confie à un compositeur dont les audaces n'ont jamais effrayé les oreilles timides, le savant spécialiste des questions médiévales et directeur de l'Institut de Musicologie, Jacques Chailley.

Nous assistons tout d'abord aux scènes très touchantes entre la Dame et la Licorne, celle-ci nourrissant celle-là, car il est dit que la Licorne ne peut recevoir sa nourriture que de la main d'une vierge. Mais cette entente idyllique est brusquement troublée par l'arrivée du Chevalier, caracolant sur « une bête fabuleuse ». Le charme est rompu : dans le miroir tendu par la Dame, la Licorne ne voit plus son propre visage, mais celui de l'homme ; elle n'accepte plus la nourriture offerte par la Dame, et succombe bientôt. Après le départ du Chevalier, la Dame reste seule avec son seul désir : la mort dans la paix éternelle. »

Une entreprise modeste

Devant ce sujet, le rôle du musicien était délicat ; devait-il opter pour une musique résolument moderne ou, au contraire, retrouver le style médiéval ? La première solution aurait entraîné un décalage, suggéré d'ailleurs par la présence sur la scène de trois instrumentistes « en habit » ; mais c'est la seconde formule qui fut choisie par Jacques Chailley et il faut dire que sa partition reste parfaitement adaptée à l'esprit du spectacle.

La chorégraphie de Heinz Rosen n'appelle ni de sévères réserves, ni un enthousiasme délirant ; elle occupe une place modeste et cherche à se faire oublier ; pourtant elle fut servie par trois artistes exceptionnels : Liane Daydé, Claude Bessy et Michel Renault, une licorne naïve et gracieuse, une dame tout aussi gracieuse mais moins naïve et un chevalier à l'allure superbe. Enfin, les décors et les costumes dus à Jean Cocteau sont fort joliment réalisés.

Bref, « La Dame à la Licorne » ne saurait être considéré comme un événement chorégraphique de première grandeur. La publicité dont est entouré chaque fait et geste de Jean Cocteau a pu provoquer, par réaction, une certaine déception devant la modestie de l'entreprise. Le spectacle est cependant agréable ; il sera porté à l'actif de l'Opéra.

CLAUDE SAMUEL.

(Bernand)

LIANE DAYDÉ
Licorne blanche.

CONCERTS

Deux jeunes pianistes

● *Yankoff : puissant et courageux ; Brunhoff : sensible et poétique.*

CHAQUE semaine, les concerts parisiens offrent leur moisson de jeunes pianistes. Un public d'amis remplit — plus ou moins — la salle ; les critiques sont également à l'affût ; lequel sera Cortot... ou Rubinstein ?

Ces dernières soirées nous ont permis d'entendre deux jeunes virtuoses qui ont déjà passé le cap des premiers débuts. C'est notamment le cas de Ventsislav Yankoff qui, depuis plusieurs années, après avoir remporté le Grand Prix du Concours Marguerite Long- Jacques Thibaud, a connu de nombreux succès à Paris et ailleurs. Il ne semble pas qu'il se soit présenté à son dernier concert dans sa meilleure forme ; il a interprété courageusement des œuvres redoutables telles que l' « Opus III » de Beethoven et les « Tableaux d'une Exposition » de Moussorgsky ; son jeu est puissant, expressif et sensible ; cependant, sa tranquille assurance n'a pas dissimulé un style nerveux et quelquefois légèrement heurté.

Tandis que Ventsislav Yankoff devait se contenter de l'assistance relativement réduite de la salle Gaveau, le jeune Thierry de Brunhoff, qui a donné, jeudi dernier, son second concert à Paris, a totalement rempli le théâtre des Champs-Elysées.

Mais l'amitié est parfois périlleuse et les « dix-huit cents amis » de Thierry de Brunhoff n'étaient peut-être pas tous armés des meilleures intentions... Or, dès que la salle fut plongée dans la plus totale obscurité, que Thierry de Brunhoff eut attaqué la « 6[e] Suite anglaise » de Bach, aucun doute ne fut plus permis ; le grand garçon blond et souriant avait laissé la place à un artiste authentique ; comment résister à cette souplesse de la ligne, à cette poésie de chaque son ? Une sensibilité sans cesse contrôlée ; bref, un miracle d'équilibre.

Tel était Bach, tel fut Chopin. Cependant, la seconde partie du programme nous a réservé quelques déceptions. Il est regrettable que Thierry de Brunhoff n'ait pas témoigné plus de puissance et de concentration dans les « Variations sur un thème de Schumann » de Brahms et la « 7[e] Sonate » de Prokofiev. Nous en accuserons davantage son tempérament que sa technique. D'ailleurs, si le premier mouvement de la « Sonate » de Prokofiev est resté trop confidentiel, le finale fut animé d'un magnifique dynamisme.

C. S.

VARIÉTÉS

Amalia Rodriguès

● *A l'Olympia, mieux vaut ne pas comprendre le portugais.*

DES « Trois Ménestrels », on n'attendait rien ; on pressentait un trio pour patronage. Ils ont très agréablement surpris. Plus souvent bouffons que troubadours, ils ont choisi des chansons d'une friponnerie assez facile (« La Bourrée », « Le Mois des maris »), mais leur numéro est précis, efficace.

De René-Louis Lafforgue, on attendait beaucoup. Il a déçu. Son second souffle lui a manqué. Egrillard et gigotant, il a présenté ses œuvres nouvelles ; ce qui était poétique est devenu mièvre, ce qui était populaire a paru vulgaire. René-Louis Lafforgue croyait bien regagner la partie avec « Fais-nous danser, Julie la Rousse, toi dont les baisers font oublier... » Non, même les baisers de Julie n'ont pu faire oublier qu'il n'a pas réussi sa rentrée. Rendez-vous l'année prochaine.

Et puis, on attendait Amalia Rodriguès. Drue comme un iris noir, elle s'est plantée dans la lumière, rejetant dans l'ombre ses deux guitares jumelles, et elle a chanté.

Il faut l'avouer, le portugais est une langue aride ; notre oreille ne s'accroche à aucune des ses aspérités. Aussi, lorsque Amalia Rodriguès chante, ne cherche-t-on pas à comprendre. S'agit-il d'amour, ou de mort, ou des deux ? Peu importe, elle a toujours les mêmes gestes : deux mains pâles qui font frissonner les franges d'un châle de soie, des sourires timides de jeune fille comblée, des saluts esquissés, un visage incantatoire ; elle est toujours, à la fois, femme en prière et muezzin. Le public est conquis et respectueux ; il a devant lui la belle prêtresse d'un culte inconnu : le fado. Mais on se lasse un peu d'en suivre les rites sans en connaître la liturgie et l'on est assez vite rassasié. En hommage aux bravos qu'elle reçoit, Amalia Rodriguès chante enfin une chanson en français ; comme c'est dommage ! L'idole se démystifie aussitôt... et c'est alors que l'on se sent heureux de ne pas comprendre le portugais.

AMALIA RODRIGUÈS
Iris noir.

Voici les derniers enregistrements d'Amalia Rodriguès :

— « Dix fados » : 33 tours Ducretet-Thomson 260 V 107.

— « Amalia Rodriguès chante en espagnol » : 45 tours Ducretet-Thomson 460 V 431.

— « Amalia Rodriguès à Alfama » : 45 tours Ducretet-Thomson 460 V 430.

DANIELE HEYMANN.

NOTES D'ÉCOUTE

PARMI les disques reçus récemment nous avons retenu :

CLASSIQUES

● BEETHOVEN : « Symphonie n° 5 », et « Ouverture de Léonore n° 3 » par l'Orchestre Philharmonique de Berlin dirigé par André Cluytens.

A la tête d'un des plus prestigieux orchestres du monde, André Cluytens nous offre une traduction saisissante de la « 5[e] Symphonie » ; noblesse et grandeur sont associées à l'expression poétique. Quant à la qualité instrumentale, seul le nom de l'orchestre suffit à la laisser deviner. L' « Ouverture de Léonore » est, par contre, moins convaincante. Mais le dernier atout de ce disque est une réalisation technique impeccable. (33 *tours Voix de son Maître* FALP 565.)

VARIETES

● SACHA DISTEL : Il n'est pas seulement M. B.B. Le premier disque qu'il vient de sortir chez « Philips » le prouve. Il a des qualités certaines de chanteur. Il veut devenir le Frank Sinatra français... et il n'est pas impossible qu'il y parvienne. Il a du charme, de la présence, du rythme... et pas beaucoup de voix. Son 45 tours est très bien équilibré avec deux chansons douces et deux chansons « musclées ». Il bénéficie, en outre, d'un excellent accompagnement de l'orchestre Claude Bolling. (45 *tours Philips* 432 349 BE.)

● LA MARCHE DES GOSSES : Les miracles ont-ils lieu deux fois ? Les maisons de disques françaises ont l'air de l'espérer. Cette marche sifflée et chantée par des enfants est de Malcolm Arnold : elle est jouée dans le film « L'Auberge du sixième bonheur », qui n'est pas encore sorti, par Mitch Miller. Ces deux noms sont familiers, ils ont été associés dans le fameux « Pont de la rivière Kwaï ».

« La Marche des Gosses » est déjà sortie en plusieurs versions (originale et française), chez Philips, chez Vogue, par l'orchestre de Bill Shepherd ...et la liste des enregistrements n'est pas close. Le thème musical est beaucoup moins riche que celui de la « Rivière Kwaï », mais sait-on jamais, L'opération « Marche des Gosses » peut réussir. (45 *tours Vogue* PNV 24 037 ; 45 *tours Philips* 429 532 BE, etc.)

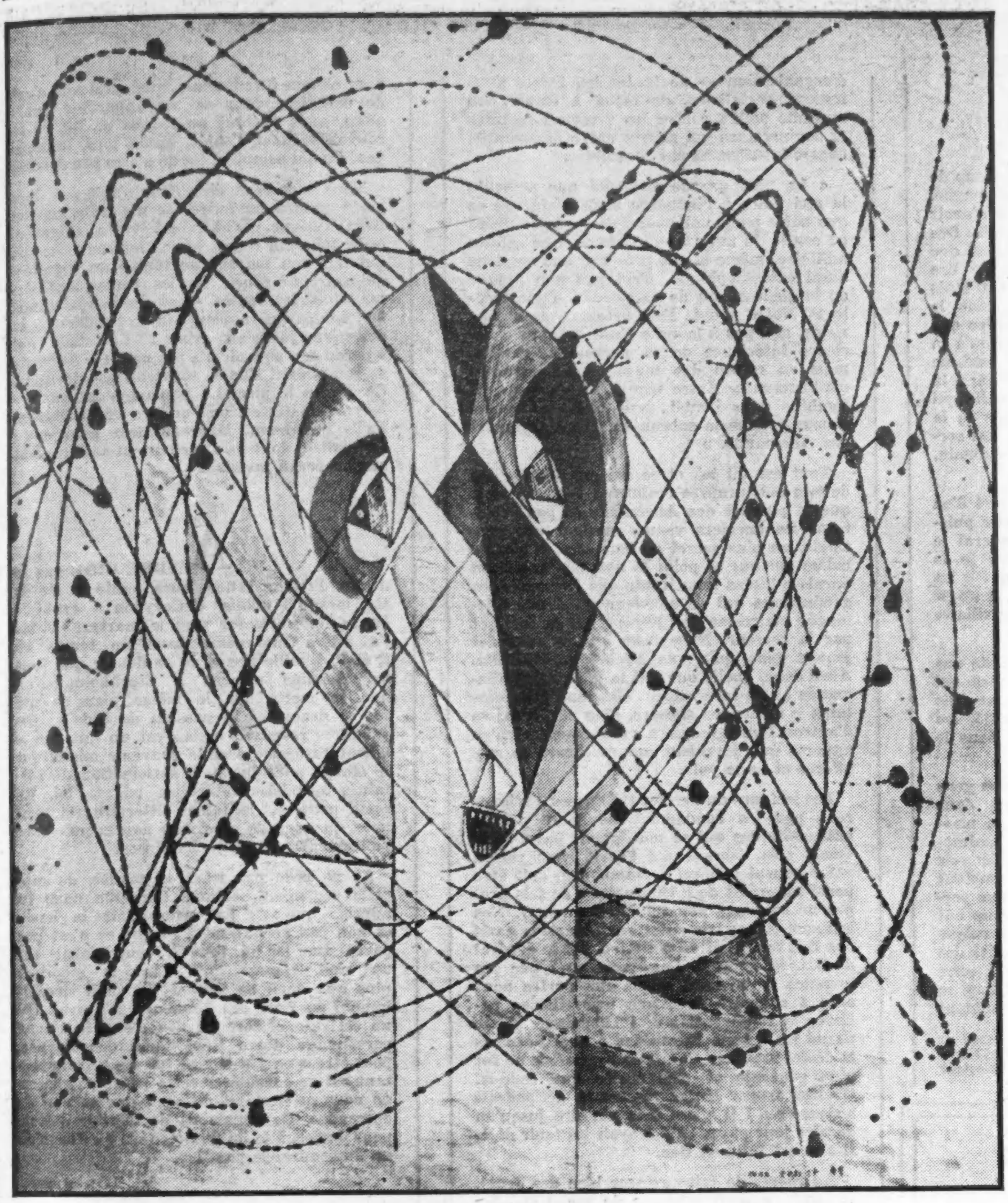
● RICHARD ANTHONY : Une version doublée en français de Paul Anka. Même jeunesse, mêmes trémolos syncopés, mêmes paroles insipides ; mais le rythme n'est pas mauvais, et tellement au goût du jour ! (45 *tours Columbia* SCRF 320.)

JAZZ

● ART BLAKEY : Tous ceux qui ont écouté les « Jazz Messengers » au Club Saint-Germain, lors de leur récent passage à Paris, seront heureux d'apprendre que Daniel Filipacchi leur a fait enregistrer, sur place, trois grands microsillons qui restituent l'ambiance exceptionnelle que connaissait alors la cave de la rue Saint-Benoît. Musique étonnamment chauffante, recherchant l'effet simple et physique du jazz de toujours à travers les résonances modernes et les arrangements délicats de Benny Golson, elle est là présentée dans le seul écrin qui lui convienne : celui des réactions bruyantes d'un public conquis et musicien (Hazel Scott, Kansas Field sont parmi les spectateurs). Le volume 3 de l'album contient le « clou » de la soirée : une bataille de percussion sur « Night Tunisia », opposant et réunissant — dans un stupéfiant ouragan rythmique qui dure toute une face — Art Blakey, Kenny Clarke et le bongoïste africain Gana M'Bow. (33 *tours RCA* 430043-44-45.)

● NAT « KING » COLE : Chanteur à la voix charmeuse, vedette dont nous jugerons bientôt les talents, King Cole donne ici un premier aperçu vocal du film Paramount « Saint Louis Blues », qui retrace la vie de W.C. Handy. Comparez « Saint Louis Blues », « Memphis Blues », « Beale Street Blues » avec ceux de Louis Armstrong, que Philips vient de rééditer en 45 tours (429.420). Peut-être préférerez-vous à la rocaille expressive de Satchmo la finesse un peu mièvre de King Cole. Tous les goûts sont dans la nature... (33 *tours Capitol*, W-993.)

MIDAS.



« HOMME INTRIGUÉ PAR LE VOL D'UNE MOUCHE NON EUCLIDIENNE », PAR MAX ERNST
En côtoyant l'impossible.

ARTS

Marx Ernst, le surréaliste

● *A travers les images d'un grand peintre, l'histoire d'une révolte.*

« F*AIRE du picasso* » — avec un petit p — signifie, dans le Dictionnaire des idées reçues de la seconde moitié du XX^e siècle : représenter la nature autrement qu'elle n'apparaît, chaque année nouvelle, sur les illustrations en couleurs des calendriers des P.T.T. Couramment utilisée par ceux qui ne savent souvent même pas que Picasso existe avec un grand P, cette expression a pour variante : « *Etre surréaliste* ».

Un « état de grâce »

Le destin des noms propres est aussi volage, aussi imprévisible que celui des adjectifs qualificatifs.

Car si Picasso est surréaliste, Goya, Velasquez, Ingres ou Cézanne le sont aussi. Tous coupables d'avoir, chacun avec les moyens de leur époque et selon leur propre génie, poussé le réalisme à son paroxysme. Coupables d'avoir interprété de façon personnelle — donc discutable — le réel. Mais certainement de s'être abandonnés « *à la dictée de la pensée en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale* ».

Ce qui est la définition même de

MAX ERNST
L'aventure commence à Cologne.

l'activité surréaliste donnée par André Breton dans le premier « manifeste » du « groupe », en 1924.

A quelques très rares exceptions près, par exemple, les poèmes de Robert Desnos écrits en état de sommeil hypnotique, la réunion des conditions nécessaires à un tel « état de grâce » créateur apparaît comme pratiquement impossible. Surtout pour les peintres qui peuvent difficilement broyer leurs couleurs, préparer leurs toiles et les composer « *en dehors de toute préoccupation esthétique* ».

Et pourtant il existe, entre autres, un cas « Max Ernst », peintre et surréaliste. Patrick Waldberg vient de lui consacrer un livre abondamment illustré (1) dont le texte permet de suivre, à travers un homme et son œuvre, la passionnante histoire d'un mouvement qui, depuis quarante ans, n'a cessé de côtoyer l' « impossible » tout en renouvelant d'une façon incontestable la sensibilité moderne.

Des hommes comme Eluard ou Aragon d'autrefois, comme André Breton, ou Max Ernst d'hier et d'aujourd'hui, avaient, en effet, dans l'aurore confuse et fervente des années 20, décidé de reconnaître la « *suprématie du rêve, du jeu désintéressé de la pensée* » et d'en finir avec certaines formes d'art trop « raisonnables » à leur gré.

Tout rénover

Pour Max Ernst, l'aventure commence à Cologne. Dans le bref ouragan « dadaïste » qui secoue l'Europe d'après la guerre 1914-1918. On nie tout, on casse tout. On ne veut plus désormais entendre parler que de ce que, jusqu'alors, on méprisait : les chants désespérés ne sont plus les plus beaux, mais les cris inarticulés de la folie, les sublimes éructations de l'ivresse. Les monocles d'officiers prussiens voisinent avec les tickets de tramway sur les tableaux transformés en vitrines d'objets perdus où les jarretelles présumées de la duchesse du Barry fixent des balayettes rescapées des poubelles bernoises.

Max Ernst, visage en lame de couteau, yeux d'eau vive et glacée, très « condottiere » nordique, fait ses premiers « collages ». On les expose à Paris où il débarquera bientôt à son tour. Déjà, de sa « *démarche glissante de navire à grand tirant d'êtres* », André Breton a pris la tête de la troupe fiévreuse des jeunes poètes et des jeunes peintres qui, après avoir tout cassé, songent à tout rénover sur d'autres bases. C'est l'époque où la mode des cocktails commence à se répandre. Diversement dosé, suivant les cas et les nécessités de l'heure, celui composé de romantisme, de médiumnisme, de freudisme et de marxisme a trouvé son nom : le surréalisme.

La peinture anticonformiste des dadaïstes va se conformer à la règle nouvelle et devenir une peinture systématiquement onirique, libératrice des instincts, donc révolutionnaire selon les surréalistes qui, par ce biais, prétendaient généralement, jusqu'à ces dernières années, rejoindre les objectifs politiques du marxisme.

Salvador Dali, Miro, Jean Arp, Tanguy, Picasso lui-même pour quelques instants de son œuvre, illustreront les principales bases de cette entreprise. Mais c'est à travers Max Ernst qu'on peut le mieux, de 1920 à nos jours, en suivre le déroulement.

Surprenantes rencontres

Qu'il utilise les hasards de la matière (frottages, collages, décalcomanies) ou qu'il peigne avec un soin magistral les plus surprenantes rencontres d'êtres ou d'objets, Max Ernst n'a jamais cessé d'évoquer, de créer un monde où le rêve refait surface au niveau de la réalité. Ce droit de cité continuellement et de mille façons rendu à l'incontrôlable, à l'irrationnel, c'était et c'est encore la première, l'essentielle revendication du surréalisme, qui se distingue ainsi résolument des soucis de l'abstraction, de l'informalisme ou des autres tendances contemporaines.

On objectera que Max Ernst n'est plus « officiellement » surréaliste depuis l'année 1954 où il fut solennellement exclu du « groupe » (2) pour « vénalité ». Parce qu'il avait obtenu le Grand Prix de la Biennale de Venise, ce qui lui permettait enfin d'affirmer sa « cote » sur le marché international.

Il arrive que le mécanisme de la vie des groupes ou des partis freine le mouvement des idées qu'il devrait promouvoir. Mais le surréalisme n'est pas tant une étiquette d'appellation contrôlée qu'un état d'esprit.

Il existait confusément avant d'avoir trouvé son nom. Il existerait sans doute encore s'il venait à le perdre demain. A cause d'Arcimboldo et de Max Ernst, de Jérôme Bosch et de Dali, de Lautréamont et de Breton aussi, dont l'œuvre a permis dans une très large mesure, malgré ses singulières manies de chef de clan, que les rêves de Max Ernst, comme ceux de Magritte en Belgique, de Jacques Hérold en France et de centaines d'autres « surréalistes » à travers le monde, entrent de plain-pied dans les mœurs et les coutumes de l'art vivant.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) « Max Ernst », 450 pages, très nombreuses reproductions en noir et en couleurs, reliure toile, 4.500 fr. (Ed. J.-J. Pauvert.)

(2) En tant que « groupe » le surréalisme continue, en effet, d'exister aujourd'hui, bien qu'il ne compte plus, Breton mis à part, aucune figure marquante. Un bulletin et une revue « officielle » : « Le Surréalisme même », paraissent encore à intervalles plus ou moins réguliers, ainsi qu'une revue « crypto-surréaliste » : « Bizarre ».

FOLIES-BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
POUR LES CLIENTS DE PROVINCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

Spitzer
Les meilleures
Reproductions
de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie - ANJ.00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

31 JANVIER

J'AI affligé beaucoup de bonnes gens par mes propos sur l'Allemagne. Je regrette de les avoir peinés, non d'avoir jeté ce cri, même eussé-je été trop loin. Des réponses se préparent du côté allemand que je n'aurai peut-être pas le temps de lire avant d'avoir remis ce « Bloc-Notes ». Mais certaines protestations paraîtront dans le courrier de « L'Express » (1). Je désire que mes craintes soient vaines. J'admets qu'à la meilleure part de l'Allemagne le nazisme fasse encore horreur. C'était d'ailleurs la génération nouvelle que je visais : celle qui n'a pas vu de ses yeux ces extrémités où la bête féroce peut atteindre quand elle est servie par l'intelligence d'un cerveau humain, par la passion d'un cœur d'homme.

Et si vous prétendez que j'ai eu tort d'en croire ce jeune homme, témoin prévenu puisqu'il fut un enfant déporté, j'invoquerai le témoignage d'un Allemand, tel que je le trouve reproduit aujourd'hui dans « La Croix » qui l'a emprunté à l'A.F.P. Il s'agit d'un article de Mgr Kempe, évêque auxiliaire de Limbourg. En voici des extraits :

« Selon toutes les apparences, il existe une ou plusieurs organisations clandestines qui entretiennent des contacts parmi les anciens nazis. En 1960, au plus tard en 1965, les crimes de l'époque nazie tomberont sous le coup de la prescription.

« Il faut s'attendre qu'alors, bien des gens qui manœuvrent encore maintenant dans l'obscurité avec prudence jetteront le masque. Il serait erroné de commencer maintenant une chasse aux sorcières et de voir partout des fantômes. Mais il y a partout pas mal de morceaux de fer rouges que personne n'ose toucher parce que beaucoup ont encore au fond des os une terreur panique de la puissance secrète et de la brutalité des sbires nazis. Il faut du courage pour aller contre cet interdit. Il nous manque dans ce domaine un rassemblement — et un semblant d'organisation — de toutes les forces anti-national-socialistes, de façon à élever une muraille solide contre les attaques secrètes et souterraines qui sapent notre démocratie, encore insuffisamment consolidée.

« La plus grande difficulté que présente la résistance à l'influence nazie réside en ce que notre peuple allemand ne s'est pas libéré en esprit du national-socialisme. Une défaite militaire, même si elle présente une ampleur aussi catastrophique, n'est pas une preuve de la justesse ou de l'absurdité d'une idéologie. Notre peuple s'est détourné de l'hitlérisme, non pas à la suite d'une prise de conscience intérieure de sa perversion morale, mais en raison des conséquences externes malheureuses. Entre temps, les choses sont tombées dans l'oubli, mais elles continuent à couver dans le subconscient de la plupart des Allemands. »

Tout est dit ici, et ce qui est dit dépasse de loin mes propres craintes : l'évêque croit que la plupart des Allemands et pas seulement les derniers venus, gardent une nostalgie, au plus secret de leur être. Il semble même que sur ce point la nouvelle vague lui paraisse moins inquiétante que les anciennes générations qui se souviennent d'une Allemagne maîtresse de l'Europe par la force et par la terreur. N'empêche que ce sont des jeunes gens qu'a vus Michel del Castillo. Ainsi donc, quelle que soit la génération allemande qu'ils interrogent, elle rend pour certains le même son sinistre. Bien sûr, il existe d'autres témoignages : mon courrier m'en apporte qui devraient me rassurer. Je m'y efforce et ne le puis.

Les lecteurs du dernier « Express » n'ignorent pas les condamnations pour propos antisémitiques qui se multiplient outre-Rhin (mais cela, comme me l'écrit avec raison notre consul général à Hambourg, doit être porté au crédit de l'Allemagne : de tels propos ne sont pas poursuivis chez nous). Nos lecteurs ont appris aussi que d'anciens nazis ont fait leur rentrée politique, tel le général de S.S. Reinefarth. Convenons-en : que des hommes de ce bord soient aux portes nous aide à attendre avec une merveilleuse patience la réunification de l'Allemagne. Même parmi les « bons Européens » quel Français la désire vraiment ? Jamais hypocrisie ne fut plus générale et plus étalée que celle-là. Quelles armes Hitler ressuscité détiendrait aujourd'hui ! Il a cru à la victoire jusqu'au dernier jour parce qu'il croyait les tenir déjà. Il s'en est fallu de rien.

Au risque de faire grincer bien des dents, je confesse qu'il m'arrive de me demander parfois si tout le mal qui nous est venu et qui nous vient encore de Russie ne se trouve pas compensé par ce bienfait inestimable que nous lui devons : par cette unique réussite de la politique, depuis quatorze ans, et dont le peuple allemand, qui de tous les peuples, a été le plus atrocement frappé (les Juifs mis à part), bénéficie comme nous tous : une Allemagne divisée. Non que je n'en voie les périls et que je n'en sente l'injustice. Mais...

1er FEVRIER

CETTE inculpation du second personnage de la IVe République ramène ma pensée sur ce que j'écrivais naguère ici même, à propos du livre couronné par le jury de « La Nouvelle Vague ». La question, pour chaque être humain, quel qu'il soit, c'est de maîtriser dans sa vie apparente, mais aussi, mais surtout au-dedans de lui, cette convoitise dont l'objet, après tout, importe peu. Ce qui compte c'est de n'être pas dévoré.

Vous avez beau dire, il ne s'agit pas d'un geste comme un autre. Je n'y mêle aucune métaphysique. D'où vient cette exigence, cette folie qui rompt toutes les convenances, qui fait bon marché de toutes les dignités, qui consent à courir tous les risques, à affronter toutes les hontes, — et que l'impuissance de l'âge exaspère, bien loin de l'endormir, et exaspère jusqu'au crime ? La chair qui a perdu son pouvoir n'a pas perdu le souvenir de son plaisir. Elle se souvient. Elle imagine. C'est cela le pire. La plupart n'ont pas les moyens matériels ou l'audace de réaliser ce qu'ils imaginent. Heureusement pour eux ! Les ballets dont ils s'enchantent se déroulent sur un écran invisible.

ANDRE GIDE que le destin d'Oscar Wilde aura hanté toute sa vie, lorsqu'il publia « Corydon » crut de bonne foi s'orienter vers le martyre. Il me l'a dit à moi-même dans un temps où il était à mille lieues de se douter que tous les chemins mènent à Stockholm. Non que je mette sur le même plan ce qui fut le drame et la passion de Gide et ces « ballets roses » ; mais c'est un fait que le climat littéraire semble convenir mieux que le climat politique à la satisfaction de certaines fantaisies interdites par la loi. En cette matière, le talent littéraire est chez nous un gage de sécurité ; non la puissance politique, trop sujette à éclipses.

Je ne cède pas ici à la malice. Je rappelle seulement, comme Corneille nous l'a appris, que : « Le crime fait la honte et non pas l'échafaud » et que ce n'est pas parce que la loi tout à coup s'abat sur un vieil homme qu'il faut le mépriser plus que nous ne faisions lorsqu'il siégeait impuni au faîte des honneurs. S'il avait été un écrivain célèbre au lieu d'être le second personnage d'une République déboulonnée, peut-être s'en fût-il tiré lui aussi. L'important est de considérer cette pente en chacun de nous qu'il s'agit de remonter et non de descendre. Gardons-nous de mériter d'avoir pour devise, à la fin de notre vie : « Jusqu'où ne descendrai-je pas ? ».

F. M.

(Copyright L'Express : « Mondial Presse »).

(1) Voir en page 2 celles du consul général de France à Hambourg et du professeur Alfred Grosser ; en page 12, celle de M. Augstein, directeur de l'hebdomadaire « Der Spiegel ».

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88.61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19.68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)

(L'abonnement donne droit à utiliser les services de Madame Express.)

LE CADEAU 1959

Que pouvez-vous offrir à un ami pour lui être utile et lui faire plaisir ?

Un petit objet qui lui fera plaisir une fois ?

Ou un cadeau qui se renouvellera toute l'année, que le facteur lui apportera de votre part chaque jeudi, pendant 52 semaines :

Un abonnement à « L'EXPRESS » présenté par Jean EFFEL

Afin de participer nous-mêmes à votre cadeau, nous enverrons à votre ami, avec le premier numéro de l'abonnement, une carte qui sera DESSINEE ET ECRITE SPECIALEMENT POUR LUI par Jean EFFEL.

Pour cela, il suffit de nous retourner, rempli, le formulaire ci-contre, en joignant un chèque ou un virement postal de 5.000 francs.

M. ....
Adresse : ....
désire souscrire l'abonnement suivant au prix de :
- 5.000 fr. un an - 2.600 fr. six mois (tarif France).
- 6.000 fr. un an - 3.100 fr. six mois (tarif étranger) (1).
au bénéfice de :
Nom : ....
Adresse : ....
Je vous envoie ci-joint la somme de .... francs
par chèque
par virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris (1)
Je désire que l'abonnement soit précédé de l'envoi d'une carte de Jean Effel qui sera adressée anonymement - de ma part (1).

(1) Rayer la mention inutile.